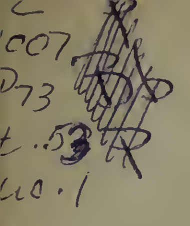


POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-HUITIÈME. — LIIIe DE LA COLLECTION

PREMIÈRE LIVRAISON — JUILLET



PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5
(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES
Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE
B. Herder.

VIENNE
Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES
Guillaume Larose, 8, rue des Paroissiens.

ROME
Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

BARCELONE
Palau et Cie, 14, calle de los Angeles.

MADRID
La Verdadera Ciencia Española, 15, calle del Arenal.

LISBONNE
Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134

MONTRÉAL
Cadieux et Derome, rue Notre-Dame.

**BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :**
BUREAUX DE POSTE.

1888

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JUILLET 1888

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RENNES, IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY
Imprimeur breveté.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-HUITIÈME

(CINQUANTE-TROISIÈME DE LA COLLECTION)



PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
2 ET 5, RUE SAINT-SIMON, 2 ET 5

1888

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Amour d'automne,* par André Theuriet. 17e éd. Paris, Lemerre 1888, in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 2. *Premières amours,* par Émile Pierret. Paris, Lemerre, 1888, in-18 de 244 p., 3 fr. 50. — 3. *La Course à l'amour,* par J. Ricard. Paris, Calmann-Lévy, 1888, in-18 de 382 p., 3 fr. 50. — 4. *Pas d'amour,* par Charles de Coynart (Tranioc). Paris, Piaget, 1888, in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 5. *Fin d'amour,* par François Vilars. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-18 de 277 p., 3 fr. — 6. *L'Ami,* par Edward Sansot. Paris, Léon Vanier, 1888, in-12 de 228 p., 3 fr. — 7. *Retour fatal,* par Paul Manz. Paris, Ghio, 1888, in-18 de 296 p., 3 fr. — 8. *Monsieur le Rédacteur!* par Boyer d'Agen. Paris, V. Havard, 1888, in-18 de 354 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Roman de Paris,* par Eugène Morand. Paris, Ollendorff, in-18 de 358 p., illustrations de H. Pille, 3 fr. 50. — 10. *Marc Fane,* par J.-H. Rosny. Paris, Quantin, 1888, in-18 de 364 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Gros Péché de l'abbé Millet,* par J. Lemaire. Paris, Ghio, 1888, in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 12. *Drichette,* par Jeanne Leroy. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-18 de 357 p., 3 fr. 50. — 13. *La Vie d'une femme du monde,* par Mme Jules Samson. Paris, Hennuyer, 1888, in-8 de 326 p., 3 fr. 50. — 14. *Cyniques,* par Georges Beaume. Paris, Piaget, in-18 de 294 p., 3 fr. 50. — 15. *Mon ami Hilarius,* par Paul Lindau. Avec une préface d'Émile Augier, de l'Académie française. Paris, Quantin, 1888, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 16. *Fille du Diable,* par Ouida. Paris, Plon et Nourrit, 1888, 2 vol. in-18 de 338 et 322 p., 7 fr. — 17. *La Comtesse Vassali,* par le même auteur. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 346 p., 3 fr. 50. — 18. *Le Chalet des Pervenches,* par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Château de la reine Blanche,* par L. Destremx de Saint-Christol. Paris, Fischbacher, 1888, in-8 de 406 p., 5 fr. — 20. *Une Princesse indienne avant la conquête,* par Désiré Charnay. Paris, Hachette, 1888, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 21. *Les Fils de Samson ;* histoire juive, d'après G. Kohn, par Isaac Bloch, grand-rabbin d'Alger. Paris, Durlacher, 1888, in-8 de 200 p., 2 fr. 50. — 22. *Glenaveril,* par lord Lytton ; trad. de l'anglais par Louise d'Alq. Paris, Hachette, 1888, in-18 de 324 p., 1 fr. 25. — 23. *Je dis : Non,* par Wilkie Collins ; trad. de l'anglais par Camille Valdy. Paris, Hachette, 1888, 2 vol. in-18 de 272 et 296 p., 2 fr. 50. — 24. *Vivant ou Mort,* par Hugues Connway ; trad. de l'anglais par Héphell. Paris, Hachette, 1888, in-18 de 260 p., 1 fr. 25. — 25. *Sabina Zembra,* par William Black ; trad. de l'anglais par B.-H. Gausseron. Paris, Quantin. 1888, 2 vol. in-12 de 346 et 204 p., illustré, 4 fr. — 26. *Les Frères Karamazov,* par Dostoïevsky ; trad. du russe et adapté par Halpérine-Kaminsky et Charles Morice. Paris, Plon et Nourrit, 1888, 2 vol. in-18 de 296 et 332 p., avec un portrait de Dostoïevsky, 7 fr. — 27. *Les Pauvres Gens,* par le même auteur ; trad. du russe par Victor Derély. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-16 de 276 p., 3 fr. 50. — 28. *Au Caucase,* par Léon Tolstoï ; trad. du russe par Halpérine-Kaminsky. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 212 p., 3 fr. — 29. *Le Joueur,* par le même auteur ; trad. du russe par Henri Olivier. Paris, Dupret, 1888, in-16 de 64 p., 1 fr. — 30. *Contes populaires de différents pays,* par Xavier Marmier, de l'Académie française. Deuxième série. Paris, Hachette, 1888, in-18 de 392 p., 3 fr. 50. — 31. *Marthe,* par G. Le Faure. Dessins de L. Vallet. Paris, C. Dalou, 1888, in-12 de 240 p., 3 fr. 50. — 32. *Les Nouveaux Contes du bivouac,* par Charles Rabourdin. Paris, Delagrave, 1888, in-12 de 200 p., 2 fr. 50. — 33, 34 et 35. *Petite Bibliothèque française : Josette,* par André Theuriet. *Dans l'Argonne,* par Jules de Glouvet. *Une dot,* par Ernest Legouvé, de l'Académie française. Paris, Jouaust et Sigaux, 1888, 3 plaquettes petit in-8 de 32, 34 et 36 p., chacune 0 fr. 50. — 36. *Les Gaietés bourgeoises,* par Jules Moinaux. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-18 de 320 p., dessins de Steinlein, 3 fr. 50.

1. — Aimez-vous la muscade ? On en a mis partout. *Amour d'automne, Premières amours, Course à l'amour, Pas d'amour, Fin d'amour* : que de titres dont la découverte n'a pas demandé aux auteurs grand effort d'imagination ! Je ne veux certes pas médire d'un sujet aussi vieux que le monde et qui, depuis si longtemps, sert aux jeunes poètes à jeter leur gourme. Mais du moins faudrait-il que les romanciers le traitassent (ce que tous ne font pas) d'une façon plus originale et moins vulgaire. *Non nova, sed novè.* M. André Theuriet, dans *Amour d'automne,* a bien essayé de déchirer le voile de vulgarité qui s'attache aux idylles amoureuses de notre société bourgeoise. Il a encadré ses personnages dans les admirables et pittoresques paysages de la Haute-Savoie. Il a donné même à son récit toute la délicatesse dont sa plume (qui pourtant, sous ce rapport, a fourché quelquefois) peut être susceptible. A-t-il évité l'écueil que je signale ? A mon avis, non. Son *Amour d'automne,* avec les qualités qui le distinguent, finit par être monotone. Il s'agit du cas fort banal et peu moral d'un avocat de Paris, célibataire et quinquagénaire, Philippe Desgranges, lequel est lié (je devrais me servir d'un autre mot) avec une femme mariée, impérieuse et fantasque. Le joug lui pèse, mais il le subit tout de même. Philippe a un ami, un vieux camarade de collège, le docteur Diosaz, qui exerce la médecine à Annecy. Dangereusement malade, le docteur Diosaz appelle en toute hâte Philippe auprès de lui, afin de lui confier sa fille Mariannette, que sa mort prochaine va laisser sans appui. Philippe, sans rien dire à Camille Archambault, la Circé qui le domine, accourt en Savoie : il arrive trop tard et ne trouve plus que l'orpheline dont l'âme d'élite et les grâces charmantes l'ont bientôt captivé. Malgré la différence des âges (elle n'a que vingt-deux ans), Mariannette ne tarde pas non plus à aimer cet homme qui est si dévoué à ses intérêts et lui témoigne tant d'affection. Seulement, pour la chaste jeune fille l'amour ne va pas sans le mariage. Philippe, qui a totalement oublié Paris, ses « pompes » et ses « œuvres, » consent à prendre Mariannette pour femme, et leur union est décidée. Entre temps, l'Ariane délaissée a fini par découvrir la retraite de Philippe, et elle vient, irritée, furieuse, le relancer à Annecy. Une scène violente a lieu entre Philippe Desgranges et Camille Archambault. Mariannette a tout entendu. Vous devinez le dénouement. Froissée de ce que Philippe n'a pas eu confiance en elle, la fille du docteur Diosaz refuse désormais d'épouser son bienfaiteur. Peut-être l'aime-t-elle encore. Du moins n'en laisse-t-elle plus rien paraître, et Philippe s'éloigne en adressant à Mariannette une lettre d'adieu, pleine de remords du passé, de repentir. Trop tard !... Philippe a beau lui dire qu'il a définitivement brisé avec sa passion adultère : Mariannette reste inflexible. Ce dénouement n'est pas pour nous déplaire. Il y a aussi dans *Amour d'au-*

tomne quelques pages bien déduites, où M. Theuriet se montre habile psychologue et analyse parfaitement le travail intérieur qui transforme en amoureux sincère un mondain blasé. Mais l'œuvre n'est pas suffisamment creusée. Toutes ces passions sont à fleur de peau. Et puis, sauf le dénouement du roman russe qui finit par un mariage, cela ressemble par trop à la *Katia* de Léon Tolstoï.

2. — Jane de Barsac, l'héroïne de *Premières amours*, de M. Émile Pierret, est encore plus fière que Mariannette Diosaz. Un jeune homme, Gaston Laparade, lui fait la cour. Elle ne manque pas de coquetterie et accueille les avances de l'amoureux. Dans la fièvre de sa passion, celui-ci perd un peu la tête, et, là-bas, à Cannes, dans une promenade crépusculaire, il s'oublie jusqu'à effleurer d'un baiser les cheveux de Jane. Le respect lui revient aussitôt avec la raison. Mais la jeune fille, dès ce moment, se considère comme outragée. Elle signifie à Gaston de cesser auprès d'elle ses assiduités. Gaston obéit, tout en restant fidèle à son culte ; il s'obstine dans son amour. Cinq ou six ans s'écoulent. Des changements importants s'opèrent dans la vie de Jane de Barsac. De riche elle devient pauvre. Gaston se rapproche d'elle et se prend à espérer. La disproportion de fortune ne serait plus, comme naguère, un obstacle à leur union. Jane, à l'instar de Mariannette, reste inflexible. Elle entre dans un couvent — non sans avoir lancé à Gaston cette flèche de Parthe féminine, qui, si elle n'a pas pour excuse une passion vraie contrariée, dénote une absence totale de sens moral : « Pourquoi ne m'avoir pas manqué de respect tout à fait ? Je vous ai-« mais alors, j'étais à vous, et après il eût été trop tard pour me re-« prendre ! » C'est sur cette donnée passablement risquée que M. Pierret a brodé ses *Premières amours*. La matière comportait une cinquantaine de pages. L'auteur l'a délayée en un volume. Il s'est dit : « Je veux mon in-12. » Et pour le remplir il a abusé des réflexions, des interrogations, des amplifications, des prosopopées. Et c'est grand dommage ! car, dans les parties serrées, il y a du style, de l'observation, un fin talent d'analyse. Mais, je le répète, trop de lyrisme à la clef.

3. — *La Course à l'amour*, de M. J. Ricard, s'inspire de ce sophisme, renouvelé de Gémisthe Pléthon, que le christianisme a été fatal au Beau et à l'Art. La thèse a été reprise, de nos jours, par M. Louis Ménard, Mme Edmond Adam et la romancière anglo-française (nous en parlons plus loin) qui signe ses romans du pseudonyme de Ouida. Ces néo-païens accusent le christianisme d'avoir « jeté la suprême pelletée de terre sur l'idéal antique, » d'avoir « brisé dans les âmes cette sérénité qui est le tuf même du génie, » d'avoir enfin considéré l'amour comme « une impureté. » Il n'y a pas à discuter avec des gens qui méditent un si long recul en arrière, et qui, ne tenant compte

d'aucune des œuvres admirables et superbes que, depuis dix-huit cents ans, le souffle vivificateur de l'esthétisme chrétien a fait éclore, voudraient probablement nous ramener aux mystères de la bonne déesse, au culte si « pur » d'Adonis et de Vénus Astarté. Je me contente d'indiquer en deux mots le canevas du roman de M. Ricard, lequel, il faut le dire, à sa décharge, a mis en présence deux païens modernes, sans prétendre afficher une hostilité quelconque envers le christianisme. Son païen mâle s'appelle Jean Dartet ; son païen femelle a nom Mary-Ann Dialli. Ils se rencontrent tous deux au Louvre, admirant un Achille de marbre. Jean est fils de médecin, et il a été élevé par un vieil helléniste qui ne jurait que par Homère, Eschyle, Sophocle et Platon. Écrivain, journaliste, critique d'art, Jean méprise le monde contemporain, sali et attristé. Il en veut aux politiciens qui ont « tout démocratisé, jusqu'aux sensations. » Les amours vulgaires lui répugnent. Il rêve de beautés plastiques impeccables. Mary-Ann est fille d'une bohémienne et d'un esthète anglais. Elle a les mêmes goûts que Jean, avec un grain de superstition qu'elle tient de sa race. Ainsi elle croit que les amantes mortes et oubliées vont pleurer la nuit devant la porte de l'infidèle et que leurs larmes gelées deviennent des gemmes aux vertus magiques et mystérieuses. Jean et Mary-Ann s'aiment. C'est d'abord un amour platonique, entrelardé de discours et de théories sur la beauté primitive, sur la laideur moderne, sur les discussions du Portique, sur les dieux de Phidias, sur l'esprit d'Aspasie, sur la Vénus de Milo. Pascal l'a dit avec juste raison : « Qui veut trop faire l'ange fait la bête. » Inutile d'insister. Le charme est rompu. Jean et Mary-Ann se séparent à jamais. L'amour vrai reste le privilège des cœurs purs et des simples. Les esprits compliqués le tuent en eux — et ce qu'ils prennent pour de l'amour n'est qu'une sorte de libertinage cérébral. Le roman de M. Ricard a de la saveur. Il est bien écrit. Il n'est pas banal ; mais c'est un livre sensuel et troublant.

4. — Je rentre dans la banalité avec *Pas d'amour!* de M. Charles de Coynart. En revanche, et la compensation a bien son mérite, l'œuvre est saine, et la façon aisée, sans prétentions, avec laquelle elle est écrite fait qu'on la lit avec beaucoup de plaisir. Après quoi, la donnée n'a rien de bien neuf, et sous certains égards, c'est un peu celle du *Maître de forges*. Vous vous appelez Agnès de Carméjean ; votre mère est née de Saint-Mégrin ; votre noblesse remonte aux Croisades ; sans avoir la beauté royale de votre homonyme Agnès Sorel, vous êtes loin d'être une laideron. Mais le malheur veut que vous soyez pauvre. Hélas! dans notre siècle positif et prosaïque, utilitaire et sans entrailles, c'est le crime irrémissible. Les prétendants sérieux s'écartent de vous, et les godelureaux vous méprisent. Encore un an ou deux d'attente, vous

rentrerez dans l'âge ingrat et vous êtes fatalement destinée à grossir les rangs de la congrégation de Sainte-Catherine. Pauvre enfant! Voici que, discrètement, un brave jeune homme ose en secret vous aimer. Il se tait, il souffre, et puis finalement il se déclare. Horreur! c'est le fils d'un ancien épicier. Oui, mais le fils de cet ancien épicier est millionnaire; il n'a jamais pesé du poivre ni mesuré du sel dans la boutique paternelle; il a reçu une excellente éducation; il est instruit; il a des qualités de cœur vraiment exquises. Tout cela n'empêche pas qu'il ne soit le fils du père Courdin, et vous êtes Agnès de Carméjean. Si vous épousez, c'est une mésalliance; si vous n'épousez pas, c'est pour votre mère et vous, deux solitaires que le monde ne connaît plus, l'abandon suprême, les privations, la misère. Alors vous prenez une résolution ferme en dépit du qu'en dira-t-on. Vous épousez. Vous n'aimez pas, mais vous épousez; vous avez trop de noblesse d'âme pour manquer à vos devoirs d'épouse. Il suffit. Vous contemplez de haut votre pis-aller de mari qui, devant vous, devant votre grandesse, s'annihile, se rapetisse, et vous adore. Ugène (comme la mère Courdin appelle son fils, à la risée générale) n'est pourtant pas un imbécile. Il se porte candidat au Conseil général, et le hasard veut que vous l'entendiez, un soir, dans une réunion conservatrice, soulever, de sa parole enflammée, un auditoire de deux mille personnes. Il y a dans le petit Courdin l'étoffe d'un Berryer. Aussitôt vos yeux se dessillent, votre cœur bat, l'amour vient. Ce jour-là, vous êtes vraiment la femme, l'épouse, et Dieu vous bénit, car vous serez bientôt mère. Telle est l'histoire d'Agnès de Carméjean, fille unique de haut et puissant seigneur feu le comte de Carméjean. N'est-elle pas charmante dans sa vulgarité? On pouvait redouter de ridicules déclamations contre les « préjugés » de la noblesse, l' « orgueil » de l'aristocratie, l' « entêtement » des vieilles races et autres lieux communs. M. de Coynart a su s'en garer. Nous l'en félicitons.

5 et 6. — Il y a dans les amies de pension de braves petits cœurs. Mais il y a aussi de véritables vipères. Alice Marais, au sortir du couvent, se marie avec M. de Roquevaire, et les nouveaux époux quittent Paris pour aller habiter un beau château qu'ils possèdent en Touraine. Alice invite son amie, son inséparable d'avant le mariage, Léonie Derlange, à venir passer quelques mois avec elle. Léonie est pauvre; elle a pour père un viveur, qui spécule sur la beauté de sa fille, et sous des dehors convenables, celle-ci cache une âme bien vilaine. En arrivant au château, son premier soin est d'attirer l'attention de M. de Roquevaire qui n'a pas encore dépouillé du tout le « vieil homme. » La manœuvre infâme réussit. Roquevaire quitte sa femme et enlève Léonie Derlange. Ils vont vivre je ne sais où. Mais, quelle vie!... Un enfer! Emportements, caprices, scènes de jalousie, rien ne manque à

ce concert d'amertumes, pas même le coup de revolver, qui faillit tuer Roquevaire. C'en est trop. Il revient au bercail et, soigné par Alice, qui lui pardonne, il se reprend encore à la vie, au bonheur, à l'espoir. Une certaine analogie existe entre cette *Fin d'amour*, de M. François Vilars, et *l'Ami*, de M. Edwart Sansot. La différence réside surtout dans le sexe des suborneurs et des voleurs du bien d'autrui. En deux mots, voici le sujet de *l'Ami :* André Marger, fils d'un médecin du Gers, après de brillantes études de droit, sert de secrétaire à un avocat célèbre de Paris, Me Fermat. Celui-ci a une fille, Lucy, fort intelligente, mais fort mal élevée. Entendons-nous : je veux dire qu'elle a reçu une éducation détestable, à la nouvelle mode. Lucy s'éprend d'André Marger, et l'épouse. Il est impossible de voir un mariage plus mal assorti. Marger a des principes religieux; sa femme n'en a pas. Marger aime l'étude et la vie de famille ; sa femme n'aime que le monde et le plaisir. Marger est de tempérament calme; sa femme est de feu. Dans ces conditions, quand l'« ami » paraît, il ne tarde guère à devenir l' « amant. » Cet ami, Jean Vautel, est un ancien condisciple d'André : libertin, vaniteux et riche. André l'accueille chez lui en toute confiance. Aveuglé sur les prétendues qualités de sa femme, croyant à sa vertu, il ne craint pas de laisser les deux complices ensemble des journées entières. Aussi l'adultère s'étale-t-il impunément à son foyer. Atteint d'une fluxion de poitrine et sur le point de mourir, André supplie Jean Vautel (c'est complet !) d'épouser sa veuve, dès qu'il ne sera plus. Les coupables s'épousent, en effet ; mais, punition terrible ! de ce jour l'amour est mort en eux; et, quoique mariés, ils vivent dorénavant comme deux étrangers. Pourquoi faut-il que M. Edwart Sansot ait cru devoir, de gaieté de cœur et très inutilement, sacrifier aux dieux libertins et naturalistes du jour? Il se rencontre dans *l'Ami* une dizaine de pages que nous ne saurions trop réprouver d'autant qu'elles font absolument tort à beaucoup d'autres qui sont pleines de charme, de grâce et d'une réelle fraîcheur de style et d'idées. Vraiment, on dirait qu'il n'existe en France qu'un public pourri, pervers et obscène, pour lequel la jeune littérature de cette fin de siècle peine et geint. Quand donc viendra le romancier puissant, qui saura faire vrai sans faire immonde, et dont l'œuvre, pleine de suc, à la fois ardente et salubre comme un vin généreux, s'adressera aux cervelles viriles, aux intelligences avides du beau?

7. — *Retour fatal,* de M. ou Mme Paul Manz (car, à certains traits, on reconnaît une plume féminine), pourrait s'intituler aussi : *De la blonde à la brune, de la brune à la blonde.* Le bonheur est du côté blond, mais la passion est du côté brun, et entre les deux le cœur du malheureux Armand Rivière balance. Ou plutôt non : il finit par se fixer, et c'est la brune qui l'emporte. Armand dédaigne Marguerite pour Laure.

Méprise fatale, s'il en fut ! M. ou Mme Paul Manz en décrit toutes les péripéties, jusqu'au suicide final. J'aurais voulu la suivre avec attention dans le récit de ce drame de famille. Son style m'en a détourné. On trouve dans *Retour fatal* des phrases de ce genre, qu'on croirait empruntées à Mme Cottin ou au vicomte d'Arlincourt : « De bonne heure veuve (il s'agit d'une créole), au moment critique où sa beauté jadis remarquable commençait à souffrir du *déclin prématuré* des femmes de son pays, elle avait *rallumé les flambeaux de l'hyménée* avec un jeune méridional. » O Malek-Adel ! ô Ipsiboé !... Et celle-ci : « L'enfant de ses premières noces, élevée jusqu'alors au milieu des gâteries passionnées d'une mère qui s'admirait *en les* naissants attraits de sa fille, devenait de ce jour un témoin *doublement importun à ses conjugales amours,* en lui comptant, avec l'irrécusable éclat d'une hâtive et superbe croissance, les années superflues qu'elle eût souhaité pouvoir faire oublier autant qu'oublier elle-même. » Quelle phrase, juste ciel ! Je me permets de la signaler aux décadents : ils en seront certainement jaloux. Encore une autre perle, pour finir : « Chaque année, elle ne manquait jamais de lui donner (à son mari) un de ces gages vivants qui sont la joie et l'union des époux. » Tout cela pour dire que la féconde créole accouchait annuellement d'un enfant. Voilà bien des manières, Madame ! Et si vous eussiez vécu au XVIIe siècle, Molière vous eût certainement épinglée dans la collection de ses *Précieuses ridicules*. Soyons juste pourtant. *Retour fatal* ne laisse pas que d'avoir quelques pages de meilleure allure. Je citerai notamment deux paysages : une esquisse de l'Océan, vu du rivage, et un coucher de soleil, qui en donnent la parfaite et profonde sensation.

8. — « Oh ! ce Paris, ce qu'on lui envoie et ce qu'il nous renvoie ! » Ainsi s'exprime dans *Sapho,* la bonne tante Divonne, à propos de Jean Gaussin d'Armandy. La mère de Jean du Bédat n'a pas de Paris une aussi mauvaise opinion. Elle espère bien que Paris ne fera pas de son fils un aussi triste sire que le neveu de la tante Divonne. Elle craint seulement que la grande dévoratrice d'hommes ne le lui rende plus et la pauvre femme n'a pas tort. Épris de littérature et d'art, Jean du Bédat a quitté le pays natal pour venir s'essayer dans le journalisme parisien. Il a du talent, et deux articles de lui : l'un sur Gambetta, l'autre sur Napoléon, sont des morceaux de maître. Mais son nom ne fait pas prime sur le turf de la presse boulevardière. Il faut attendre, il faut souffrir, il faut lutter. M. Boyer d'Agen, en un style ému, éloquent, vivant et sincère, nous dit toutes ces souffrances, toutes ces attentes, toutes ces luttes, toutes ces déceptions. Évidemment, *Monsieur le rédacteur !* est un peu son histoire. Cela se sent : sienne ou non, l'histoire est poignante. Enfin, après cinq ans d'efforts, de sacrifices et même d'humiliations, Jean du Bédat parvient à se faire une

place dans ce journalisme, dans cette mêlée littéraire où, comme l'a prouvé M. Frédéric Loliée, dans *Nos Gens de lettres,* percent et brillent seuls les patients et les forts. Donc, Jean du Bédat a réussi. Et la vieille mère? Hélas! à bout de résignation et de courage, la vieille mère meurt là-bas, sans avoir pu embrasser son enfant. Forçat de la vie parisienne, son enfant n'a même pas répondu à ses lettres désespérées. Et il ne quitte Paris que le jour où une dépêche lui apprend que sa mère n'est plus. Encore n'arrive-t-il pas à temps pour lui rendre les derniers devoirs et présider à ses obsèques. Triste! triste!.... Oui, la vieille mère avait raison d'apostropher ainsi la grande ville : « Oh! ce Paris, ce Paris qui vous dévore vos enfants jusqu'à la foi de l'âme, jusqu'à l'amour du cœur! Ce Paris à qui vous redemandez vos petits et qui ne vous rend même pas les cadavres. » *Monsieur le rédacteur!* est un livre plein de larmes : il est plein aussi de révélations. D'un trait, et en déguisant leurs noms à peine, M. Boyer d'Agen peint tous les journalistes contemporains un peu en vue : Henry de Panne (de Pène, aujourd'hui mort), correct comme un seigneur du XIXe siècle dans sa redingote boutonnée et son monocle vissé sur l'œil; Marc-Aurèle Scolia (Aurélien Scholl), à qui la renommée fait avaler un turc et un sabre par jour; Henri Fouquet (Fouquier), un Cromwel blond, dont l'âme serait tendre; Auguste Vital (Vitu), fin comme une demoiselle qui vieillit, érudit comme un vieux moine qui devient jeune. La galerie est fort intéressante, et tous défilent, depuis Sarcelle (Sarcey) Forteroche (Rochefort), Mangin (Magnard), jusqu'à Éverine (Séverine, du *Cri du peuple*), les habitués du *Chat-Noir* et les écrivains puffistes, dont le type s'incarne dans un certain Laroquette (C. Roques), qui a trouvé le moyen de gagner cent mille francs par an, en mélangeant habilement la littérature aux pastilles Géraudel. En retour, il est au nom même de la dignité des lettres, vigoureusement excommunié par le seigneur de Chatville (Rodolphe Salis), Rolline (Rollinat), Bouche d'or (Maurice Bouchor). Ce n'est pas cette partie du roman de M. Boyer d'Agen qui me plaît le plus. Je lui préfère les émotions du début, les luttes de Jean du Bédat, ses imprécations contre le sort, la mort de sa vieille mère et le récit de son voyage en chemin de fer, un jour de canicule. Il y a là une page splendide inspirée d'une des meilleures poésies de Leconte de l'Isle :

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine.

Monsieur le Rédacteur! n'est pas écrit pour les jeunes filles. Mais que nous sommes loin de *la Gouine,* du même auteur, et même de sa *Vénus de Paris,* deux œuvres bestiales et brutales, qu'il est impossible d'analyser! C'est une voie nouvelle (*Le Pays natal* l'indiquait déjà) que paraît vouloir suivre M. Boyer d'Agen. Il fera bien d'y persévérer.

9. — M. Eugène Morand suppose que saint Antoine, ressuscité, mis au défi par le démon, quitte un beau matin sa Thébaïde, et, avec son légendaire compagnon, vient visiter Paris, ce Paris de Jean du Bédat, « dans lequel se résument toutes les tentations. » Les aventures du saint anachorète sont des plus désopilantes, et, pour un ancien buveur d'eau, pour un contemplateur austère, quelquefois passablement folichonnes. Curieux et friand de tous les spectacles de la vie contemporaine, il va au théâtre, au concert, au Salon de peinture, au bois de Boulogne, à l'Académie française, aux courses, au conseil municipal. Un ivrogne l'entraîne dans un meeting anarchiste : on le force à poser sa candidature. Une conférencière inexorable veut, à toute force, faire de lui son quatrième mari, et il a toutes les peines du monde à se débarrasser de cette Putiphar rouge. On l'invite aux ventes de charité ; on l'accapare, on se le dispute : il ne sait à qui entendre, et il finirait par mal tourner, si son fidèle compagnon ne l'hypnotisait et ne le reconduisait ainsi, par petites étapes, dans son tranquille désert. Assurément, l'auteur du *Roman de Paris* aurait pu choisir un autre héros. Il fait assister saint Antoine à des choses si étranges que cela devient plus qu'irrévérencieux. Mais il y a quelques circonstances atténuantes. D'abord, M. Morand n'a mis dans son choix aucune méchanceté. Il a pris saint Antoine et son compagnon, comme Lesage, dans son *Diable boiteux,* prit le démon Asmodée et l'étudiant Cléophas. En outre, depuis Callot jusqu'à Gustave Flaubert, les écrivains et les artistes ont accommodé le bon saint et son humble ami à tant de fantaisies qu'une de plus ne peut rien enlever à leur excellente réputation. Ce livre est d'ailleurs moins un roman qu'une revue de tous les mondes parisiens, une satire des vices et des travers de cette fin de siècle, une comédie ironique, pleine d'humour et de verve, parfois d'indignation, une pièce à tiroirs enfin, avec des scènes détachées, quelque chose comme la *Foire de Saint-Germain* de Regnard. La Fontaine a bien eu raison de dire que l'on avait souvent « besoin de plus petit que soi. » Le saint Antoine de M. Morand en est la preuve. Sans son compagnon, il lui arriverait toutes sortes de désagréments. Le bon sens et le jugement sont dans le cochon. Son maître n'est qu'un gobe-mouche, un don Quichotte. Lui fait l'office de Sancho. Même esprit d'équilibre d'ailleurs, même philosophie populaire, mais avec plus de gravité et de retenue. Il remet à leur place les fainéants, les « sublimes » les ouvriers de la pensée, les démagogues, les politiciens, les charlatans du journalisme et les exploiteurs du peuple. Il dénonce les intrigues et les lâchetés du jour. Il tonne contre les paulbertistes qui veulent le vivisecter. Bref, il épargne à ce pauvre saint Antoine une foule de sottises. C'est le moraliste du roman. Corrigera-t-il quelqu'un ? — Nous en doutons.

10. — M. Rosny cultive le roman scientifique et le roman social. Et il y réussit. Son *Bilatéral* était une œuvre bien touffue, bien exubérante, mais aussi fort originale et, sur beaucoup de points, bien terriblement vraie. *Marc Fane* possède les mêmes qualités, avec les mêmes défauts. Le socialisme de Marc et celui de son oncle Honoré sont d'une nature toute particulière. Tous les deux se réclament d'une méthode identique d'observation : ils ont des instincts communs de mansuétude, une tendance analogue à s'occuper quand même du bonheur de l'humanité. Seulement, Honoré est un rêveur, et Marc un homme d'action. Avec cela, pratique et possibiliste, voulant ramener l'âge d'or sur la terre par des réformes utiles et progressives, « niant le saut » pour une masse d'hommes, ainsi que pour la nature, exécrant les moyens révolutionnaires, plein d'horreur enfin pour les holocaustes de la guerre civile. Hélas! le pauvre garçon ne tarde pas à s'apercevoir que la plupart des meneurs du socialisme contemporain ne sont que des farceurs. Très convaincu, il prend la parole dans les réunions publiques pour le triomphe de ses idées, et comme ces idées ne flattent ni l'orgueil d'un Garoulle, ni l'absolutisme d'un Digues, ni les bas instincts de la foule, il se voit injurié, diffamé et ouvertement traité de mouchard. Alors, le mépris et l'écœurement le prennent, et il retourne à la vie de famille, au travail, avec toujours la « volonté du Beau, du Sacrifice » et de ce qu'il croit être le Vrai. Finalement, il comprend que ses généreuses utopies ne sont pas près de se réaliser. A l'optimiste déterminé qui était en lui, succède un sceptique intelligent, sinon un pessimiste. *Marc Fane* est émaillé de doctrines plus ou moins acceptables. Certaines même sont d'une hétérodoxie radicale. Aucune cependant ne procède d'un sentiment vil. On ne peut que les réprouver mais sans répugnance ni dégoût. Quant à la théorie de l'auteur sur les songes, elle est fort ingénieuse, et nous avons lu jadis quelque chose d'approchant dans un livre anonyme et bizarre, paru en 1867, sous ce titre : *Des rêves et des moyens de les diriger*. A noter aussi, à propos des pressentiments, cette échappée fugitive sur le monde invisible, auquel M. Rosny paraît ne pas croire : « L'âme vient chuchoter l'adieu aux êtres chers, avant son assomption vers les gouffres de l'éternité. »

11. — Si jamais il y eut un saint prêtre en ce monde, ce fut certainement l'abbé Millet, curé d'une humble paroisse de Picardie. Bon, serviable, sans fierté aucune, le premier partout où un malheur éclatait (incendies, épidémies, inondations), l'abbé était le dévouement et la charité en personne. Il ne se laissait rien, et quand sa vieille servante Manette lui disait qu'il finirait ses jours sur la paille, le brave curé se contentait de répondre : « Sur la paille, Manette, mon divin maître y est né ; je puis bien y mourir, n'est-ce pas ? » Ses paroissiens

l'adoraient. Et pourtant, entre eux, ils ne se privaient pas de certaines allusions à ce qu'ils appelaient « son gros péché. » Deux ou trois bigotes même n'en parlaient qu'en se signant, et avec des réticences mystérieuses qui en faisaient supposer long. Les bonnes âmes charitables !... Avant de propager leurs jugements téméraires et venimeux, elles auraient bien dû s'enquérir des faits et ne pas se prononcer ainsi sur de simples apparences. Quel était le « gros péché » de l'abbé Millet ? Rassurez-vous, lecteurs. Il n'y a ici rien de honteux ni de scandaleux. L'abbé Millet paie la pension et reçoit, en vacances, une fillette dont il se dit le parrain. La tendresse qu'il lui témoigne, sa sollicitude pour cette orpheline ont éveillé les soupçons des méchants et des libres-penseurs. On lui attribue avec cette jeune personne un lien plus étroit que le parrainage. Le plus ardent à l'accuser est un certain docteur Rousselle, pétri d'orgueil, bourré de sophismes, plein d'intolérance, et à qui l'abbé Millet a déplu, parce qu'il n'a pas voulu se prêter à satisfaire les ambitieux caprices de ce tyranneau de village. Le docteur Rousselle est maire de la commune dont l'abbé Millet est le desservant. Autoritaire et irascible, M. le maire a juré la ruine et la disgrâce du vénérable ecclésiastique. Il profite d'une tournée pastorale de l'évêque pour inviter celui-ci à un repas somptueux. En même temps, il invite le curé, qui accepte, n'y entendant pas malice. Au milieu du dîner, devant l'évêque et les autres convives, le docteur interpelle brutalement le pauvre abbé Millet et lui demande l'histoire de son « gros péché. » Pas moyen de reculer : le silence équivaudrait à l'aveu d'une faute inavouable. L'abbé Millet s'exécute. Il y a de cela dix-huit ans, dans une localité où il exerçait les fonctions de vicaire, une jeune fille vint frapper à la porte du presbytère. Mourante de faim et de froid, cette jeune fille, chassée par un père sans entrailles, était enceinte. Un jeune homme l'aimait et voulait l'épouser. Elle céda. Mais le père resta sans pitié. L'abbé Millet, après avoir confessé l'inconnue, la fit transporter chez le bedeau, où elle mourut en accouchant d'une enfant du sexe féminin à qui elle désira que l'abbé Millet donnât le nom d'Armande. Mais la mort ne lui laissa pas le temps de déclarer qui était le père de cette enfant. Ne consultant que son bon cœur, l'abbé Millet adopta l'orpheline et la fit élever. Vous voyez bien qu'il n'y a nullement à rougir du « gros péché » de l'abbé Millet. Il me reste à dire que l'homme dénaturé qui se montra ainsi impitoyable pour sa fille n'était autre que le docteur Rousselle. Heureusement qu'il ne tarda pas à disparaître de ce monde. Au dénouement, Armande, la pupille de l'abbé Millet, retrouve son père, et elle épouse un brave garçon, tout à fait digne d'elle. N'était le titre dont se formaliseront maints esprits étroits qui se scandalisent de tout, le *Gros Péché de l'abbé Millet* est un roman fort honnête, très moral ; et, comme ce titre

pourrait donner à supposer le contraire, j'ajoute qu'il n'est pas du tout anticlérical.

12 et 13. — Il est bien dommage que *Drichette*, de Mme Jeanne Leroy, soit aussi neutre qu'un manuel civique. L'œuvre est honnête également ; elle renferme des péripéties touchantes ; elle met en scène de bien braves gens : Andrée, sa mère, les Valienne père et fils, même la tante Norine qui fait plus de bruit que de mal. Mais je défie le lecteur de deviner à quelle religion appartiennent ces méritantes personnes. Rien ne l'indique : ni un mot, ni une allusion, ni même une exclamation. Une note chrétienne, jetée çà et là, sans insistance, eût rendu cette *Drichette* parfaite. La note manque, et il s'en dégage je ne sais quoi d'incomplet et de froid. Mme Samson, dans *la Vie d'une femme du monde*, a bien eu soin d'éviter ce parti-pris de laïcisme, et son roman y gagne sous tous les rapports. Déjà l'Académie française avait couronné d'elle un roman intitulé : *L'Éducation dans la famille*. Récompense méritée. *La Vie d'une femme du monde* est le complément de ce premier ouvrage, et nous y voyons réapparaître le principal personnage : Mathilde Le Perrier, qui est aujourd'hui Mme Raymond Chamblay. Mère accomplie, épouse irréprochable, elle sait conserver parfaite l'union dans son ménage. A côté d'elle et comme repoussoir une certaine Mme de Moëssart, uniquement occupée de sa parure, de ses plaisirs, et pour qui, conséquence toute naturelle, le mariage est un enfer. Sans homélie ni sermon, rien que par les faits, Mme Samson démontre la nécessité d'une éducation religieuse pour la femme. On trouvera aussi dans son livre des détails utiles et très pratiques sur la vraie manière de bien tenir une maison, de recevoir, d'organiser une soirée, de présider un dîner... Que sais-je encore ? Il y a même, ce me semble, des recettes de cuisine. Ne nous en offusquons pas : le roman se prête à tout, comme la comédie, et ne trouve-t-on pas la formule, maintenant très à la mode, d'une salade japonaise dans la *Francillon*, de M. Alexandre Dumas.

14. — Si M. Émile Zola n'avait pas publié *la Terre*, M. Georges Beaume aurait-il écrit ses *Cyniques*? Le doute est permis tellement ce roman-ci s'inspire de l'autre. Il s'inspire aussi des paysanneries de M. Léon Cladel, et pourtant l'auteur est bien lui ; il est lui surtout par le style : un style vigoureux, coloré, sonore, suggestif, toujours soutenu, presque impeccable. Tel de ses paysages du Quercy est parlant. La description de la vendange en automne et d'une pluie en décembre sur les bords de l'Espigne sont des tableaux à la Millet. Mais, grands dieux ! quelle triste idée M. Beaume nous donne des paysans quercynois ! Cupides, sournois, hypocrites, n'ayant qu'une passion : augmenter leurs lopins de terre par n'importe quel moyen. Ils donneraient leur âme au diable, prostitue-

raient leurs femmes au premier venu et vendraient leurs filles pour satisfaire cette soif de la terre qui les dévore. J'ai dit qu'ils vendraient leurs filles. C'est précisément ce que font le père et la mère Maurac : les deux principaux *Cyniques* de M. Georges Beaume. Ils vendent bel et bien leur fille, Fine, au jeune châtelain de l'endroit, Maurice de Valdeize. Celui-ci a été frappé de la beauté de la gardeuse d'oies : il la recherche en libertin qu'il est. Or, son caprice passé, voilà qu'il en devient sérieusement amoureux, et qu'il l'épouse. A côté des Maurac, évoluent d'autres brutes, non moins débraillées, non moins obscènes, n'ayant d'autre guide que leur instinct, quand ce n'est pas le plus pervers des calculs. Sans aller aussi loin que M. Zola dans les tableaux crûs, M. Beaume ne s'en prive cependant pas, à l'occasion. Braves paysans de la vieille terre quercynoise, race croyante et forte, êtes-vous réellement, aussi lamentablement repoussants que cela ? M. Émile Pouvillon, qui vous connaît bien, vous a vus tout autrement. Il est vrai qu'il y a des verrues partout. Les *Cyniques* de M. Beaume sont peut-être les verrues du Quercy.

15, 16 et 17. — Il est peu d'auteurs étrangers qui sachent bien manier notre langue. Voici pourtant deux romanciers qui font exception : l'Allemand Paul Lindau, et l'Anglaise Ouida (Mlle Louise de la Ramée). Leurs œuvres écrites en français ne donnent prise à aucune critique. M. Paul Lindau est d'ailleurs plus qu'un romancier : il est aussi critique et dramaturge. Le roman n'est pour lui qu'une distraction. *Mon ami Hilarius,* qui nous est présenté, dans une élégante préface, par M. Émile Augier, tient à la fois de Sterne et d'Hoffmann. C'est une de ces études mi-philosophiques, mi-scientifiques, comme les affectionnent les Allemands, et sous le couvert desquelles s'abritent ironiquement, soit une thèse singulière, soit un paradoxe inoffensif. Cette fois, le paradoxe s'incarne dans un brave Bavarois, que l'on enferme comme fou, qui ne l'est pas, qui le devient, et qui s'en trouve à merveille. Avant sa folie, il était tourmenté, inquiet, chagrin. Depuis qu'il est fou, il vit heureux comme un poisson dans l'eau. La conclusion serait donc que le bonheur parfait réside dans la perte de la raison. Mais il ne faut pas prendre à la lettre la fantaisie de M. Paul Lindau. Il a soin, d'ailleurs, de bien montrer quelle est son opinion en cette matière ; car l'*Ami Hilarius* contient un réquisitoire foudroyant contre certains médecins aliénistes, qui voient de la folie partout, et qui, si on les laissait faire, enfermeraient l'humanité entière à Charenton.

Les thèses de M. Paul Lindau sont discutables. Celles de Mlle de la Ramée le sont bien davantage. J'ajoute qu'elles sont, en plus, souverainement détestables. Ce bas-bleu d'outre-Manche, que l'on disait naguère vouloir se convertir au catholicisme, s'acharne, au contraire, depuis quelque temps, à dénaturer notre histoire religieuse et notre

foi avec une rage diabolique. Ainsi, dans *Fille du Diable,* en deux longs volumes, elle s'escrime à vouloir démontrer que le catholicisme a non seulement crétinisé les paysans bretons, mais encore les a rendus fanatiques, féroces, inhumains, sans entrailles et sans cœur. Sa prétendue « fille du diable, » à qui on a donné le sobriquet de Folle-Farine, a pour père un Bohémien et pour mère une jeune paysanne, Rose Flammat. La mère morte, on apporte une nuit l'enfant au grand-père, meunier brutal, qui la roue de coups, l'exténue de travail et la laisse presque sans nourriture. Or, ce meunier est un des hommes les plus religieux de l'endroit. Les voisins et les voisines approuvent la conduite de Claude Flammat. Ils renchérissent même sur ses cruautés. Pas de pitié pour l'enfant de Satan ! « La beauté exotique qu'elle tient du sang tzigane fait d'elle un objet de crainte et d'effroi dans tout le pays : la superstition aveugle, implacable, transforme en crimes ses actions les plus innocentes, les plus généreuses. » Il en résulte des scènes d'un cannibalisme ignoble. Acteurs : des gens pieux, de fervents catholiques. Dans l'esprit d'Ouida, ces monstres seraient des êtres accomplis, doux, débonnaires, pleins d'humanité, s'ils n'adoraient pas le « Dieu du calvaire, » s'ils n'avaient d'autre culte que celui de Folle-Avoine, la Nature, où s'ils se réfugiaient dans le « radieux paganisme, » comme le fait le Norwégien Arslan, un peintre pour lequel la Fille du Diable jette son bonnet par-dessus le moulin de son grand-père.

Certes, les blasphèmes, les incohérences, les divagations, les déclamations, abondent dans *Fille du Diable.* Eh bien ! malgré tout, ce roman vaut encore mieux que *la Comtesse Vassali,* du même auteur. De la fange blasphématoire surgissent çà et là des parcelles d'or ; l'hostilité contre le catholicisme n'y efface point partout l'empreinte sincère d'un sentiment chrétien qui s'ignore. Du milieu des invraisemblances et des incohérences surgissent parfois des pages lumineuses, des scènes grandioses. Dans *la Comtesse Vassali,* rien de pareil, le livre est creux, ampoulé, sans art, sans talent, sauf le chapitre du début. Il sue la haine : une haine froide contre le clergé de Rome. Tous les prêtres italiens sont des scélérats, tous les rois catholiques sont des monstres, Garibaldi, qui coopère au dénouement, est un dieu. Dans le milieu de l'ouvrage, un certain prélat, monsignor Giulio de Villaflor, joue un rôle tellement odieux qu'on me permettra de ne pas même l'indiquer. Il n'y a de beau, de grand, de pur, que le gentilhomme écossais lord Erceldoune et que la comtesse Idalia Vassali, protectrice des peuples esclaves, martyre de l'indépendance italienne, muse héroïque de la liberté. Je crois superflu d'en dire davantage.

18. — Il est écrit que M. du Boisgobey ne sortira plus du monde des escrocs, des joueurs, des rastaquouères et des drôlesses. Où est le temps où il écrivait *les Collets noirs,* beau roman historique sur l'é-

poque du Directoire ? *Le Chalet des Pervenches* roule sur les points suivants, que l'auteur embrouille de son mieux pour avoir le plaisir (?) de les débrouiller ensuite : assassinat mystérieux, à Arcachon, d'un Bordelais nommé Gémozac ; amour de Biscarros, autre Bordelais, pour l'angélique et charmante Nicole de Briouze ; intervention de la comtesse Dolorès, une créole profondément corrompue, qui veut faire épouser Nicole à son complice le sieur Fernand de Saint-Osvin, et qui accuse Biscarros d'avoir assassiné Gémozac ; empoisonnement de Nicole par Dolorès, arrêtée au moment psychologique par la cadichonne Bernadette. Quoi encore ? Ma foi, je ne m'y retrouve plus. *Le Chalet des Pervenches* n'en est pas moins « une des œuvres les plus émouvantes qui aient paru depuis longtemps. » Ainsi l'a jugée l'éditeur.

19, 20 et 21. — Le roman historique est de plus en plus délaissé. Voici pourtant trois romanciers qui s'y sont essayés encore : M. Destremx de Saint-Christol, dans *le Château de la reine Blanche;* M. Désiré Charnay, dans *Une princesse indienne avant la conquête;* M. Isaac Bloch, dans *les Fils de Samson.*

Le Château de la reine Blanche est une évocation du moyen âge chevaleresque, poétique et féodal. Trois des chapitres les plus intéressants sont : le tableau d'une cour d'amour à Anduze, dans les Cévennes ; une chasse au faucon dans les Ardennes ; l'arrivée de la mère de saint Louis au château de Bermond de Sauve. Le dernier rejeton de cette antique lignée, Pierre, prétend avoir, par sa mère, des droits sur la maison de Toulouse. Blanche de Castille qui a commencé la croisade contre Raymond VII, encourage ses prétentions, et plus tard, elle projette de donner la fille du comte de Toulouse pour femme à son féal chevalier. Mais il était écrit que ce mariage n'aurait pas lieu. Pierre s'amourache de Josserande de Poitiers, sœur de cette Isabelle de la Marche qui fut l'ennemie acharnée de la reine de France. De serviteur dévoué de la reine, Pierre de Bermond devient rebelle, si bien que le roi saint Louis en personne lui déclare la guerre. Pierre est vaincu, son château est démantelé, ses biens sont confisqués. Et ainsi finit la puissante maison des Bermond de Sauve et d'Anduze. Ce roman est précédé d'une lettre-préface de M. Henri de Bornier, qui est originaire des régions dont M. Destremx de Saint-Christol connaît à fond les légendes et les traditions. Il y a quelques réserves à faire sur certaines de ses appréciations historiques. Le protestantisme, dont il est un des fidèles, lui fait voir certains événements sous un jour qui, à notre avis, n'est pas le vrai. Ajoutons cependant que le récit du chroniqueur n'en souffre pas et que l'action n'en est pas ralentie.

M. Désiré Charnay est un explorateur intrépide. Il a parcouru plusieurs fois le Mexique et l'Amérique méridionale, et, dans ses voyages, il a recueilli des renseignements précieux sur les civilisations an-

ciennes, antérieures à la conquête des Espagnols. On croit généralement que les peuples conquis par eux étaient des sauvages. C'est une erreur. Le Mexique et le Pérou jouissaient avant la conquête espagnole d'une civilisation brillante, curieux mélange de barbarie, de douceurs, de luxe, de rudesse et de férocité. Les Olmèques, les Toltèques, les Aztèques vivaient dans de vastes villes bâties avec goût, et cultivaient les arts. La peinture, la sculpture, la mosaïque, la ciselure de l'argent et de l'or avaient, parmi ces peuples, atteint la perfection. Leur architecture était vraiment merveilleuse. Dans *Une princesse indienne,* M. Désiré Charnay ressuscite cette civilisation disparue. L'action de son roman, qui n'est du reste un roman qu'à demi, se passe au xve siècle dans la puissante ville d'Ouxmal où règne le roi Ounkay. Un des premiers aventuriers espagnols qui aient, après la découverte de Colomb, foulé le sol du nouveau monde, Gonzalo Guerrero, séparé de ses compagnons, tombe aux mains des Indiens. Il va être sacrifié. Mais sa belle mine et sa fière contenance devant la mort attirent l'attention de la princesse Couzam, fille d'Ounkay, et il est sauvé par elle malgré l'acharnement des prêtres du dieu Chac. Couzam aime Guerrero qui, à la longue, s'acclimate dans sa nouvelle patrie et devient à son tour un des chefs d'Ouxmal. Dans ce cadre, M. Désiré Charnay a fait revivre tout un peuple, toute une époque : rues animées et turbulentes de la capitale du roi Ounkay ; temples formidables, construits sur des esplanades successives qui ajoutent à leur grandeur ; fêtes prodigieuses et sanglantes en l'honneur du Soleil ; initiations compliquées de la chevalerie indienne ; jeux tragiques, danses nationales, mariages, funérailles, batailles et combats, forment dans l'œuvre de M. Désiré Charnay une série de tableaux étranges et fabuleux. Tel Gustave Flaubert nous a ressuscité l'ancienne civilisation carthaginoise. Il va néanmoins sans dire que M. Désiré Charnay ne possède pas le style magique et prestigieux de l'auteur de *Salammbô*. Ce qui n'empêche pas, malgré des gaucheries de forme et des digressions inutiles, sa *Princesse indienne* d'offrir un palpitant intérêt. Je le recommanderais sans réserve si l'auteur ne s'était pas permis certaines réflexions risquées (bien inutiles d'ailleurs) sur la liturgie et le culte catholiques, sur la vertu chrétienne, sur le rôle de l'Église dans le Nouveau Monde et sur le fanatisme du clergé espagnol, représenté par l'ecclésiastique Aguilar.

Comment se recrutaient certains régiments prussiens au XVIIIe siècle ? M. le grand-rabbin Isaac Bloch nous l'apprend dans *les Fils de Salomon*. Le duc Léopold d'Anahlt-Dessau, généralissime des armées du roi Frédéric et feld-maréchal de l'Empire, se déguisait en sergent et allait lui-même dans les villages de son duché raccoler, de gré ou de force, les gaillards qui lui paraissaient les plus solides et les plus

beaux. Ainsi par une ruse indigne, il enrôle un jeune colporteur juif taillé en hercule. Ce colporteur était de Prague : il s'appelait Lazare Tausig, et sa famille, au dire des anciens d'Israël, descendait de Samson, la terreur des Philistins. Lazare ne voulait pas s'enrôler. — S'emparant de l'épée du raccoleur, il la coupe en deux d'un tour de main. C'était un terrible homme que le duc d'Anahlt, et rien ne pouvait dompter ses colères. Furieux, il arrête Lazare, l'emprisonne et attend son heure pour le faire fusiller. Lazare a un frère, Ruben, encore plus fort que lui. Celui-ci entre chez le duc en enfonçant la porte d'un coup d'épaule, et lui demande la grâce de Lazare, sans quoi, il faudra en découdre. Vous devinez la scène, entre ce lion et cet ours! L'ours ne cède pas, et il n'eût jamais cédé, eût-il dû être coupé en deux comme son épée. Mais le *deus ex machinâ* surgit au moment psychologique. C'est la fille du duc d'Anahlt. Ruben lui a sauvé la vie en arrêtant son cheval au bord d'un précipice. Elle demande à son père la grâce des fils de Samson : un prêté pour un rendu. En définitive, elle l'obtient. Récit court, mais bien mené.

22, 23, 24 et 25. — *Glenaveril,* de lord Lytton, ambassadeur d'Angleterre en France, ouvre, ce trimestre, la série traduite des romans anglais. Bon chien, dit-on, chasse de race et le proverbe est vrai pour les Lytton. Littérairement, lord Lytton se présente comme le digne héritier de son père, sir Lytton Bulwer, l'auteur des *Derniers Jours de Pompéï.* Qu'est-ce que *Glenaveril?* Un roman-poème qui a pour base les lois physiologiques de l'atavisme. Deux enfants, Emmanuel et Yvor, sont confondus au berceau, et en grandissant, chacun d'eux montre des goûts opposés à la situation que la société lui a faite. Les deux jeunes gens, qui sont liés d'amitié, imaginent plus tard d'échanger en voyage leurs positions respectives. Toutes choses ainsi se trouvent à leur place. La fatalité arrête cette plaisanterie, et alors un drame commence, drame saisissant, compliqué d'une intrigue bien conduite, atténuée par une chaste idylle (les amours d'Yvor et de Cordelia), parsemé de réflexions d'une haute portée philosophique, et qui jusqu'au dénouement tient l'esprit en haleine. A coup sûr, cette œuvre, que tout le monde peut lire d'ailleurs, n'est pas pour plaire à la clientèle ordinaire de MM. Richebourg, Arthur Arnould et Xaxier de Montépin; mais les lettrés prendront certainement plaisir à ces pages dont la plupart sont d'un poète, d'un artiste et d'un penseur.

Lady Estmer est-elle, oui ou non, coupable, et son mari, sir Laurence, qui a disparu depuis plus de vingt ans, existe-t-il encore? Tel est le double problème que Philippe Norris, le héros de *Vivant ou Mort,* cherche à résoudre. Et il le résout en découvrant que lui-même n'est pas Norris, et que les êtres les plus chers de son entourage ne sont pas ceux qu'il croit. Un vieux château clos et oublié, une autre de-

meure solitaire et muette, au bord de la mer, représentent les deux décors typiques de ce drame à énigmes, qui pourrait être également intitulé : *Les Frères sans le savoir*.

C'est une énigme aussi que nous offre Wilkie Collins, dans : *Je dis : Non.* Le père d'Emily Brown a-t-il péri assassiné, comme l'a conclu l'enquête judiciaire, et en ce cas, quel est l'assassin? La jeune fille a juré de le savoir, malgré les obstacles qu'on lui suscite. Une seule personne, miss Jethro, a la clef du mystère. Elle refuse obstinément de parler, et dans ce rôle équivoque réside le fond principal de l'intrigue. Sera-ce donc sur le révérend Mirabel, passionnément épris d'Emily, et qui aide ou feint d'aider celle-ci dans son enquête vengeresse que doit peser la responsabilité du meurtre impuni? Demandez à miss Jethro et aux aubergistes du Clinck. Œuvre touffue et qui eût gagné à être raccourcie d'un volume.

Même reproche ferai-je à *Sabina Zembra*. Un volume suffisait pour décrire les phases si diverses et si souvent cruelles de la destinée de Sabina, fille dédaignée de sir Anthony, membre du Parlement, épouse délaissée du sportmann Fred Forster. Quels égoïstes personnages que ce Forster et cet Anthony! L'un ne vit que pour le turf, les paris et les courses de chevaux. La femme ne compte pas pour les palefreniers. L'autre est un vaniteux, une outre gonflée de vent. Toutes ses pensées convergent à rendre son nom populaire, et il n'est pas d'artifices qu'il n'emploie pour faire parler de lui. Comme contraste, nous avons Walter Lindsay, peintre de grand talent, homme de grand cœur, qui se laisse aller à aimer Sabina, sans toutefois l'induire à manquer à ses devoirs. Le réalisme de *Sabina Zembra* n'a rien de commun avec le naturalisme ordurier. Le tourbillon de la vie de Londres, les salons, les cénacles artistiques, les bains de mer, y sont peints avec relief et couleur. Ce que je n'aime pas, ce sont les illustrations. Beaucoup cependant les trouvent fort bien, et soutiennent que c'est ainsi qu'il faut dessiner aujourd'hui. Je n'y contredis pas. Mais chacun son opinion.

26, 27, 28 et 29. — Ne pensez-vous pas qu'on commence à nous saturer de littérature slave? Toutes les raclures de tiroirs de Tolstoï, de Dostoïevsky de Pissemsky, de Gontcharoff, de Tourgueneff, nous sont maintenant servies et on nous traite d'arriérés si, chaque fois, nous ne crions pas au chef-d'œuvre.

Nul plus que moi — et j'en ai ici maintes fois donné des preuves — n'admire des œuvres comme *la Guerre et la Paix*, *Crime et Châtiment*, *la Maison des morts*, *Mémoires d'un chasseur*. Nul ne goûte mieux la saveur de ces récits, d'une conception souvent si puissante, toujours originale, mêlant à la vérité des détails le charme de radieuses échappées vers l'idéal. Mais si Victor Hugo disait de Shakespeare qu'il ad-

mirait tout « comme une brute, » j'avoue n'en être pas encore là pour Tolstoï et Dostoïevesky. Dans la pensée russe, il y a beaucoup à critiquer : l'incohérence, l'extravagance et le nuageux y tiennent trop de place. Dans l'art russe, il y a beaucoup à discerner : s'il a des beautés incomparables, il en a aussi de ténébreuses, d'ennuyeuses et de monotones.

La dernière œuvre de Dostoïevsky, *les Frères Karamazov,* que l'on vient de traduire, me semble résumer toutes ces qualités et tous ces défauts dans leur plus intense expression. Quel livre indéfinissable !... Ici atroce, là splendide ; ici fou, là génial. L'auteur s'y montre psychologue incomparable et fantaisiste échevelé. Il s'y montre aussi caricaturiste et dramaturge, en d'innombrables scènes d'effroi et de pitié. Effroi et pitié, telles sont, en effet, les deux dominantes de cette conception compliquée et touffue. On dirait la *Tentation de saint Antoine,* gravée par Callot. Le lecteur y est assailli par une foule d'ombres chinoises qui tourbillonnent à travers le récit. Amours occultes, crimes mystérieux, âmes inquiètes ou noires, rêveries fiévreuses, dialogues qui rappellent *Hamlet,* hallucinations : voilà le dédale déroutant et troublant où nous entraîne l'auteur. Est-il vrai, comme l'affirme M. E.-M. de Vogüé, que, dans *les Frères Karamazov,* Dostoïevsky ait voulu peindre surtout la Russie intellectuelle et philosophique ? En ce cas, on s'explique le nihilisme, et l'on comprend qu'en se voyant si affreux et si noirs les types qui ont posé devant le peintre soient tous atteints de l' « inexorable ennui » et du *tædium vitæ.* Ces types livrent leur âme jusqu'au fond, au milieu des tortures d'inquisiteur que leur fait subir l'écrivain. C'est Smerdiakov, le bâtard, rêveur, songeur, halluciné, sournois, capable aujourd'hui de mettre le feu à tout un village, et d'aller demain pieds nus faire pénitence à Jérusalem. C'est Dmitri Karamazov, l'aîné, incarnant en lui toutes les violences et toutes les passions. Officier, il a dû donner sa démission à la suite de duels mortels et d'effroyables scènes de débauche. C'est Ivan, son frère cadet, être énigmatiqne, écrivain paradoxal, publiant — et il ne croit pas en Dieu — des ouvrages orthodoxes pour la défense de l'Église schismatique. C'est Aliocha, le plus jeune des trois, et qui offre avec ses deux frères un contraste si frappant. Doux garçon, mystique et tendre, qui, ne pouvant supporter les excès de son père et de ses frères, se réfugie dans un couvent. Et il y a de quoi, lorsqu'on songe que Karamazov père et son fils Dmitri sont continuellement à se menacer du couteau, pour une aventurière qui les subjugue tous les deux. L'assassinat de Karamazov père, attribué à Dmitri, alors que le vrai coupable est le bâtard Smerdiakov, vient ajouter encore aux douleurs du pauvre Aliocha, et il se fait la victime expiatoire des crimes de sa famille, aussi tragique que celle des Atrides. La figure d'Aliocha

est, du reste, la seule qui rappelle un peu le ciel dans cet enfer. Il s'y trouve aussi — mais sur ce dernier on ne sait trop à quoi s'en tenir — une sorte de thaumaturge, un moine dont la vie est un mystère et dont la parole est d'un saint. Il dit à Aliocha : « Cherche-ton bonheur dans les larmes. Il faut la souffrance pour que s'accomplissent, selon Dieu, les destinées de l'homme. Tout est sans péché, sauf lui. » Parmi les épisodes extraordinaires des *Frères Karamazov,* il en est un qui défie toute imagination. C'est *le Grand Inquisiteur,* sorte de poème sarcastique composé par Ivan et qu'il raconte à Aliocha terrifié. Le poète suppose ceci : Le Christ est redescendu sur la terre. Il parcourt les rues de Séville. Acclamé par la foule qui le reconnaît, il est arrêté et jeté dans les prisons de l'Inquisition. Pendant la nuit, le Grand Inquisiteur va le visiter et lui dit : « Tu as donné au peuple la liberté morale ; tu as eu tort. Le peuple n'a que faire de cette liberté-là. Ce qu'il lui faut, c'est du pain et des spectacles et c'est ce que nous lui donnons. Nous avons corrigé ton œuvre. Tu nous déranges, et demain je te ferai brûler. » N'est-ce pas diabolique ? Combien, du même Dostoïevsky, sont préférables, *les Pauvres Gens,* un roman qui date de 1846, et où s'affirme déjà, mais sans rien qui détone, la sympathie chrétienne de l'écrivain pour les humbles, les petits, les obscurs vaincus de la vie, ceux qu'il a lui-même appelés plus tard les « Humiliés » et les « Offensés ! »

De même, dans *Au Caucase* et *le Joueur,* œuvres de jeunesse du comte Léon Tolstoï que l'on nous sert toutes chaudes comme des nouveautés, on ne devinerait jamais le futur fondateur de je ne sais quelle religion socialiste, humanitaire et sentimentale. Il décrit sans façon, sur un ton gai, quoique parfois vulgaire, la vie instinctive, végétative, crapuleuse et tranquille des soldats russes casernés dans les forteresses du Caucase. Tel graisse ses pieds rouges ; tel autre a la dysenterie ; celui-ci lit son psautier ; celui-là raccommode ses guêtres. Puis viennent des scènes de bivouac, de marche et de combat. Elles ont d'autant plus d'attrait qu'elles se dénouent souvent au milieu du plus grandiose paysage. C'est l'œuvre d'un naturiste qui ne voit que l'ossature extérieure des hommes et des choses. L'âme lui échappe, ou plutôt ne le préoccupe pas. Il y a plus de psychologie dans *le Joueur,* simple histoire d'un jeune gentilhomme, riche, beau, intelligent, et dont le démon du jeu finit par glacer le cœur, gâcher la vie et salir toutes les nobles aspirations. Cependant *le Joueur* et *Au Caucase* sont des œuvres, à mon sens, trop vantées, qui n'ajoutent rien à la légitime gloire littéraire de l'auteur de *la Guerre et la Paix.*

30. — M. Xavier Marmier, de l'Académie française, continue à écrémer le dessus du panier des *Contes populaires des différents pays.* Nous sommes à la deuxième série. Elle offre le même attrait que la

première. Contes irlandais, anglais, italiens, espagnols, serbes, bohèmes, caucasiens, danois, russes, finlandais, mongols, musulmans, tous se pressent pour former la gerbe, et elle contient des épis bien séduisants, depuis le récit féerique à la Perrault jusqu'à l'apologue chrétien. M. Marmier a peut-être tort de ne pas indiquer les sources où il puise. Mais, comme il fait œuvre de vulgarisateur plutôt que d'érudit, ce défaut n'en est pas un. L'ouvrage se termine par des *Légendes hébraïques.* C'est une véritable révélation pour les lecteurs qui ne connaissent que les récits inspirés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les *Contes populaires* de M. Marmier peuvent être lus indistinctement par les petits et les « grands » enfants. Tous y prendront « un plaisir extrême. »

31 et 32. — Je recommande aussi, les yeux fermés et en toute sûreté de conscience, *les Nouveaux Contes du bivouac,* de M. Charles Rabourdin. Il m'est impossible de donner le même certificat à *Marthe* et aux autres Nouvelles militaires, de M. G. Le Faure. Il en est deux ou trois aussi décolletées que les petites gravures, très finement dessinées d'ailleurs, qui les illustrent. Le reste est charmant, et le reste s'appelle : *Flageot, César, le Glas des morts, Maman Sarrigue, la Mouche à Cocotte* (un petit chef-d'œuvre d'humour et d'esprit). Quant à *Marthe,* le récit qui donne son nom au recueil, c'est l'histoire d'une pauvre fille qui, pour soulager la misère de ses vieux parents, est forcée d'épouser un certain Mauser, homme très riche, mais dont elle ignore la véritable origine. Ce Mauser est un Prussien, et, qui pis est, un espion. Pendant la guerre de 1870, Marthe fait le coup de feu contre son mari et le tue. Elle meurt aussi, tuée par un officier allemand. Le patriotisme vibre dans ces pages attristées. Le patriotisme est pareillement l'inspirateur de tous les *Contes du bivouac,* de M. Charles Rabourdin. Quelques-uns de ces contes sont de pures fantaisies, comme : *Un Concert dans le Sahara, la Légende du pantalon rouge, la Femme de l'Auvergnat, le Vieux Chanteur, le Petit Péché du commandant.* Les autres sont des traits de dévouement, d'héroïsme, d'abnégation, de bravoure, et d'esprit chevaleresque, empruntés à nos annales : *Les Français à Bazeilles, la Reine Blanche au siège de Bélesme, l'Empereur Alexandre et la Reine Hortense, la Bataille d'Isly, le Maréchal Davoust à Berlin, la Smala d'Abdel-Kader et le duc d'Aumale, le Général Custine devant le tribunal révolutionnaire, les Zouaves de Charette, Beaumanoir, bois ton sang!* Je voudrais voir les *Contes du bivouac,* de M. Rabourdin, pénétrer librement dans toutes nos casernes. Ceux de nos soldats qui les liraient en tireraient plaisir et profit.

33, 34, 35. — La *Petite bibliothèque française,* fondée par M. Jouaust et inaugurée dernièrement par *le Paysan,* de M. Jean Sigaux, et *Mademoiselle Abeille,* de Ferdinand Fabre, s'est enrichie, ce trimestre, de

trois nouvelles plaquettes : *Dans l'Argonne,* par M. Jules de Glouvet ; *Josette,* par M. André Theuriet ; *Une dot,* par M. Ernest Legouvé. *Dans l'Argonne* est un épisode des guerres de la Révolution. Un émigré et sa fille concourent à la défense de ces Thermopyles françaises. L'émigré meurt ; sa fille Marie est sauvée de la fureur révolutionnaire par un jeune sergent des armées de la République. Elle épouse son protecteur qui devient ensuite un des plus illustres généraux de Napoléon Ier. Il y a un mariage aussi dans *Josette,* et dans *Une dot.* Le poète Marius Pignerol a le spleen. Il va se promener en Savoie. La pastoure Josette Bastian lui plaît. Il en fait sa femme et le voilà guéri. L'historiette de M. Legouvé est moins simple. Cela tient plutôt de la comédie bourgeoise : acteurs, M. Desgranges, Mme Desgranges, leur fille et leur gendre. Papa Desgranges ne veut pas donner à sa fillette toute la dot qui lui revient ; la mère Desgranges le veut ; la fillette ne dit rien ; le futur est si épris qu'il épouserait sans un maravédis. De là, des scènes domestiques de la plus franche gaîté. Morale : il faut toujours qu'un père reste plus riche que ses enfants, ne fût-ce que pour leur venir en aide dans un moment de crise et les sauver d'une catastrophe. M. Legouvé est ici d'accord avec Frédéric Leplay. Sa bluette ne tient que sur une pointe d'aiguille, mais il s'en dégage des étincelles d'esprit. Moralité irréprochable.

36. — Je n'en dirai pas autant des *Gaîtés bourgeoises,* de M. Jules Moinaux. Rien de pornographique : oh ! non. Ce n'est que léger et court vêtu. Il ne faut point s'en étonner : la plupart de ces « gaietés » ont paru dans le *Charivari* et le *Journal amusant.* Parmi celles qui font rire tout simplement, je citerai : *le Mouchard, la Course de taureaux en chambre* et *le Député de Bombignac.* En creusant un peu, il ne serait pas difficile de découvrir dans les recoins de celle-ci une très fine satire. Il s'agit de Garengeot, député en tournée électorale, cheminant dans une patache préhistorique avec un individu, très réjoui, qu'il prend pour un voyageur de commerce. Se rappelant que feu Gambetta flattait tout spécialement les émules de l'illustre Gaudissart, notre candidat se met à parler : commerce, industrie, libre-échange (des idées et des produits) à son compagnon de voyage, qui lui répond : boniment, foules à amorcer, difficultés avec les maires quinteux. Ahuri, Garangeot lui dit : — « Vous n'êtes donc pas commis-voyageur ? » A quoi son interlocuteur réplique : — « Moi ? non ; je suis saltimbanque. » Tableau ! Il est vrai que Garengeot aurait pu ajouter : « Moi aussi ! » Mais, en politique, ces choses-là ne s'avouent pas.

Firmin Boissin.

ART ET HISTOIRE MILITAIRES

1. *Les Transformations de l'armée française.* Essais d'histoire et de critique sur l'état militaire de la France, par le général Thoumas. Paris, Berger-Levrault, 1887, 2 vol. gr. in-8 de 578 et 678 p., 18 fr. — 2. *Les Bureaux de la guerre sous la Terreur,* par Maurice La Chesnais, ancien chef de bureau au ministère de la guerre. Paris, Baudoin, 1887, in-8 de 20 p., 1 fr. — 3. *La Légion étrangère, de 1831 à 1887,* par le général Grisot, ancien colonel de la légion étrangère et du 1er étranger, et le lieutenant Coulombon, du 2e étranger. Paris, Berger-Levrault, 1887, in-8 de 590 p. avec un plan, 10 fr. — 4. *Le 1er Régiment de chasseurs d'Afrique,* par Fernand Hue, avec 50 illustrations de Gil Baer. Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-12 de 288 p., 2 fr. — 5. *Les Grandes Batailles de Metz, 19 juillet-18 août,* avec cinq cartes des opérations militaires, par Alfred Duquet. Paris, G. Charpentier, 1888, in-16 de 342 p. 3 fr. 50. — 6. *Les Derniers Jours de l'armée du Rhin, 19 août-29 octobre,* avec deux cartes des opérations militaires, par Alfred Duquet. Paris, G. Charpentier, 1888, in-16 de 358 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Maréchal de Moltke,* par ***. Paris, Quantin, 1888, gr. in-18 de 268 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Héros de la défaite (Livre d'or des vaincus). Récits de la guerre de 1870-1871,* par Joseph Turquan. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1888, in-12 de 394 p., 3 fr. 50. — 9. *Récits de la dernière guerre franco-allemande (du 17 juillet 1870 au 10 février 1871),* par C. Sarrazin, médecin principal. 3e édit. Paris, Berger-Levrault, 1888, in-12 de 327 p., 3 fr. 50. — 10. *Essais sur l'Allemagne impériale,* par Ernest Lavisse. Paris, Hachette, 1888, in-16 de 345 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Escrime dans l'armée,* par le commandant Dérué. Paris, Quantin, 1888, in-18 de 180 p., 5 fr. — 12. *Dressage du cheval de guerre et du cheval de chasse, suivant la méthode de feu M. le commandant Duthil, écuyer en chef de l'École de cavalerie,* par un de ses élèves. 2e édit. Paris, Berger-Levrault, 1888, in-8 de 208 p., 3 fr. 50. — 13. *Manuel d'équitation de la cavalerie allemande,* trad. de l'allemand par le commandant Chabert, du 4e chasseurs. 1re partie avec 8 pl. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1888, in-12 de 178 p., 3 fr. 50. — 14. *Service en campagne dans l'armée allemande,* trad. de l'allemand par le commandant Peloux, chef d'état-major de la 26e division d'infanterie. Paris, Berger-Levrault, 1888, in-12 de 252 p., 2 fr. 50. — 15. *La Colonie et l'Émigration allemande,* par Jules Stoecklin, ancien élève de l'École polytechnique de Zurich, avec une préface de Raoul Postel. Paris, L. Westhausser, 1888, in-18 de 274 p., 3 fr. 50. — 16. *La Puissance maritime de l'Angleterre,* par P. C., officier de l'armée française. Paris, Berger-Levrault, 1888, gr. in-8 de 160 p. avec 18 cartes, 4 fr. — 17. *Nos Marins,* par Étienne Tréfeu, avec une préface de M. F. de Lesseps ; illustrations par Ernest Langlois et Ginos. Paris, Berger-Levrault, 1888, in-8 de 758 p., 10 fr. — 18. *Fortification et Défense de la frontière franco-italienne,* par Un officier français. Paris, L. Westhausser, 1888, in-8 de 40 p., 1 fr. — 19. *Journal-Agenda de l'officier.* Paris, Baudoin, 1888, in-18 de 200 p., 2 fr. — 20. *Las Tropas de ingenieros en el ejército de combate.* Madrid, imp. de Fortanet, 1888, in-8 de 98 p.

Il est incontestable que la littérature militaire traverse, à l'heure qu'il est, une de ses plus fécondes périodes. Il faudrait remonter à la Restauration ou aux premières années du règne de Louis XV, pour trouver une époque qui puisse être comparée à la nôtre au point de vue surtout du nombre des ouvrages publiés. Il est bon, d'ailleurs, de remarquer que la fécondité que nous signalons se reproduit à époques presque fixes. Elle apparaît toujours après une période militaire de quelque importance, et, sans remonter au-delà du xviie siècle, nous pouvons signaler, en deux cents ans, celle qu'on vit se produire après les guerres de Louis XIV, avec des écrivains tels que Feuquières, Puységur, Folard; celle qui succéda aux campagnes de Frédéric et qui

produisit des auteurs tels que Guibert, Mesnil-Durand, Lloyd, Jomini; enfin la période de la Restauration qui enfanta les écrivains militaires du premier Empire: les Morand, les Chambray, les Gouvion-Saint-Cyr, les Mathieu-Dumas, etc.

Les changements introduits dans l'organisation des armées, dans leur armement, dans la tactique par les événements militaires allant de la guerre du Danemark (1862) à la campagne russo-turque de 1877, événements distincts à la vérité, mais qui, au point de vue des enseignements et de l'histoire militaire, forment un tout, une même période, tous ces bouleversements administratifs ou tactiques ne pouvaient manquer de produire de profondes impressions sur l'esprit des hommes spéciaux qui y avaient pris une part plus ou moins active. C'est ainsi qu'à la suite de 1866 et après Sadowa, nous vîmes les hommes d'épée revenir naturellement à la plume, et présenter à leurs contemporains les réflexions que leur inspiraient les faits récemment accomplis. Le mouvement a continué à se développer après 1870 et a augmenté encore d'intensité à la suite des événements de 1877-78 dans les provinces balkaniques; il continue actuellement son évolution, faisant éclore chaque jour un nouveau livre, un nouveau traité, tantôt bon, tantôt médiocre, plus souvent médiocre que remarquable.

Dans cette moisson abondante offerte à tous les gens qu'intéresse l'étude des questions militaires, le nombre des travaux ayant un mérite sinon transcendant, du moins très appréciable, est encore considérable, et parmi les meilleurs, nous pouvons inscrire le livre que M. le général Thoumas a consacré aux *Transformations de l'armée française.*

1. — C'est une tendance assez générale parmi les hommes de nos jours, de faire fi volontiers de tout ce qui a existé avant eux, de croire que la France n'existait guère avant leur naissance, d'admettre tout au plus qu'elle a commencé en 1789, ou, si l'on veut, avec Voltaire et Rousseau. Dans l'armée, où forcément le culte des traditions est plus religieusement observé, où la chaîne des souvenirs est plus solide, cette façon de penser est moins commune. Cependant il n'est pas rare de la rencontrer. Inutile de dire que l'ignorance la plus noire est l'unique base sur laquelle se fonde ce dédain. N'ayant jamais étudié ce qui se passait avant eux, les hommes nouveaux sont tout naturellement portés à s'imaginer que ce passé est un néant. Or, il advient en particulier pour tout ce qui touche aux questions militaires, que nous tournons, depuis Xénophon, dans un cercle qui ne varie guère, et que nous trouvons dans la *Retraite des Dix mille*, par exemple, une formation en ligne de colonnes de compagnies, exactement copiée, à son insu, sans doute, par le rédacteur du *Règlement sur les Manœuvres*, du 12 juin 1875.

M. le général Thoumas ne remonte pas à Cyrus : son livre ne nous parle guère des campagnes antérieures au commencement de notre siècle; mais de l'étude attentive des campagnes napoléoniennes, il ressort nettement que, depuis cette époque, nous nous sommes appliqués avec un soin jaloux à nous défaire peu à peu des qualités militaires qui firent, à cette date, de notre armée la première armée du monde. L'éminent écrivain passe en revue dans les deux gros volumes qui composent son œuvre, tous les services, toutes les armes, tous les rouages, les pièces multiples de cet agencement complexe qui constitue une armée. L'histoire de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, du génie, du train des équipages, des états-majors, réserve et troupes territoriales ou auxiliaires, forment un premier groupe, qui remplit presque en entier le premier volume. Puis viennent les questions d'organisation, telles que le recrutement, la création des cadres, l'avancement, l'organisation générale, la mobilisation et la concentration. Trois longs chapitres sont consacrés aux services administratifs, à l'armement, l'habillement, l'équipement, à l'histoire du matériel, des transports et des ravitaillements; enfin, nous entrons dans la tactique proprement dite avec les pages consacrées aux camps, aux cantonnements, aux bivouacs, aux marches, aux batailles et aux combats. L'ouvrage se termine par des considérations élevées sur le commandement, la discipline et l'esprit militaire. *Les Transformations de l'armée française* dénotent chez l'auteur beaucoup de lecture, une mémoire prodigieuse, une vaste érudition, un grand bon sens, et l'Académie n'a agi que justement en attribuant l'un de ses prix à ce travail véritablement remarquable. Toutes les matières dont nous venons de donner une aride nomenclature sont étudiées avec une ampleur, une méthode, un luxe de détails historiques, qui font de l'œuvre du général Thoumas une véritable encyclopédie militaire. Mais ici, les sujets, présentés non plus dans l'ordre alphabétique, mais enchaînés suivant un groupement judicieux et rationnel des idées, sont traités avec des vues d'ensemble qui permettent de les étudier sous des faces plus multiples et en corrélation les uns avec les autres.

Cette histoire de l'armée française se lit, d'un bout à l'autre, avec un intérêt croissant et, tout technique qu'elle soit, elle s'adresse aussi bien aux lecteurs militaires qu'à ceux qui ne le sont point. Grâce à cette érudition variée dont nous parlions tout à l'heure, l'éminent écrivain a jeté à profusion, dans ces douze cents pages, les anecdotes les plus curieuses, parfois les plus piquantes, bien des mots oubliés ou ignorés, enfin, une foule de détails historiques du plus vif intérêt et souvent d'une portée considérable. On peut regretter que ce livre ne soit pas médité davantage par des hommes politiques, auxquels sa lecture serait du plus grand profit. Au moment où les Chambres fran-

çaises s'occupent de voter une loi militaire dont l'adoption doit avoir pour notre armée des résultats si redoutables, il serait à souhaiter que nos sénateurs et nos députés étudiassent avec soin *les Transformations de l'armée française*. Les leçons du passé nous épargneraient bien des fautes pour l'avenir. — Si nous en exceptons la façon dont ont été groupées les matières, et que nous aurions voulu un peu différente, il n'y a véritablement que des éloges à donner à la publication du général Thoumas. A notre avis, rien n'a été imprimé, depuis l'*Armée selon la Charte,* du général Morand, qui vaille ces deux volumes. Nous disons rien, et nous n'exceptons pas de cet ostracisme *l'Armée française en 1867*, si remarquable que soit le livre du général Trochu.

En résumé, les deux volumes que vient de couronner l'Académie constituent un de ces ouvrages qui font époque dans la littérature militaire : ils survivront certainement aux innombrables productions que nous voyons éclore chaque jour, et dont la plupart traitent des questions d'actualité, laissant de côté les principes, les bases immuables des organisations d'armée. La plupart des maximes du général Thoumas seront vraies de tous les temps et sous tous les régimes : c'est ce qui les mettra à l'abri des fluctuations de l'opinion, des répulsions ou des engouements journaliers.

2. — M. Maurice Georget La Chesnais, l'érudit qu'ont fait connaître divers travaux estimés, nous donne aujourd'hui un curieux document sur la constitution des *Bureaux de la guerre sous la Terreur*. Nul n'était mieux en situation de publier une pièce de ce genre, M. La Chesnais ayant passé la plus grande partie de sa vie au ministère de la guerre, où il occupait récemment la place de chef du bureau du personnel de l'administration centrale. Ce document, trouvé, il y a quelques années, par M. Sœhnée, alors chef de bureau de recrutement, dans une armoire poudreuse, n'est autre qu'un volumineux cahier de format écu, imprimé sur ce grossier papier gris-vert, commun à tous les dossiers de la période révolutionnaire, et dans lequel se trouvait la liste de quatre cent cinquante-quatre employés de la guerre, sous les ministères de Pache et de Bouchotte, c'est-à-dire sous la Terreur. D'après les trop brefs extraits cités par M. La Chesnais, nous voyons que, dans le document en question, chaque nom est suivi d'une notice plus ou moins explicite; mais, à part quelques personnages tristement célèbres, comme Vincent et Ronsin, nous ne voyons là aucune notoriété bien établie. Comme le dit l'éditeur, plus que le nom des répondants, ce sont les références de chacun qui présentent la partie la plus curieuse du document. En premier lieu vient Danton comme le patron à la clientèle la plus nombreuse : puis, en seconde ligne, les adjoints du ministre de la guerre : Santerre, Couthon, Carnot, Dubois-Crancé, Monge. — « Ni Robespierre ni Marat, ceux-là sont des solitaires qui ne

protègent personne, et se défient de tous. » En terminant son livre, M. La Chesnais estime que les documents comme celui qu'il a publié sont aujourd'hui trop rares pour que l'on puisse essayer de reconstituer l'histoire du ministère de la guerre. Malgré cette affirmation, nous nous obstinons à penser qu'un travail de ce genre ne serait point au-dessus des forces du judicieux écrivain. Sur un pareil sujet personne n'a sa compétence : ses souvenirs personnels l'aideront encore dans une œuvre véritablement digne de ses soins. Dans le livre dont nous parlons, M. La Chesnais déplore, à propos de la période révolutionnaire, au ministère de la guerre, que personne n'ait alors songé à écrire les scènes intimes dont il avait été le témoin. Il est certain que nous eussions assisté à d'étranges spectacles, s'il faut s'en rapporter à ce qu'en écrit Dumouriez : « L'hôtel de la guerre est devenu une caverne indécente, ou quatre cents commis, parmi lesquels plusieurs femmes, affectant la toilette la plus sale et le cynisme le plus indécent, n'expédient rien et volent sur toute la ligne. » Personne, ajoute M. La Chesnais, ne songe à recueillir des détails qui paraissent banals parce qu'ils sont contemporains, nul ne pense à les enregistrer, et c'est ainsi que s'efface peu à peu la physionomie exacte du passé.

3 et 4. — C'est précisément pour garder le souvenir d'événements dignes d'être recueillis et conservés, qu'ont été ouverts les historiques de régiments du genre de ceux que nous examinons ici : l'histoire de *la Légion étrangère de 1831 à 1887* et celle du *1er Régiment de chasseurs d'Afrique.* Autrefois, en France, c'était une coutume suivie de tenir dans chaque famille un « livre de vie » où les divers événements de l'existence commune étaient enregistrés avec soin : il nous est parvenu de nombreux documents de ce genre, et de tels cahiers ont été d'inestimables auxiliaires pour les écrivains qui ont essayé de reproduire la physionomie de la société française dans les siècles qui nous ont précédés. — Le régiment, qui est une grande famille, ne pouvait manquer d'avoir lui aussi son « livre de vie, » et la coutume d'écrire au jour le jour les faits intéressants des différents corps de notre armée est bien antérieure à la Révolution. Le livre du général Grisot et du lieutenant Coulombon n'a pas la sécheresse qui dépare souvent des ouvrages du même genre : çà et là des récits pleins de couleur, — celui du combat de Camarones, au Mexique, par exemple, — viennent lui donner une vie et une chaleur qui en rendent la lecture attachante.

Plus vivant encore est le volume consacré au 1er Chasseurs d'Afrique par M. Fernand Hue, un ancien brigadier du régiment. Que de noms connus dans ces 300 pages, depuis celui du brave Yusuf jusqu'à celui du grand Margueritte, vaillamment tombé sur le champ de bataille de Sedan. Comme dans le précédent ouvrage, la note héroïque disparaît parfois pour faire place à de gais chapitres, comme le dixième par exemple,

destinés à nous montrer le régiment « en garnison et en détachement. » Nous faisons là connaissance avec l'ordinaire, le cuisinier, la vie au bivouac et même avec « la blanchisseuse. » En somme, volume sans prétention mais non sans intérêt.

5 et 6. — M. Alfred Duquet, qui s'est déjà fait un nom dans la littérature militaire par des publications justement remarquées, vient de consacrer deux volumes au drame qui se déroula autour de Metz du 14 août 1870, jour de la bataille de Borny, au 29 octobre, date de la capitulation de l'armée du Rhin. M. Duquet n'a jamais servi qu'au titre auxiliaire, croyons-nous; mais il est certain qu'il a, pour raconter les événements militaires, un talent que plus d'un écrivain du métier lui enviera. Son livre, qui est bon, eût pu être excellent si l'auteur s'était borné à enregistrer les faits, à les étudier au point de vue militaire, s'il ne s'était tant attaché aux personnalités, si enfin il ne s'était institué accusateur et juge dans une cause où la situation de « rapporteur » était déjà ardue à bien remplir. Le grand défaut du livre de M. Duquet, il l'a inscrit lui-même dans sa préface : « La difficulté, dit-il, quand on écrit l'histoire contemporaine, ne consiste pas tant à découvrir la vérité qu'à oser la dire. Il faut froisser impitoyablement des intérêts, des passions, des susceptibilités souvent respectables... Mais alors quel déchaînement dans tout ce monde de généraux et de fonctionnaires... Il est si dur de reconnaître qu'on a prodigué son admiration à des célébrités militaires tout au plus dignes d'être tambours... Cependant, j'irai toujours droit devant moi en dépit de la colère des uns, des mauvais procédés des autres. Rien ne saura arrêter la liberté de mes critiques, l'inexorable sévérité de mes jugements. Je continuerai l'œuvre entreprise, sans hésitation, sans crainte, sans trêve ni repos. »

Un historien qui débute avec ce parti pris « de saper des réputations usurpées » finit rapidement par voir des usurpations partout. L'impartialité parle avec plus de calme, la sagesse ne connaît pas ces emballements. Ces critiques faites, nous nous hâtons de reconnaître que les deux volumes de M. Duquet attestent un travail considérable. L'éminent écrivain a lu sur la matière tout ce qui a été écrit de sérieux et d'important, il connaît bien la plupart des événements, il les présente avec clarté, dans leur enchaînement normal, rationnel. Pourquoi faut-il que les meilleures pages soient gâtées par des personnalités, des réflexions qui n'ont rien à faire au récit, qui l'encombrent à tous les points de vue?

« Qu'on jette les yeux sur la carte dressée par le grand état-major prussien pour la soirée du 15 août, nous dit quelque part M. Duquet, on reste confondu d'abord, frémissant d'indignation ensuite à la constatation de l'ineptie de nos généraux de cavalerie. » Quel est le Français qui n'éprouvera pas un sentiment pénible en lisant ces lignes, quand

il songera surtout que parmi ces hommes si durement traités, tous avaient un passé militaire brillant et que deux d'entre eux, Legrand et Margueritte, allaient bientôt tomber sur le champ de bataille, donnant leur vie pour la patrie, arrachant à nos ennemis eux-mêmes un cri d'admiration. — « Le cœur se serre, ajoute M. Duquet, à la pensée que l'avenir de notre malheureuse patrie a été à la merci de semblables nullités, dans la main de si piètres personnages. Oui, certes, les généraux impériaux de 1870 ont manqué toutes les occasions, perdu les plus belles parties ; ils nous ont livrés, pieds et poings liés, à l'Allemagne ; nous n'oublierons jamais leurs noms ! »

Préoccupé surtout de ne point laisser, sans la souligner, la moindre faute échappée à nos généraux, M. Duquet n'aperçoit pas les bévues énormes commises par l'état-major allemand. Le succès pour cet historien semble pallier toutes les erreurs : sous ce rapport nulle critique dans son œuvre. Cependant, aujourd'hui que nous sommes à près de vingt ans des événements, aujourd'hui que la lumière s'est à peu près faite sur la plupart des points controversés, aujourd'hui enfin que les faits peuvent être considérés comme acquis définitivement, une histoire de la guerre de 1870 doit être autre chose qu'une simple nomenclature de batailles. Pour que l'étude en soit profitable à la fois et intéressante, il faut qu'elle soit didactique, c'est-à-dire que, sans tenir compte des personnalités, elle analyse surtout les événements, qu'elle en compare les procédés tactiques et stratégiques, qu'elle en arrive à une conclusion pratique. Rien de tout cela dans le travail de M. Duquet. A vrai dire, et nous l'avons remarqué déjà, son livre représente une somme énorme de travail : on peut le considérer comme un résumé encyclopédique de tout ce qui a été écrit de plus sérieux sur la matière, et au point de vue documentaire ce travail restera. Il ne vivra pas comme histoire proprement dite. Ce résultat est regrettable, car il y avait là tous les éléments d'un succès sérieux et durable ; pourquoi la politique et la question de personne sont-elles venues s'immiscer là où elles n'avaient que faire ?

7. — De même que M. Duquet, l'auteur du *Maréchal de Moltke* est un admirateur passionné du chef d'état-major de l'armée allemande. Mais là nous rencontrons un excès dans l'enthousiasme, alors que plus haut nous l'avons dénoncé dans la critique. L'auteur anonyme de la brochure que nous analysons, ne pouvant soutenir que les campagnes de 1866 et 1870 n'aient été au point de vue stratégique d'une faiblesse notoire, en arrive à poser des principes militaires tellement audacieux qu'ils nous déroutent. « La supériorité dans le combat est tout aujourd'hui. » — « Quand on est sûr de l'avoir, on peut tout oser ; » — « Avec elle qu'importe d'avoir sa ligne de retraite sur le flanc, une frontière ou une rivière sur ses derrières, de se battre avec un front

supposé? » Ceci est fort contestable ; mais, en admettant que ces déductions fussent exactes, comment M. de Moltke pouvait-il compter en 1870 avoir la supériorité dans le combat, alors qu'il savait notre armement très supérieur à celui de l'armée prussienne et que nos formations n'étaient point inférieures aux formations allemandes. A quoi a-t-il tenu que Rezonville se changeât en une débâcle ? Est-ce bien la supériorité dans le combat qui a donné au maréchal de Moltke ses succès? N'est-ce pas plutôt le manque de combinaisons logistiques chez ses adversaires tant en 1870 qu'en 1866? Simples questions que nous posons aux admirateurs des stratégistes allemands.

8 et 9. — La guerre de 1870, si malheureuse qu'elle ait été pour nous, ne renferme pas moins plus d'une page glorieuse pour nos armes, et ce sont ces souvenirs honorables — quelques-uns au moins — que M. Turquan s'est proposé de faire revivre dans son livre *les Héros de la défaite*. L'idée était bonne, l'exécution demeure médiocre. Nous regrettons en particulier que cet écrivain n'ait pas cru devoir citer les auteurs auxquels il a emprunté ses récits, en les défigurant plus ou moins. Tout autre et d'une tout autre valeur est l'ouvrage du docteur Sarrazin, médecin principal en retraite, qui, dans ses *Récits de la dernière guerre,* nous livre les notes prises par lui au jour le jour, tantôt dans les ambulances, tantôt sur le champ de bataille, avec une sûreté de critique, d'analyse et d'examen, qui font de son travail un document précieux. Le docteur Sarrazin a assisté aux journées de Wissembourg, de Frœschwiller, de Sedan, puis au siège de Paris, et son récit pour toutes ces parties de la guerre est bien celui d'un témoin oculaire. On y voit parfois la colère, toujours l'impartialité, mais partout et surtout le patriotisme. Excellente publication d'un intérêt réel que nos bibliothèques populaires feront bien de propager.

10. — Et comment les choses qui nous parlent, soit de la guerre de 1870, soit de l'Allemagne, ne nous intéresseraient-elles pas, quand chacun sent que le compte ouvert il y a dix-huit ans n'est pas liquidé encore, quand chacun comprend que l'Europe vit actuellement en état de trêve armée, qui peut être rompue demain? Cette situation politique donne une actualité particulièrement attachante au livre que vient de publier M. Eugène Lavisse sur *l'Allemagne impériale*, réunissant en un volume diverses études que nous avions déjà lues à des époques différentes dans la *Revue des Deux-Mondes*. Certains chapitres ont vieilli (le premier et le troisième entre autres : *l'Invasion dans le département de l'Aisne* et *les Partis socialistes en Allemagne*) ; mais les autres sont bien actuels et l'on ne perdra point son temps en les lisant. Citons en particulier, *les Élections au parlement d'Allemagne*, le chapitre sur la *Crise économique,* et enfin la conclusion, *État politique de l'Allemagne*. Cependant au point de vue de la netteté

des appréciations et aussi de l'élévation des idées, rien ne vaut dans le récent volume de M. Eugène Lavisse les vingt-huit pages de l'Avant-propos. Il y a là, en quelques lignes, une étude approfondie, nette, très claire, de la situation politique de l'Europe, un résumé des dangers que court la paix générale, une série de pronostics que l'on sent vrais, fatalement appelés à se réaliser dans un bref délai. — « La guerre est certaine, nous dit M. Lavisse, car l'Allemagne impériale vient de la guerre et elle retourne à la guerre. *A bello ad bellum,* voilà son épigraphe. Elle vient de la guerre parce que la Prusse qui l'a faite est un produit de la guerre... Terrible cercle vicieux que celui-ci : les États ont des armées pour se défendre contre la guerre ; ils ont la guerre parce qu'ils ont des armées. L'Europe aura donc la guerre parce qu'elle se prépare à la guerre, les prétextes ne manqueront pas ni les raisons graves... » En somme, livre très intéressant, d'une haute portée, plein d'aperçus élevés et de considérations justes.

11. — Nous ne ferons pas un éloge aussi complet du livre que M. le commandant Dérué vient de consacrer à *l'Escrime dans l'armée.* Il y a certainement dans cet ouvrage de bonnes pages, mais on y rencontre aussi des appréciations erronées : en tout cas, le sujet est incomplètement traité et devra être remanié pour une seconde édition. Le grand mérite de ce petit livre est d'attirer l'attention des militaires et du public sur une sorte de gymnastique indispensable dans une armée rationnellement entraînée, d'en proclamer l'utilité, la valeur, tant au point de vue pratique que moral. Le dressage physique du soldat, cavalier ou fantassin, est intimement lié à son éducation intellectuelle : nos règlements ont eu parfois le tort de l'oublier.

12 et 13. — A propos de dressage, nous sommes amené à parler ici du livre dans lequel un élève de feu le commandant Duthil, l'ancien écuyer en chef de l'École de cavalerie, a résumé les principes et les méthodes de son ancien maître de manège. On sait qu'en France, comme dans tous les pays d'ailleurs, l'équitation militaire se distingue de l'équitation civile, par suite de ce fait que si toutes deux prétendent donner des principes pour apprendre à se tenir à cheval, à manier et à conduire une monture, la seconde diffère cependant de la première, parce qu'elle sacrifie à certaines conditions d'élégance et de souplesse, la vigueur et la solidité. M. le commandant Duthil a eu le mérite de simplifier les procédés du comte d'Aure en leur donnant pour base une étude plus approfondie et plus anatomique du cheval. Ces principes, qui font aujourd'hui école en France, brillent par une simplicité pleine de bon sens, par une rationalité judicieuse qui leur donne une valeur généralement admise aujourd'hui par tous les cavaliers. Nous devons être reconnaissants au traducteur de nous avoir fait connaître les procédés suivis pour l'éducation du cavalier militaire de

l'autre côté du Rhin et nous voudrions voir ces deux volumes entre les mains de tous nos officiers de cavalerie, car il s'y trouve nombre de judicieux conseils ; mais encore que la cavalerie allemande soit excellente, nous continuons à penser, surtout après la lecture de ce Manuel, que notre dressage français est supérieur aux méthodes germaines. Si nous n'obtenons point de résultats avec nos procédés, c'est que nous appliquons mal de bons principes : c'est la façon de faire de nos instructeurs qu'il faut réformer. Gardons nos usages et nos méthodes.

14. — D'ailleurs, c'est une vérité généralement méconnue, mais qui n'en est pas moins réelle et qui saute aux yeux dès qu'on veut bien la rechercher, qu'au point de vue militaire, les Allemands n'ont de bon, la plupart du temps, que ce qu'ils nous ont emprunté. Comment n'être pas convaincu de ce fait en lisant ce nouveau *Règlement sur le service en campagne* qui, par sa netteté, sa simplicité, semble un document enlevé aux archives militaires du premier Empire, une page qu'aurait signée Morand ou Davout? Mais ce n'est pas seulement dans la forme que ce document est français : les principes de l'avant-propos se trouvent presque mot à mot dans la correspondance de Napoléon; quant aux divers services : avant-postes, reconnaissances, marches, camps et cantonnements, on n'aurait point de peine à trouver dans nos écrivains didactiques militaires les pages auxquelles le rédacteur allemand a fait des emprunts. Nous renvoyons spécialement aux traités des généraux de Préval et Lewal. Signalons en passant certaines expressions que nos voisins, il faut nous y attendre, vont un de ces jours nous reprocher de leur avoir empruntées, par exemple les verbes : « patrouilliren, » aller en patrouille; « rangiren, » mettre dans les rangs; « baïonnettiren, » frapper d'un coup de baïonnette. Il y en a deux mille comme cela dans l'idiome de Goethe et de M. de Bismarck.

15. — Si les Allemands ne faisaient que nous emprunter nos mots, nous pourrions être bons princes et leur pardonner de tels larcins ; malheureusement leur appétit insatiable demande une nourriture plus substantielle. En paix forcée depuis 1871, ils ont senti le besoin d'utiliser quelque part leur activité sociale, et c'est dans des contrées lointaines que cette vitalité s'est fait sentir depuis dix-huit ans, plus peut-être encore que sur le continent. On verra en lisant le livre de M. Jules Stoecklin, de Zurich, l'incroyable développement qu'a pris l'Allemagne sous des latitudes où son existence politique était inconnue et ignorée il y a cinquante ans. D'ailleurs ce n'est point seulement l'émigration lointaine de la race allemande que nous présente M. Stoecklin. Dans la deuxième partie de son œuvre, nous faisons connaissance avec « l'Allemand en Russie, » « l'Allemand en Pologne, »

« l'Allemand en Hongrie, en Roumanie, en Galicie, en Bukovine, etc., etc. » C'est un chancre impitoyable qui ronge lentement l'ancien comme le nouveau monde, un chancre qui sera bientôt mortel pour la civilisation, si l'on n'y porte le fer rouge. Certains chiffres sont pour nous particulièrement intéressants, par exemple ceux qui nous montrent l'Allemagne commençant de prendre un pied à Madagascar, sinon politiquement, au moins commercialement : décidément la piraterie n'est pas aussi anéantie que nous avons, en France, la simplicité de le croire.

16. — Cette expansion coloniale de l'Allemagne a suivi de près l'augmentation et le développement de sa marine, marine naissante, marine au berceau et déjà forte, déjà appréciable tout au moins, si elle n'est pas redoutable encore. Dans le livre de M. Stoecklin, nous assistons à cette éclosion d'une nouvelle puissance maritime et dans celui de M. P. C., un officier de l'armée française, *la Puissance maritime de l'Angleterre,* nous voyons plutôt un empire qui s'affaisse et croule. Dans sa très intéressante brochure, M. P. C., après des considérations générales sur la défense des colonies anglaises, nous promène dans les cinq parties du monde, et nous donne une nomenclature détaillée des diverses possessions britanniques. Un nombre suffisant de croquis éclaire le récit. Le livre se termine par un tableau comparatif des flottes des grandes puissances européennes.

17. — Puisque nous sommes dans la marine. parlons ici du livre que M. Étienne Tréfeu vient de consacrer à *Nos Marins.* Au point de vue littéraire, ce volume contient une curiosité. Nous voulons parler de la préface due à la plume de M. de Lesseps. On sait que les productions du récent académicien sont assez rares pour qu'on les signale soigneusement à l'attention publique. Quant au travail même de M. Tréfeu, malgré de très sérieuses qualités et un certain intérêt, il ne nous paraît pas entièrement digne de son beau titre. Par une coïncidence singulière, ce livre, ne parlant que des marins « vivants, » ne fait pas mention de l'amiral Courbet. En revanche, nous y pouvons lire l'intéressante biographie de commissaires de la marine, de médecins, d'administrateurs, etc., marins dont certains n'ont probablement jamais navigué... que sur les bateaux-mouches. Par exemple, ce que nous avons à louer sans réserve, ce sont les illustrations et l'exécution typographique : les deux font honneur aux presses de la maison Berger-Levrault.

18. — Avec *Fortification et Défense de la frontière franco-italienne,* nous revenons sur le continent européen. Cette brochure, due à un « officier français, » est une étude des routes qui traversent les Alpes franco-italiennes, avec certaines considérations sur la façon dont la défense ou l'attaque de ces passages pourraient être entendues. L'au-

teur étudie ensuite les divers systèmes d'invasion qui se présenteraient à l'idée d'un général français entrant en Italie. Tout cela nous paraît très fantaisiste et ne semble avoir aucune importance au point de vue militaire.

19. — Signalons ici, en passant, le *Carnet-Agenda* que vient de publier la librairie Baudoin à l'usage des officiers d'infanterie. C'est un petit livre qui rendra des services tant aux manœuvres qu'en campagne, et nous le recommandons à nos camarades.

20. — Nous terminerons par une brochure que nous avons reçue de Madrid et qui porte comme titre : *Les Troupes du génie dans l'armée combattante*. Nous devons tout d'abord rappeler que ce n'est point seulement en France que des ministres de la guerre jaloux de popularité, présentent aux Chambres des lois appelées à faire plus de bruit que de bien. L'Espagne sous ce rapport, semble ne rien vouloir envier à notre pays, et récemment encore, M. le général Cassola, ministre de la guerre, déposait sur le bureau des Cortès un projet qui n'aurait tendu à rien moins qu'à bouleverser la constitution militaire de nos voisins d'outre-Pyrénées. Il y avait certainement de bonnes choses dans le plan du ministre espagnol ; mais il y en avait de mauvaises, notamment tout ce qui concernait l'organisation des troupes spéciales, et la brochure que nous avons sous les yeux ne laisse aucun doute sur le danger qu'eût créé pour l'armée espagnole l'organisation « cassolienne » de l'arme du génie. Ce petit livre, plein de bonnes choses, est dû, croyons-nous, à l'éminent colonel Don Joaquin de la Llave ; il a fait grand bruit en Espagne et n'a pas été sans influence sur l'ajournement prononcé du projet Cassola.

ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

Sermons, instructions et allocutions du R. P. LACORDAIRE. Tome III. Paris, Poussielgue, 1888, in-8 de VIII-393 p. — Prix : 6 fr.

Le regretté P. Bayonne avait donné déjà deux volumes d'allocutions du R. P. Lacordaire, recueillies çà et là, intégralement ou par fragments et analyses. Il est mort avant d'avoir publié le troisième dont il rassemblait les matériaux. Le P. Juveneton a achevé cette œuvre de piété filiale. Ces pages n'ajouteront rien à la renommée oratoire du P. Lacordaire, mais elles le feront connaître sous de nouveaux aspects. Des notices très bien faites, mises en tête de chaque discours, précisent les circonstances où il fut prononcé : citons entre autres le Mémoire sur l'état religieux et moral des collèges royaux de Paris, rédigé en 1830; les plaidoyers dans la poursuite en calomnie intentée par les aumôniers contre le journal *le Lycée*, dans les procès du journal *l'Avenir*, de l'École libre, etc...; les allocutions sur la dignité du soldat, sur l'in-

fluence de la parole pour le bien et pour le mal, sur les avantages, les consolations et obligations de la vie religieuse ; sur l'état des esprits en France en 1849 et les moyens de régénérer la société; sur la puissance de la prière, la nécessité des lectures sérieuses. Il y a plusieurs exhortations du P. Lacordaire à ses religieux, sur l'humilité et l'essence de la vie religieuse ; mais comment n'y en a-t-il pas davantage? Il semble que là il eût dû mettre toute son âme; plusieurs discours adressés à des membres de la Société de Saint-Vincent de Paul, à des jeunes gens, deux conférences inédites de Notre-Dame et ses articles sur Mme Swetchine et le P. de Ravignan complètent un volume où ceux qui ont connu le P. Lacordaire et goûté ses œuvres trouveront encore plus d'une jouissance. H. DE L'É.

SCIENCES ET ARTS

La Morale de Socrate, par Mme JULES FAVRE (née VELTEN). Paris, Alcan, 1888, in-18 de III-328 p. — Prix : 3 fr. 50.

Jusque chez les plus grands hommes de l'antiquité, on peut découvrir bien des taches; il en est, du moins parmi ses philosophes, dont l'enseignement s'est élevé à une hauteur vraiment surprenante. Et sur bien des points, ceux qu'on a appelés « les païens modernes » auraient tout à gagner à se mettre docilement et sans arrière-pensée à l'école de ces sages antiques, chrétiens à l'avance par les plus nobles de leurs aspirations.

Dans une brochure qui eut en 1881 un certain retentissement, *Socrate et notre temps,* M. Gustave d'Eichthal écrivait : « Chez Socrate, l'élément primordial, ce n'est pas le génie dialecticien, si puissant qu'il soit, c'est l'esprit religieux, c'est cette lumineuse et virile piété qui lui fait associer en un merveilleux concert la Divinité et le monde, la Providence divine et la spontanéité humaine, la foi religieuse et la raison savante. » L'éloge, peut-être empreint de quelque exagération, n'est certes pas absolument immérité, et c'est une pensée semblable qui a dicté à Mme J. Favre, directrice de l'École normale supérieure des jeunes filles à Sèvres, le petit volume dont nous avons à rendre compte.

Il se divise en deux parties intitulées : *Dieu* et *l'Ame*, comprenant chacune une série de chapitres, découpés eux-mêmes en paragraphes d'une façon assez arbitraire. Ce n'est pas le seul défaut du plan. Chaque subdivision s'ouvre par une sorte de résumé ou de commentaire, suivi immédiatement des textes eux-mêmes comme d'autant de pièces justificatives : procédé qui entraîne des répétitions désagréables de pensées et même d'expressions.

Ce livre, comme d'autres analogues, est-il destiné à préparer et à

légitimer la substitution de la morale philosophique à la morale religieuse dans certains établissements universitaires? Nous n'oserions rien affirmer : ici nous n'avons qu'à l'examiner en lui-même, et l'impartialité nous fait un devoir de déclarer d'abord que la note chrétienne n'en est pas aussi absente qu'on pourrait le redouter, et ensuite que sur Dieu, sur ses attributs, sur la part qu'il s'est réservée dans les affaires de ce monde, Socrate et Platon, son disciple en même temps que son interprète, ont des réflexions d'une profondeur remarquable. Bien plus, ils croient, l'un et l'autre, « à une déchéance morale de l'humanité, et par conséquent à la nécessité d'un relèvement, d'une victoire de la nature supérieure de l'âme sur sa nature inférieure, victoire qui doit couronner une lutte plus ou moins longue et pénible, et nous renouveler sur le modèle de la divinité. »

De là aux yeux de ces deux sages, l'importance capitale reconnue à l'éducation. « De toutes les choses sur lesquelles l'homme peut demander conseil, il n'y en a point de plus divine que ce qui regarde l'éducation de soi-même et d'autrui. » Malheureusement, comme on le sait, en cette matière tout n'est pas à louer dans les prescriptions platoniciennes. Ainsi pendant que Xénophon, dans son *Économique,* nous trace un tableau charmant du rôle de la femme au foyer domestique, l'auteur de la *République* et des *Lois* insiste sur « la nécessité de donner autant qu'il se pourra et en tout la même éducation aux femmes qu'aux hommes; » et les termes qu'il emploie ne choquent pas moins le lecteur moderne que les mesures dont il propose l'adoption. En ce qui touche ce que Mme Favre appelle « les affections électives, » il se dégage même des plus beaux développements du *Phèdre* et du *Banquet* je ne sais quelle émanation délétère de certaine corruption hellénique. Enfin sur le fondement même de la morale, Socrate et Platon, en exaltant l'intelligence au détriment du libre arbitre, en confondant la vertu et la science, ont cédé à la même illusion qui fait croire aujourd'hui à certains hommes d'État qu'instruction et moralité sont toujours et partout synonymes. Dans un livre sur la morale de Socrate, ces réserves devraient, ce nous semble, être plus nettement indiquées.

C. Huit.

L'Éducation en Angleterre. Collèges et Universités, par Pierre de Coubertin. Paris, Hachette, 1888, in-12 de 326 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous la forme de notes, de tableaux de voyage, et avec une abondance de souvenirs personnels pleins de charme, M. de Coubertin n'a retracé rien moins que l'esprit de l'éducation anglaise. Il nous fait parcourir successivement les grandes écoles secondaires, les Public Schools, Eton, Harrow, Rugby, Winchester, et les autres, les grandes écoles

catholiques des Oratoriens et des Jésuites, puis il nous conduit à Oxford et à Cambridge, ces grands foyers de la haute culture sociale. Il termine par une station à Toynbee Hall, cette magnifique œuvre d'éducation populaire formée dans le plus triste quartier de Londres par des gradués des universités admirablement dévoués. Le cadre est complètement rempli, car il n'oublie même pas une course aux deux universités de Dublin qui font un contraste saisissant avec la vie brillante des universités anglaises.

M. de Coubertin a concentré ses observations sur l'éducation donnée à la haute classe. On ne trouve dans son livre que quelques indications sommaires mais judicieuses sur l'éducation de la classe moyenne; ce sont les hautes classes qui par leur formation morale influent sur les autres. Il s'inspire à la fois de Le Play et de Taine, mais il les « met au point, » car la société anglaise marche et se modifie sans cesse. Il a vu fonctionner les écoles, il a interrogé les maîtres, surtout il a vécu au milieu des étudiants, et il est encore assez près de ses années de collège pour pouvoir faire des comparaisons avec les mœurs et les pratiques des collèges français. C'est là qu'est le grand intéret de cet ouvrage et sa haute portée. Le piquant des observations y est joint à une sûre doctrine sociale.

Notre système d'éducation surmène les enfants par l'exagération des études ; surtout il les anémie et les énerve par l'absence de liberté honnête, par la privation des exercices physiques, par une surveillance étroite qui développe à la fois la haine de la discipline et, ce qui est plus triste, l'habitude du mensonge chez le collégien français. Le résultat en est la multiplication, à la fois, des « déclassés » et des « petits crevés. » A ce mal si complexe, les remèdes doivent être multiples. M. de Coubertin insiste surtout sur la nécessité de faire une beaucoup plus large place dans la vie scolaire aux exercices physiques, surtout aux exercices spontanés qui développeraient chez nos jeunes collégiens l'habitude de l'endurance, l'esprit d'initiative et le goût de l'association. Mais ce serait méconnaître la portée de son livre que d'y voir seulement cette conclusion. Il indique parfaitement aussi la nécessité de l'abstention de l'État en matière d'enseignement et d'éducation. L'éducation anglaise, à plusieurs époques, a laissé gravement à désirer. Elle s'est toujours réformée sous l'impulsion de quelques éducateurs dévoués par le cœur et éminents par l'intelligence. L'opinion a pris parti pour eux, et la réforme s'est opérée parce que l'Angleterre ne connaît pas le fléau de la bureaucratie universitaire.

Nous voudrions voir cet excellent livre aux mains de tous les pères de famille, pourquoi pas aussi dans celles des mères ? Si les directeurs des écoles libres s'en inspiraient et réalisaient au moins la partie des réformes que leur position subordonnée vis-à-vis de l'enseignement

officiel rend possible, ils auraient avancé notablement la cause de l'enseignement chrétien. C. J.

Paris bienfaisant, par Maxime du Camp. Paris, Hachette, 1888, in-8 de 546 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Maxime du Camp poursuit son enquête sur la charité française. Dans ses précédents volumes, il s'était attaché à l'examen des œuvres catholiques ; mais, dans ce Paris déconcertant, aucune religion n'a accaparé le monopole de la pitié, de la sympathie rayonnante ; il y a des indifférents qui combattent (avec moins d'efficacité peut-être et de ténacité) le même bon combat que les sociétés de Saint-Vincent de Paul et les Sœurs de Charité ; il y a des protestants qui, après avoir secouru les misérables de leur confession, n'oublient pas les autres et ouvrent largement leurs bourses, leurs asiles, leurs maisons de refuge aux souffrants, aux dégradés de toutes les provenances ; il y a même des millionnaires juifs (un ou deux) qui ne pourvoient pas seulement aux maux de leurs frères en Israël, qui donnent par élan d'humanité aussi bien que par raison de solidarité sociale... Sans doute, il serait excessif de définir la vie parisienne une poussée de charité, mais les faits colligés par M. du Camp prouvent qu'elle n'est pas toujours et uniquement une poussée au plaisir. Quelques esprits chagrins pourront insister : cette charité n'est-elle pas d'ordinaire un amusement, une vraie partie de plaisir? — Quelquefois, en effet ; mais ces censeurs oublient d'ajouter que ce plaisir est le plus noble de tous. Bienheureuse la cité qui n'en connaîtrait aucun autre ! Et heureuse encore la cité qui le connaît ! Heureux Paris ! Cela compense et rachète bien des turpitudes !

Il ne serait pas trop malaisé de dégager du livre de M. du Camp un système coordonné qu'on pourrait appeler la conduite ou la pratique de la charité. Cela servirait de philosophie ou, comme on disait autrefois, de morale à *Paris bienfaisant.*

La bienfaisance a pour objet de fortifier les faibles et de refaire les débilités. Les faibles — c'est-à-dire les enfants — sont secourus par toutes les œuvres d'éducation ou d'instruction populaire ; les diaconesses de la rue de Reuilly reçoivent dans leur école maternelle tous les marmots du quartier, les surveillent, les débarbouillent, les catéchisent pour un grand merci que les parents oublient maintes fois de donner ; les petits chiffonniers de la *Cité du Soleil* sont, de la part d'un comité de dames protestantes, l'objet des plus vives sollicitudes ; on les initie aux arcanes de l'alphabet, on les exporte à la campagne pendant les vacances... — Les œuvres de ce genre peuvent toujours conserver l'espoir de bons résultats ; car les premiers souvenirs sont les plus lents à disparaître : un peu de morale inculquée aux environs de sept ans a mille chances d'influer sur la conduite future.

Pour les débilités, il faut distinguer. On comprend que je désigne par ce nom tous les adultes qui sont en proie à quelque maladie physique ou morale. Il va sans dire que les maladies du corps, — quelle que soit leur origine ou leur gravité, et il faut même dire : en proportion de leur gravité — ont toutes droit à nos soins. Mourir est à la majorité des hommes une trop rude passe pour qu'il n'y ait pas un devoir absolu de l'adoucir dans la mesure du possible, ce dont Paris ne se fait pas faute, bien que ses bons vouloirs soient à présent contrecarrés par les gens qui détiennent l'Hôtel de ville. Les hospices israélites, particulièrement décrits dans le livre dont nous parlons, excitent presque la jalousie du pauvre chrétien, tant ils sont spacieux, confortables et parfois luxueux! Mais en pareille matière, on ne saurait reprocher à personne d'avoir lâché la bride à ses bons sentiments et dénoué les cordons de sa bourse. — Il n'en est pas de même à l'égard de certaines maladies morales, de celles qui revêtent un caractère d'incurabilité. Là, le patient est perdu. Il y a des voleurs dont la conscience est morte; il y a des femmes de qui les sentiments de pudeur se sont irrévocablement retirés. Courir de ce côté serait de la peine et de l'argent perdus. Paris y a songé autrefois. Mais il devient positif et les plus ou moins belles chimères de 1848 ne le hantent plus. Le temps qu'il gaspillerait à évangéliser des déchéances sans recours, il l'emploie à améliorer des situations plus dignes d'intérêt et plus susceptibles de relèvement. Ainsi, l'*Œuvre des libérées de Saint-Lazare*, laissant de côté les fatales victimes de la prostitution, s'efforce d'arrêter une foule de pauvres femmes sur ce penchant; elle les empêche parfois de tomber dans cette geôle de Saint-Lazare, qui est un égoût ; si la complicité des circonstances ou leur faiblesse intime les y a plongées, elle les accueille au sortir de prison, les habille, leur procure du travail honnête, se tient toujours prête à les secourir. Un tiers de ces libérées est ainsi sauvé. — Parallèlement à cette œuvre, s'en développe une autre, qui est analogue, mais poursuit un objet moins spécial. Tous les libérés, hommes et femmes, ressortent de l'œuvre fondée par M. de Lamarque, dont les asiles sont ouverts rue Lourmel et rue de la Cavalerie. Peut-être, si elle eût existé, que Jean Valjean aurait vécu les quarante années de bonheur qui lui étaient dues, et que Fantine n'eût jamais connu l'attente nocturne au bord du trottoir. — Les protestants ont aussi leurs œuvres de patronage, entre autres celles des enfants insoumis, qui est des plus utiles, puisque, dans ce cas, la faiblesse de l'âge s'allie à la débilité vicieuse; il y a encore, rue de Reuilly, un refuge ouvert aux filles pauvres qui ont fauté, etc., etc.

Des hôpitaux et des dispensaires pour les misères du corps, des maisons d'éducation et des sociétés de patronage pour les misères morales, voilà en définitive les quatre espèces d'organes par lesquels s'est mani-

festée la charité parisienne, telle que M. Maxime du Camp nous l'a décrite. Il ne me reste plus qu'à l'en remercier : ce que je fais de très bon cœur. CH. M.

Gentile Bellini et Sultan Mohammed II. *Notes sur le séjour du peintre vénitien à Constantinople,* par L. THUASNE. Paris, Ernest Leroux, 1888, in-4 de VIII-71 p. — Prix : 12 fr.

Voici un travail de M. Thuasne qui se recommande par l'érudition et la beauté de l'illustration. « Ce sont, dit trop modestement M. Thuasne, des notes pour chercher à fixer le caractère des rapports qui existèrent pendant près de quinze mois entre le sultan Mohammed II et le peintre Gentile Bellini. » Après la paix de 1479, le sultan ayant demandé à la seigneurie de Venise de lui procurer un peintre habile dans l'art de faire les portraits, Gentile Bellini fut désigné pour se rendre à Constantinople où il répondit pleinement aux désirs du sultan. Un témoignage inédit, fourni par un Vénitien, Angiolello, qui vivait à la cour de Mohammed, précise pour la première fois la nature des relations établies entre le peintre et son protecteur. M. Thuasne, dont l'érudition est abondante, fait ressortir la valeur historique des écrits d'Angiolello, présente de très justes considérations sur les lettres de Pie II et de Mohammed, critique avec sagacité les différents portraits qu'on a de Mohammed et décrit celui qu'on doit à Bellini, actuellement dans la collection du célèbre voyageur sir Henry Layard. Ce portrait est reproduit ici en phototypie ; sept autres planches hors texte viennent comme pièces à l'appui du récit ; la reproduction de l'envers de la médaille de Costanzio, où Mohammed est représenté, et celle de l'envers et du revers de la médaille de Gentile Bellini seront aussi remarquées. H. DE L'É.

BELLES-LETTRES

Luther. *Quadros historich-dramatich en prosa y vers,* par Don JOAQUIN RUBIO Y ORS, mestre en Gay saber. Barcelone, Jepus, 1888, in-12 de 172 p.

Gutenberg. *Quadro dramatich.* Seconde édition, par le même. Barcelone, estampa de la casa provincial de Caritat, 1888, in-12 de 52 p.

Ce n'est pas seulement par des œuvres historiques et philosophiques que M. Rubio y Ors a donné la notoriété à un nom déjà plus d'une fois inscrit dans cette revue ; M. Rubio y Ors est aussi l'un des meilleurs poètes catalans contemporains et s'est révélé comme tel dès 1842, par son *Gaiter del Lobregat.* C'est à la poésie qu'il est revenu dans deux œuvres récentes, mais à la poésie appuyée sur l'histoire, pour l'une d'elles surtout. Il s'est comme effrayé de l'idéalisation dont, de nos jours, Luther a été l'objet, de cette sorte de prééminence qu'on accorde au protestantisme et dont on admet trop facilement l'idée même dans des

contrées qui ont échappé à la réforme, sans vouloir considérer que si elles semblent dans un état d'infériorité, c'est non point parce qu'elles sont catholiques, mais parce qu'elles ne le sont plus assez. M. Rubio y Ors a voulu, dans une œuvre de forme dramatique, peindre Luther tel qu'il fut, égaré par l'orgueil et les passions charnelles, il le met en scène depuis le couvent de Wittenberg, depuis l'année 1518, jusqu'à sa mort à Esleben en 1546. Il y a beaucoup de mouvement dans cette série de tableaux que l'auteur n'a entrepris qu'après une longue étude des temps où il se transportait. Les bons et beaux vers ne manquent pas dans cette production vigoureuse; mais on se demande pourquoi, maniant aussi bien la langue poétique, l'auteur ne l'a point parlée d'une manière constante ; pourquoi il a voulu écrire en prose certaines parties de son œuvre. L'exemple d'un mélange de ce genre a été donné, je le sais, par Shakespeare, mais il a quelque chose qui étonne.

L'histoire de Gutenberg, dont quelques parties sont restées obscures, a fourni à M. Ed. Fournier un drame en cinq actes et en vers joué à l'Odéon en 1868; à Mme L. Figuier une pièce en prose, non représentée, en cinq actes aussi. M. Rubio y Ors n'a demandé à la vie de Gutenberg qu'un seul tableau dont la rupture du grand inventeur et de ses associés a fourni le sujet. Ceux-ci, Jean Fust et Schaeffer, font saisir les caractères, les machines créées par Gutenberg. M. Rubio y Ors a, dans de très beaux vers, peint l'enthousiasme de Gutenberg pour ses admirables créations, il a montré l'illustre imprimeur résistant avec énergie à la saisie de sa presse, son œuvre, sa fille. Beau est aussi le passage où Gutenberg parle de la puissance civilisatrice de sa découverte et s'effraie ensuite à la pensée qu'elle pourrait devenir un instrument de destruction... La générosité d'Adolphe de Nassau, qui accorde une pension à Gutenberg et le met à l'abri des poursuites de ses créanciers, termine cette pièce à laquelle M. Rubio y Ors, montrant ainsi ses talents de poète dans deux langues, a joint une traduction en vers castillans.

TH. P.

Fleurs d'automne. Chansonnettes et Poésies (*Hièrschtblumen : Liddercher a Gedichten*), par MICHEL LENTZ. Luxembourg, J. Heintze, 1887, in-18 de 381 p.

Il nous vient d'un pays ami un charmant petit volume dont le faux titre s'étale sur un bouquet ; dont le titre est entouré de fleurons et les pages d'un fin liseré ; dont les pièces commencent par des initiales gracieusement décorées, et sont séparées par une tête d'ange, un oiseau, une fleur, un serpent ou un cul-de-lampe. Cette profusion d'ornements, d'ailleurs du meilleur goût, ne ferait que nous indisposer si le contenu n'était pas digne de son enveloppe ; mais c'est le recueil des dernières productions d'un poète qui est devenu classique de son

vivant, et dont *la Locomotive* (Feierwon) est le chant national des Luxembourgeois. Un vrai souffle de patriotisme anime en effet les œuvres de l'aimable auteur, et il n'avait pas besoin d'autorisation pour dédier à sa patrie le présent volume, comme il prend la liberté de le faire dans sa première pièce ; et dans la dernière il est bien en droit de demander que l'on écrive sur sa tombe : « Ici repose un enfant du Luxembourg à qui rien ne fut plus cher que son pays. » — « Ce que j'aime le mieux à chanter, écrit-il ailleurs, c'est ma chère patrie » (p. 48.) Il ne sort guère des limites du grand-duché, mais que de belles et agréables choses n'y a-t-il pas dans le cercle étroit de son horizon visuel ! Il voit et chante tout ce que l'on peut voir dans le Luxembourg, sans en excepter le soleil et les étoiles ; aucun sujet, aucune créature, si humble soit-elle, ne lui paraît indigne de son attention ; mais s'il n'est rien de si haut que son Pégase ne puisse atteindre, il ne s'égare pas non plus dans l'empyrée. La philosophie du bon sens lui suffit, et c'est surtout les choses, les phénomènes, les hommes de la nature, en un mot, la réalité qu'il excelle à peindre sans tomber dans le réalisme. Tout lui sert de thème ; le prisonnier, le bohémien, l'émouleur, le tisserand, le perruquier, la forge, figurent dans plus de deux cents pièces de vers en dialecte luxembourgeois, tout aussi bien que le ruisseau, la montagne, les bois, les fleurs, l'insecte, l'oiseau, les kermesses et les fêtes de corporation ; il ne s'est servi du haut allemand que dans dix pièces, la plupart relatives à la famille royale grand-ducale et au premier évêque de Luxembourg. Les chiffres, qui sont le fait d'un conseiller à la Chambre des comptes, n'ont ni tari sa verve, ni desséché son imagination, ni altéré la fraîcheur de sa pensée. Il affirme avec beaucoup de vérité que sa plume n'est pas trempée dans le fiel; il ne satirise presque jamais, à peine décoche-t-il quelque innocente épigramme ; les cordes idyllique et élégiaque sont celles qu'il fait le plus souvent résonner ; il a une tendresse infinie pour l'enfant, et les joies de la famille tiennent autant de place dans ce volume que les expansions du patriotisme. Si sensible que soit sa muse pour tout ce qu'il y a de beau, elle reste toujours chaste et naïve ; sa poésie est saine comme la population à laquelle elle s'adresse. Quoique simple et naturelle, elle ne manque pas de virtuosité. On pourrait citer telle chanson dont la facture est des plus brillantes. Il sait donner un grand relief à sa pensée par l'emploi d'antithèses, de parallèles ou de redondances vraiment populaires. Une bonne partie de ses pièces peuvent être chantées, et il a souvent indiqué les airs connus sur lesquels il les a composées, ce qui les rend plus accessibles aux hommes du peuple. Elles ont donc une portée d'autant plus grande qu'en chatouillant la fibre nationale elles entretiennent l'amour de la patrie dans le cœur des Luxembourgeois, et peuvent ainsi contribuer au main-

tien de leur indépendance et de leur neutralité, si favorables pour la paix de l'Europe.

E. Beauvois.

Le Grand Siècle. Bossuet, par Mgr Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté, professeur honoraire des Facultés d'Aix et de Marseille. Lyon, Vitte et Perrussel, 1888, in-12 de vi-387 p. — Prix : 4 fr.

Voici les dernières lignes du nouveau volume de Mgr Ricard : « Dieu venait de retirer à l'Église et au monde la plus grande des lumières et le plus beau des génies du grand siècle. » Cette appréciation heureusement formulée ne saurait être taxée d'exagération. J'irais même plus loin que le dernier historien de Bossuet et je dirais que, dans le domaine des lettres, l'évêque de Meaux est le plus admirable et le plus complet génie dont puisse se glorifier la France. Théologien, philosophe, historien, controversiste, orateur, il est toujours et partout le premier et sa gloire est de celles qui s'imposent à la postérité la plus reculée. Après deux siècles, ses œuvres sont aussi actuelles, aussi neuves, aussi vivantes qu'au premier jour. C'est pour cela qu'on ne se lasse pas d'entendre parler de lui, et qu'après tant de travaux consacrés à cette grande mémoire, le livre de Mgr Ricard sera bien venu auprès de tous les esprits éclairés qui ont le culte des bonnes lettres.

Évidemment le dernier historien de Bossuet n'a pas prétendu tout nous dire sur cette admirable vie ; pour y réussir, il faudrait de gros volumes, et Mgr Ricard nous en donne un seul et encore n'est-il pas très compact. Il est en revanche imprimé avec un luxe de fort bon goût. Après avoir consciencieusement étudié et les œuvres de Bossuet et les travaux estimables de ses devanciers, Mgr Ricard s'est appliqué à mettre à la portée du commun des lecteurs ce qu'il est essentiel de savoir sur la vie de son héros. Il y a réussi par son procédé ordinaire qui consiste, on le sait, à présenter au lecteur une série de tableaux agréablement écrits, où les principaux événements sont retracés avec une mise en scène parfois un peu pompeuse, mais faite pour attirer et retenir l'attention. Les personnes habituées aux études d'érudition ne trouveront donc ici rien de bien nouveau, mais les autres, qui sont le grand nombre, liront avec un véritable intérêt ces pages attrayantes. Mgr Ricard est évidemment très sympathique à Bossuet et il convient de l'en féliciter absolument. Il faut reconnaître aussi que, tout en glissant assez légèrement sur quelques événements où l'attitude de l'illustre évêque ne fut peut-être pas absolument exempte de tout reproche, le biographe s'est fait un devoir de les indiquer d'une manière suffisante. Bossuet est assez grand pour qu'on ne dissimule aucun de ses actes. Il s'est trompé quelquefois, mais il a toujours été conduit par l'amour de l'Église et le zèle de la vérité. Mgr Ricard s'est appliqué, avec raison, à mettre en relief la vraie et tendre piété de

l'évêque de Meaux, à dévoiler les trésors de charité dont son âme fut remplie. On ne sait pas assez qu'en Bossuet les qualités du cœur ne le cédèrent pas aux dons de l'esprit : l'évêque, chez lui, mérite la même admiration que l'orateur et l'écrivain. On doit savoir gré à son dernier historien de l'avoir dit et de l'avoir démontré. E. A.

Mélanges grecs, par CUCUEL et ALLÈGRE, maîtres de conférences de philologie et de littérature grecques à la Faculté des lettres de Lyon (Tome V de la *Bibliothèque de la Faculté*). Paris, Leroux, 1888, in-8 de VII-103 p. — Prix : 3 fr.

Quand les sites les plus célèbres d'une contrée ont été suffisamment explorés, la curiosité du touriste se rejette sur des régions demeurées jusque-là à peu près ignorées. Il n'en va pas autrement en littérature. Les traducteurs modernes, chose naturelle, se sont attachés d'abord aux chefs-d'œuvre de l'antiquité, et maintenant, cette liste de choix épuisée, nous les voyons consacrer leurs efforts aux auteurs de second et même de troisième ordre. C'est ainsi que dans ce volume de *Mélanges*, M. Cucuel nous donne la première traduction complète en français des œuvres attribuées à l'orateur grec Antiphon, assez souvent confondu avec un sophiste contemporain du même nom.

Né dans une partie montagneuse et déserte de l'Attique, Antiphon, venu plus tard à Athènes, n'y acquit jamais cette élégance qui séduisait la foule dans la personne de Critias et d'Alcibiade. Son talent un peu rude garda toujours l'empreinte du milieu où il avait grandi. On raconte que le dégoût de la politique le détermina à se faire, durant quelques années, professeur d'éloquence à Corinthe : d'après Quintilien, il eut l'honneur de créer en Grèce la phrase oratoire.

Parmi les quinze discours édités d'ordinaire sous son nom, trois paraissent se rapporter à des causes réelles ; le plus intéressant, à cause des curieux détails de mœurs qu'il renferme, le plaidoyer en faveur d'un Mitylénien poursuivi à la suite du meurtre d'un certain Hérode, ne fait guère songer à un grand orateur.

Quant aux quatre *Tétralogies* qui suivent, les avis des critiques sont très partagés. Tandis qu'à l'étranger l'opinion générale les considère comme apocryphes, en France elle penche pour leur authenticité. L'auteur y plaide le pour et le contre sur des sujets abstraits et généraux, dégagés de toute complication inutile : au jugement de M. A. Croiset, ce sont des modèles pratiques fort remarquables de la souplesse d'esprit que réclamaient alors les besoins de l'art récent du logographe.

Tels sont les discours que M. Cucuel vient de traduire, en cherchant moins, ainsi qu'il en prévient ses lecteurs, à être élégant qu'à conserver fidèlement l'aspect un peu sévère et souvent un peu embarrassé du texte grec. Ce premier essai est d'un très bon augure, car M. Cucuel

nous promet une version semblable de tous les orateurs grecs non encore traduits.

La dernière feuille de ce petit volume est occupée par une dissertation assez ingénieuse de M. Allègre, relative à une scène des plus comiques des *Grenouilles* d'Aristophane. L'explication nouvelle qu'il donne d'un passage controversé choque quelque peu notre goût et nos mœurs modernes; mais elle est tout à fait dans le genre et les habitudes du Rabelais athénien. C. Huit.

Madame de Chateaubriand. Lettres inédites à Clausel de Coussergues, par le chanoine G. Pailhès. Bordeaux, Feret, 1888, in-8 de 114 p., avec 5 eaux-fortes. — Prix : 10 fr. (Tiré à 100 exemplaires.)

Le *Polybiblion* a parlé (t. XLIX, p. 69-70) des *Mémoires* de Mme de Chateaubriand, publiés par M. le chanoine Pailhès, avec un *apparatus* historique et critique très intéressant et très complet. Une nouvelle bonne fortune est échue à cet écrivain délicat. La famille de Clausel de Coussergues lui a confié un très curieux dossier renfermant la correspondance de Mme de Chateaubriand avec celui qu'elle appelait « notre meilleur ami » et dont elle avait fait « son ministre » au département des bonnes œuvres.

M. le chanoine Pailhès ne s'est pas contenté d'aligner tels quels les documents ou bien encore de les encadrer dans une sèche annotation, il les a mis véritablement en œuvre. Il nous fait pénétrer plus profondément encore dans l'intimité de Mme de Chateaubriand où son précédent volume nous avait introduits ; il nous met directement en rapports avec Clausel de Coussergues, qui méritait infiniment mieux que les courtes notices des dictionnaires et les lignes quelque peu dédaigneuses de Sainte-Beuve. Les lettres viennent ensuite, mais faisant corps avec le récit qu'elles expliquent, expliquées elles-mêmes et discutées dans leurs détails et leurs allusions. Cette nouvelle contribution à l'histoire du groupe de Mme de Chateaubriand est des plus importantes. M. Pailhès s'y montre très compétent en tout ce qui regarde l'époque et le milieu, très familier aussi avec les critiques et les historiens qui l'ont devancé dans la carrière où il s'est engagé si brillamment lui-même. Il discute et rectifie leurs erreurs avec beaucoup de courtoisie et de bon goût.

Ce court et curieux volume a été tiré à cent exemplaires seulement, sur papier de Hollande. Un excellent artiste bordelais, M. Léo Drouyn, a gravé à l'eau-forte, pour l'illustrer dignement, cinq jolies vues de l'infirmerie de Marie-Thérèse. E. A.

Les Grands Écrivains de la France. Œuvres du cardinal de Retz. Tomes VI, VIII et IX, par R. CHANTELAUZE. Paris, Hachette, 1887, 3 vol. in-8 de LXXVII-666, LXXIII-650 et XLIII-466 p. — Prix de chaque vol. : 7 fr. 50.

Le tome VII de l'édition des *Œuvres du cardinal de Retz,* donnée dans la collection des *Grands Écrivains de la France* par M. Alphonse Feillet, M. J. Gourdault et, depuis le tome V, par M. R. Chantelauze, avait été publié en 1882, avant le tome VI. Il renfermait la correspondance diplomatique de Retz, pendant les missions secrètes que lui confia Louis XIV à Rome. Le tome VI a enfin vu le jour et bientôt après les tomes VIII et IX, qui achèvent l'édition, du moins en ce qui concerne le texte des œuvres, car nous ne possédons encore ni le lexique qui doit terminer la publication, ni la biographie de Retz, qui doit lui servir d'introduction générale. Il est à craindre, pour cette biographie, que la mort récente de M. Chantelauze, qui a justement affligé les amis des lettres, ne soit une cause de long retard.

Le tome VI comprend les lettres épiscopales, mandements et autres actes et opuscules du cardinal de Retz depuis son arrestation, en date du 19 décembre 1652, jusqu'à sa rentrée en France, le 14 février 1662. Tous ces écrits, ainsi que les documents publiés dans l'Appendice, se réfèrent à la lutte engagée au sujet de l'archevêché de Paris entre Mazarin, qui mit tout en œuvre pour en déposséder le turbulent titulaire, et Retz, qui refusa avec une invincible opiniâtreté de se démettre de son siège. — Le tome VIII contient des lettres de Retz à l'abbé Charrier, son envoyé à Rome, chargé d'y solliciter sa promotion au cardinalat ; ses lettres à l'abbé Paris, à son intendant M. de la Fons, et sa correspondance diverse. Un supplément à ce tome, distribué avec le tome IX, renferme une série de lettres inédites de Retz au grand Condé, tirée des archives de Chantilly. — Le tome IX et dernier contient quelques écrits et discours de la jeunesse de Retz, et en particulier ses sermons inédits ; les dissertations qu'il écrivit, pendant ses dernières années, sur le cartésianisme, et un assez grand nombre d'actes et documents divers publiés en appendice. — Chacun de ces trois volumes est précédé d'une introduction historique et littéraire, due à la plume de M. Chantelauze. Les annotations philologiques sont l'œuvre de M. Marty-Laveaux. M. S.

Œuvres et Correspondance inédites de d'Alembert, par CHARLES HENRY. Paris, Perrin, 1887, in-8 de 352 p. — Prix : 6 fr.

Correspondance inédite de d'Alembert, par CHARLES HENRY. Paris, Gauthier-Villars, 1887. In-4 de 112 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charles Henry est un infatigable chercheur. Depuis dix ans, il ne cesse de mettre au jour des documents nouveaux, particulièrement sur les savants et les mathématiciens des deux derniers siècles. C'est

lui qui nous a fait connaître l'introduction à l'étude de la chimie, écrite par Diderot pour le cours de chimie de Rouelle, très beau travail publié pour la première fois, en juillet 1884, dans la *Revue scientifique*. Aujourd'hui, il nous présente les œuvres et la correspondance inédites de d'Alembert. Cette publication comprend deux parties : l'une, imprimée à Paris, contient les œuvres et les correspondances diverses du célèbre géomètre ; l'autre, donnée d'abord à une Revue italienne et imprimée à Rome, contient spécialement la correspondance scientifique.

On sait le rare génie de d'Alembert pour les mathématiques. Ses travaux en astronomie et en mécanique sont de première importance. On lui doit entre autres le fameux théorème qui ramène toute question de mouvement à une question d'équilibre. Sa valeur comme écrivain est plus contestable. N'était la part prise par lui au mouvement antireligieux, il n'eût pas obtenu un si haut rang parmi les hommes de lettres du XVIIIe siècle. Les documents publiés par M. Henry ne paraissent pas devoir modifier l'opinion qu'on se faisait déjà de d'Alembert comme littérateur et comme philosophe. Les œuvres nouvellement publiées sont de peu de valeur. Nous excepterions peut-être les réflexions sur la musique, qui montrent en d'Alembert un précurseur d'Helmholtz, dans la science de décomposer les sons en leurs harmoniques. La correspondance est plus intéressante, bien que M. Henry y ait admis un certain nombre de pièces qui n'ont de valeur qu'à titre d'autographes. Le volume publié à Rome contient plusieurs lettres curieuses au point de vue de l'histoire des sciences au XVIIIe siècle, telles la correspondance avec Lesage, avec Castillon, avec Caraccioli, etc., et la lettre écrite à un inconnu en 1777, sur la rivalité entre les géomètres français et anglais.

Nous avons remarqué une lettre à Condorcet, qui constate la fin chrétienne de Mme Geoffrin. D'Alembert se plaint amèrement de la fille de cette célèbre femme philosophe, qui l'a tenu écarté du lit de mort du jour où sa mère eut reçu les derniers sacrements. Cette mesure était sans doute rigoureuse, mais à parler franchement, toute la correspondance inédite publiée par M. Henry montre, si besoin était, qu'elle fut justifiée et que Mme de la Ferté-Imbault avait vu clair à travers le respect officiel de d'Alembert pour le culte établi.

Nous citerons encore la curieuse correspondance de d'Alembert avec Catherine II, qui avait eu la singulière idée de le donner pour précepteur à son fils. D'Alembert eut la sagesse de refuser. L'impératrice ne tomba pas beaucoup mieux ; au lieu de d'Alembert, elle eut La Harpe, un maître alors en incrédulité. Catherine II flattait les philosophes, comme un moyen d'accroître son prestige en Europe, mais elle n'entendait nullement leur sacrifier ses intérêts politiques. D'A-

lembert s'en aperçut bien, quand il voulut intervenir pour quelques malheureux Français, coupables d'avoir pris part au mouvement polonais de 1772.

Signalerons-nous en terminant quelques lettres de d'Alembert à Mlle de Lespinasse ? Mon Dieu ! oui ; il est utile que l'on sache combien la fibre patriotique vibrait faiblement chez ces grands précurseurs de notre Révolution. Nous voyons d'Alembert, aussitôt conclue la paix désastreuse de 1763, se précipiter à la cour du roi de Prusse et se rengorger sous ses cajoleries. Certes, les chefs de l'incrédulité contemporaine haïssent l'Église autant que d'Alembert, mais nous n'en avons vu aucun courir à Berlin après la paix de Francfort. D. V.

HISTOIRE

Les Populations danubiennes. *Études d'ethnographie comparée*, par J. Van den Gheyn, S. J. Gand, Engelcke, 1886, in-8 de 290 p.

Si l'on envisage les populations danubiennes dans leur état actuel, il n'y a pas de contrée en Europe où il soit plus facile de distinguer et de spécifier les races. Ces races sont au nombre de quatre : la race grecque, la race albanaise, la race roumaine, la race slave, cette dernière subdivisée en Bulgares slavisés et en Serbes. Les caractères différentiels sont tellement tranchés, que l'œil le moins exercé ne confondra jamais un homme d'une race avec l'homme d'une autre. Il y a bien des enchevêtrements de groupes ou de sujets isolés, mais sans aucune altération des signes spécifiques. Nulle part il ne se forme, au point de rencontre, un métissage persistant : l'une des populations repousse l'autre. Ainsi, le Roumain gagne du terrain sur le Serbe, le Bulgare sur le Grec. Les uns ou les autres adoptent bien quelques expressions ambiantes, mais c'est là un phénomène auquel les observateurs superficiels attachent trop d'importance. En réalité, il n'est apparu nulle part, dans ces contrées, une langue mixte. Autrement dit, ces races n'ont l'une à l'égard de l'autre, non seulement rien de ce qu'on appelle en chimie l'affinité, mais aucune tendance au simple mélange.

Lorsque la science aborde la discussion des origines, elle ne rencontre, au contraire, que chaos et obscurité. On remplirait plusieurs pages rien qu'à mentionner ce qui a été affirmé de conclusions contradictoires et toujours tranchantes sur les Scythes, les Thraces, les Gètes, les Daces, les Illyres, sur leur caractère propre, leur habitat ou leur histoire, sur l'identité de telles ou telles appellations, et plus encore sur la part qui revient aux uns ou aux autres dans la formation des quatre groupes dont nous faisions ressortir en commençant la lumineuse et persistante diversité. La question s'est encore compliquée

de deux faits externes : la colonisation romaine et les invasions germaniques. Il existe des documents relativement modernes, dans lesquels S. Méthode, un Slave de Salonique, est imperturbablement traité de Goth et considéré, en conséquence, comme infecté de l'hérésie d'Arius. (Consulter *Saint Cyrille et Saint Méthode,* Leroux, 1885.)

Il y a trente ans, Bergmann, un professeur de l'Université de Strasbourg, publiait deux ouvrages intitulés : l'un *les Scythes,* et l'autre *les Gètes,* qui sont remplis d'érudition, mais qui n'apportent au problème aucune solution décisive. Dans le travail que nous annonçons, le R. P. Van den Gheyn résume avec clarté et discute avec une sagacité remarquable les œuvres de ses devanciers. Il apporte même quelques nouveaux éléments à la discussion ; mais je n'en demeure pas moins amené à reproduire ici une citation que notre auteur emprunte lui-même à G. Lejean. « L'ethnographie ancienne des contrées qui forment aujourd'hui la Turquie d'Europe ne peut guère être qu'une série d'hypothèses, dont la probabilité relative doit, faute de mieux, nous tenir lieu de la certitude absente. »

Dans l'Europe orientale, les problèmes d'érudition sont des questions politiques. Chaque population, depuis les cinquante dernières années, demande à l'histoire et à l'ethnologie ses titres à l'existence, souvent même à l'expansion. L'ouvrage du savant jésuite de Gand mérite, sous ce rapport, une attention spéciale. Il s'agit de l'origine des Roumains. En 1781, l'Allemand Sulzer prétendit que les Moldaves et les Valaques de la rive gauche du Danube ne descendent pas des colons de Trajan. Le Hongrois Engel se rangea naturellement du même avis, qui fut aussi soutenu par les savants slaves les plus célèbres. Vers 1860, un professeur de Gratz, Robert Roesler, releva avec un certain éclat la thèse soulevée par Sulzer et, tandis qu'il était vivement combattu en Roumanie, en Allemagne même, il rencontrait en France le concours décidé de M. Gaston Paris. Le R. P. Van den Gheyn cite les travaux qui ont été publiés dans un sens comme dans l'autre. Il se prononce en faveur de la *romanité* des Roumains, ce qui était l'opinion générale depuis le chroniqueur Nestor jusqu'à Sulzer.

Une courte dissertation sur l'origine des Bulgares et sur leur condition actuelle vient, sans toutefois apporter rien de bien nouveau, compléter l'étude ethnographique du R. P. Van den Gheyn. Pour faire une part à la critique, nous l'engagerions à ne pas affirmer comme un fait incontesté, que le slavon d'Église est l'ancienne langue bulgare.— D'autres inclinent à penser que les apôtres du IXe siècle ont fait des emprunts à plusieurs idiomes slaves, et notamment à celui qui était parlé dans la grande Moravie, où fut le siège épiscopal de saint Méthode.

A. D'AVRIL.

Histoire de Marguerite de Valois, reine de France et de Navarre, par le comte Léo de Saint-Poncy. Paris, Gaume, 1887, 2 vol. in-12 de 542 et 590 p. — Prix : 6 fr.

L'histoire de Marguerite de Valois comporte une étude approfondie en plusieurs volumes, ou un portrait en quelques pages. M. de la Ferrière, qui connaît si bien les hommes et les femmes du xvie siècle, a récemment résumé en un demi-volume, dans *Trois amoureuses au xvie siècle,* toute la vie de la sœur des derniers Valois ; autre a été le plan de M. de Saint-Poncy. Autour de Marguerite il a groupé tous les événements si multiples des guerres religieuses et des intrigues politiques en France, depuis Charles IX jusqu'aux premières années de Louis XIII. Il en est résulté un travail très considérable, un tableau un peu confus, dont aucun point ne se détache avec une netteté complète. Ce n'est pas que l'auteur ne soit très au courant de toutes les recherches nouvelles, qu'il n'ait parcouru, au besoin, les grands recueils imprimés ou les collections manuscrites ; mais son livre est écrit selon la vieille méthode analytique : les vues d'ensemble y manquent de relief et les détails n'attirent pas assez la curiosité. Il n'est point jusqu'aux indications des sources consultées qui ne se détachent pas assez du texte, négligeant trop de faire au récit ce cortège d'apparat qu'on exige volontiers aujourd'hui.

L'œuvre pourtant est consciencieuse et composée tout entière avec un esprit très large et très impartial. M. de Saint-Poncy ne juge pas cette époque, à la fois barbare et raffinée, avec la sévérité qu'on appliquerait à notre temps. Il a même le courage, peut-être excessif, de défendre souvent la vertu de Marguerite de Valois, en accusant la légèreté de son esprit de certains écarts trop fréquents qu'on pourrait imputer à l'irrégularité de ses mœurs. Mais il a raison de faire observer que sa situation à la cour, comme jeune fille et comme femme légitime ou divorcée, fut constamment entourée d'écueils, et que des apologistes comme Brantôme ou Tallemant des Réaux ont fait autant de tort à sa mémoire que des pamphlétaires comme l'auteur du *Divorce satyrique* ou le dictionnaire de Bayle. Dans la lutte étrange d'Henri III contre sa sœur, qu'il semblait prendre à tâche de déshonorer, l'auteur relève avec raison l'odieux caractère d'un prince vicieux et immodéré en tout; il raconte en quelques pages saisissantes l'émouvant épisode du duel des Mignons et de l'assassinat de Saint-Mesgrin, et montre que les Guises, en défendant contre le roi la cause de Marguerite, étaient encore, après tout, du côté de l'honneur.

Quelques fautes de typographie et quelques erreurs de faits et de dates seraient à relever, mais elles ne sauraient déparer un ouvrage qui traite tant de sujets divers et qui est au fond plein de renseignements intéressants, présentés d'ordinaire sous une forme claire, élégante et facile. G. B. de P.

La Cour de France et la Société au XVIe siècle, par FRANCIS DECRUE DE STOUTZ, docteur ès lettres. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-12 de 222 p. — Prix : 3 fr. 50.

Reconstituer, dans une vaste synthèse, la physionomie vivante de toute une époque est une œuvre autrement délicate que de faire la monographie d'un grand personnage d'autrefois. Pour écrire la vie d'un homme obscur ou célèbre, le travail et l'érudition suffisent ; la mémoire est plus nécessaire que l'imagination ; on est mené à chaque pas par son sujet. Diverse est la tâche de celui qui veut reconstituer, à l'aide de témoignages contemporains, un temps dont tout nous éloigne, habitudes, mœurs, idées, langage même. L'entreprise est intéressante et elle peut piquer la curiosité, sans qu'il soit besoin d'aboutir à un chef-d'œuvre. On comprend qu'elle ait tenté un jeune professeur de l'Université, qui, pour la préparation de ses thèses de doctorat, prétend avoir, à la Bibliothèque nationale, aux Archives des affaires étrangères, à Bruxelles, à Turin et à Milan, « transcrit, analysé, lu ou parcouru plus de 30,000 lettres des personnages du XVIe siècle, et nombre de pièces officielles. » On connaît la consciencieuse étude que M. Francis Decrue a publiée, il y a deux ans, sur le connétable de Montmorency, et dont la seconde partie va bientôt paraître. Le petit volume qu'il nous donne aujourd'hui embrasse la période entière du XVIe siècle, de François Ier à Henri IV. Que de changements en peu d'années ! C'est une vraie « renaissance. » Ce qu'on appelle la « société française » commence à se former, au sein d'une aristocratie plus ouverte qu'on ne pense, et qui se recrute sans cesse parmi cette intelligente portion de la nation d'où sortent presque tous les magistrats, les hommes de gouvernement, les gens de finance. La carrière des armes reste bien le privilège de la noblesse ; mais la « Cour, » sous François Ier et sous les derniers Valois, exige des mœurs raffinées et une délicatesse de manières qui doit recouvrir entièrement le vieux fonds de férocité et de barbarie, si bien alimenté par les guerres civiles.

Dans d'amusants chapitres, l'auteur passe en revue l'organisation du pouvoir, les diverses classes du pays, la France militaire, « les passe-temps de la société. » Quelques-unes de ses citations, plusieurs anecdotes sont un peu banales, comme le « Souvent femme varie, » ou le « Je suis le sire de Coucy. » Mais d'autres points sont plus nouvellement traités : il explique à merveille comment à chaque règne s'opérait la transmission du pouvoir, les serviteurs du roi défunt ayant pendant quarante jours la garde de son cadavre, tandis que les favoris du successeur prennent possession du gouvernement, si bien qu'on « laissait le corps du mort à ceux qui avaient possédé l'esprit. » L'étymologie du mot de « palais de justice » est également fort bien indiquée d'après ses vraies origines historiques. C'était là primitivement

l'unique siège de l'autorité royale. On y faisait encore au XVIe siècle les banquets solennels qui suivaient les « entrées » des princes. Les tables étaient organisées hiérarchiquement : on en excluait les femmes. C'est autrement, comme l'indique M. Fr. Decrue de Stoutz, dans une étude spéciale, qu'elles commencèrent à se faire à la cour une place particulière et une influence que la domination de quelques favorites, sous François Ier, Henri II et Henri IV, que le long règne de Catherine de Médicis, sous trois de ses fils, contribuèrent puissamment à rendre définitive.

On voit que le livre est de ceux qui abordent bien des sujets en peu de pages. Son auteur n'a pas la prétention d'avoir tout dit ; il a adressé son travail « non pas tant aux spécialistes qu'au grand public ; » il a voulu lui donner une forme « sinon mondaine, du moins populaire. » Le but semble atteint, et les lecteurs seront faciles à conquérir.

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

La France et l'Irlande pendant la Révolution. Hoche et Humbert, *d'après les documents inédits des archives de France et d'Irlande,* par E. GUILLON, docteur ès lettres, agrégé de l'Université, avec une préface d'Hippolyte Carnot. Paris, Armand Colin, 1888, in-18 de 486 p. — Prix : 3 fr. 50.

Hier, thèse pour le doctorat ès lettres, cet ouvrage est un livre aujourd'hui. La soutenance de la thèse a eu lieu le 11 mai 1888. A ce propos, l'auteur nous permettra-t-il de lui demander comment la lettre de quarante lignes (qu'il appelle une préface) signée Carnot (et c'est d'Hippolyte Carnot qu'il s'agit, c'est-à-dire du père du Président actuel de la République), lettre non datée du reste, peut faire allusion à cette thèse comme si elle était déjà passée et en parler comme déjà livrée au public, alors que le signataire de la lettre était mort plusieurs mois avant la soutenance de la thèse et la publication du livre?

C'est également un titre un peu ambitieux que celui qu'a adopté l'auteur. Ni son plan ni surtout son livre ne fournissent un tableau de la France et de l'Irlande pendant la Révolution, ou une appréciation raisonnée sur Hoche et Humbert. Il a fait le récit des expéditions que le Directoire tenta en Irlande en 1796, 1797 et 1798 : voilà son sujet. Quant à Hoche et à Humbert, il semble que M. Guillon eût pu donner sur ces deux personnages un jugement moins banal, et surtout moins louangeur. Comment, à l'occasion de ces entreprises si misérablement avortées, a-t-il l'imprudence de faire allusion à Bonaparte et à l'expédition d'Égypte? Ce livre pourrait donc être réduit avec avantage, et allégé de bien des pièces dont la place était à la fin du volume; il marcherait d'une allure plus rapide, et l'auteur y eût sans doute exprimé son opinion avec plus de netteté.

Les préparatifs de l'expédition se firent à Brest en 1796. La marine n'a plus d'hommes ; ses chefs sont pour la plupart sans expérience; ceux qui en ont se défient de leurs subordonnés; l'argent manque. De là, mauvaise volonté, lenteur dans les préparatifs. Villaret-Joyeuse est remplacé par Morard de Galles. On part enfin. Dès le premier jour, la flotte se trouve divisée en deux sections qui ne vont plus se retrouver: le chef de l'expédition, Hoche, reste en arrière, ne peut pas rallier, et doit rentrer sinon à Brest d'où l'éloigne la croisière anglaise, du moins à la Rochelle; Grouchy gagne la côte d'Irlande, veut débarquer à Bantry avec 6,000 hommes; mais une tempête s'élève, et sous sa propre responsabilité, Bouvet fait lever l'ancre et ramène à Brest la flotte et les troupes. M. Guillon condamne Bouvet un peu sommairement. On peut se demander si, dans l'intérêt de la flotte comme dans celui de l'armée, il était permis de sacrifier 6,000 hommes à une perte certaine. — Quelques jours après (février 1797), le Directoire jetait 1,500 galériens sur le sol anglais, à Fishguard : ils capitulaient presque sans combat. Dans cette première expédition, on ne voit guère en vérité sur qui placer son admiration.

Hoche meurt (19 septembre 1797), dégoûté du Directoire et du « rôle de don Quichotte » qu'on lui avait fait jouer soit dans l'expédition d'Irlande, soit dans les intrigues qui précédèrent le 18 fructidor. Bonaparte est un moment tenté d'opérer une descente en Angleterre ; mais voyant la détresse et de la marine et des finances, il se ravise vite, abandonne tous ces rêves et propose l'expédition d'Égypte, à laquelle il convertit le Directoire. Le général Humbert, qui avait moins de réputation à perdre, se chargea d'une nouvelle expédition d'Irlande. Il appareille de l'île d'Aix le 6 août 1798, débarque dans la baie de Killala avec 1,000 hommes au plus, livre bataille à Castlebar, triomphe avec une rapidité surprenante. Mais que pouvait une si petite troupe qui n'était soutenue ni par une insurrection irlandaise, ni par les régiments de renfort qu'on attendit en vain? Humbert avait débarqué le 22 août; il capitula avec 844 hommes le 8 septembre. Quelques jours après, une nouvelle escadre partait de Brest avec près de 3,000 hommes; mais une croisière anglaise en eut raison dans la baie de Donegal: là fut fait prisonnier l'Irlandais Wolf Tone; c'est lui qui avait poussé le Directoire à ces expéditions; reconnu par les Anglais, il fut condamné à mort. Le 12 octobre, une dernière expédition appareilla avec 2,000 hommes, avec mission de s'assurer du sort de Humbert; mais les côtes étaient surveillées, et après s'être informé de ce qu'il était advenu d'Humbert, Savary, qui conduisait cette expédition, se hâta de regagner la France.

M. Guillon a certainement fourni maint document précieux, emprunté soit aux archives de France, soit à celles d'Irlande ; car celles

d'Angleterre paraissent lui avoir été fermées. Il nous semble que, agrégé des lettres, docteur ès lettres, il aurait dû essayer d'user de ces documents avec une liberté vraiment littéraire, sans s'y asservir comme il l'a fait. Son récit s'embarrasse dans des pièces qui le répètent plusieurs fois; ses jugements sont timides et à peine indiqués. Sous ces réserves, c'est une heureuse idée d'avoir mis en relief ces expéditions si mal préparées et si téméraires, et l'on ne peut nier qu'avec le réveil de l'agitation irlandaise, il n'y ait intérêt à relire cette vieille histoire, éclairée par des documents contemporains qu'on ne connaissait pas encore.

VICTOR PIERRE.

Le Collège de l'Arc, à Dole. Monographie accompagnée de dessins et de plans, par JULIEN FEUVRIER, professeur au collège de l'Arc, avec une préface de Henri Bouchot, ancien elève de l'École des chartes, attaché au département des Estampes, à la Bibliothèque nationale. Dole, P. Chaligne, 1887, in-12 de VII-253 p. — Prix : 5 fr.

Ce joli petit volume passe la revue rapide de l'enseignement secondaire à Dole jusqu'à nos jours; il insiste particulièrement sur l'époque où les jésuites ont dirigé le collège de l'Arc (1582-1765). Avec quelques détails de plus sur le collège Saint-Jérôme, sur l'école latine des Cordeliers, sur le séminaire, M. Feuvrier aurait pu donner un historique complet des écoles secondaires dans la vieille ville universitaire de la Comté. Il aurait fallu aussi, même en ce qui touche le collège de l'Arc, étudier plus à fond plusieurs points importants. Ainsi, par exemple, les questions pédagogiques ne sont indiquées que par des listes de livres de classes; quant au rôle très honorable que le Parlement de Franche-Comté joua, de 1762 à 1765, dans l'affaire des jésuites, on dirait que M. Feuvrier ne le soupçonne même pas. Ce rôle fut cependant assez exceptionnel pour mériter une sérieuse attention; nous en dirons autant de l'expulsion des jésuites sous la Restauration. Il aurait été fort intéressant d'avoir sur Dole les renseignements détaillés que M. Abeau a donnés sur l'expulsion des jésuites à Aix, en 1828.

Où ce travail est complet, c'est pour tout ce qui concerne la description historique des lieux et des bâtiments occupés par le collège. On conçoit le satisfecit que donne M. H. Bouchot, l'auteur d'un bon travail sur le P. Martellange, le principal architecte, en France, de la Compagnie de Jésus. Nous signalerons aussi quelques utiles documents annexes, entre autres le contrat de 1590, entre la ville et les jésuites, qui prouve jusqu'à l'évidence cette proposition que j'ai soutenue et qui a parfois étonné, que les jésuites professaient une grande répugnance pour l'internat; une bibliographie du sujet sera lue aussi avec plaisir. Relevons enfin deux erreurs, l'une de fait, l'autre d'appréciation. M. Feuvrier dit, en parlant du P. Girard (p. 66). « avant sa condamnation par le Parlement d'Aix (10 octobre 1733), il quitta secrètement Toulon... »

Tout le récit est présenté dans le sens de la culpabilité reconnue du P. Girard. Or, il est facile de se convaincre que le P. Girard n'a jamais été condamné, ni par le Parlement qui renvoya à l'autorité ecclésiastique, ni par cette dernière autorité. Une erreur, à mon sens, beaucoup plus grave, est celle qui amène l'auteur à voir dans l'Édit de février 1763 « un remarquable exemple de décentralisation administrative. » L'Édit de février fit précisément tout le contraire. C'est la plus violente tentative de centralisation qu'eut jusque-là subie l'enseignement. Ces erreurs et quelques autres seront aisément réparées dans une seconde édition qui ne tardera pas sans doute à paraître et que justifierait le soin apporté par l'auteur à donner un travail d'agréable lecture et à ne présenter que des récits impartiaux. A. Silvy.

La Storia di li Nurmani in Sicilia cuntada di la grida, par A. Palomès. IV. Palerme, 1887, in-12 de 370 p.

Si un écrivain français envoyait à une revue italienne, la *Nuova Antologia* ou toute autre, un ouvrage volumineux, traitant d'une province et n'ayant par conséquent qu'un intérêt local ; si de plus, cet ouvrage était écrit, non dans une langue connue, mais dans un dialecte, en bas-breton, en provençal, en wallon, il est très probable que cette revue ne s'en occuperait pas ou ferait du moins attendre fort longtemps un compte rendu. Je voudrais que cette observation nous servît d'excuse près de M. Palomès, car son livre se trouve, pour nous, justement dans les conditions où serait le livre français duquel nous parlions, et c'est ce dont nous avons lieu de penser que l'auteur ne se rend pas compte. Le *Polybiblion,* du reste, a jadis annoncé les premiers volumes de l'histoire des Normands en Sicile. Cet ouvrage est terminé par le règne de Guillaume II. M. Palomès, on l'a dit dans le temps, a voulu surtout s'adresser au peuple et a pensé s'en faire mieux écouter en donnant à son livre une forme singulière : c'est un grillon, interrompu par les réflexions d'autres animaux auxquels il s'adresse, qui raconte une partie de l'histoire de la Sicile. Cette conception, originale plus que sérieuse, a été l'objet de quelques critiques, mais il ne faudrait pas croire qu'elle dissimule l'absence d'érudition. M. Palomès, au contraire, semble fort bien instruit du passé de sa province. Pour achever de plaire au public qu'il avait en vue, M. Palomès a parlé sa langue, qu'au dire de critiques plus compétents que nous, il manie avec une grâce charmante ; mais cette langue, selon un de ces critiques mêmes, n'est guère connue en dehors de l'Italie, et ne rend pas la lecture de son livre facile. Néanmoins l'*Histoire des Normands en Sicile* a eu un succès que M. Palomès s'est donné le plaisir fort légitime de constater en reproduisant les nombreux articles faits à son éloge.

M. Palomès a l'esprit piquant et ne recule pas devant les nombreuses allusions que le passé lui offre avec le présent ; les traits satiriques ne lui manquent pas et il faut convenir que la forme dialoguée qu'il a donnée à son œuvre est propre à mettre en relief ses qualités d'écrivain. C'est avec beaucoup de verve que, fervent catholique, il combat les assertions du professeur Hartwig, et il ne se gêne pas pour dire leur fait à nombre de ses compatriotes en renforçant les épigrammes du grillon de notes fournies par l'histoire contemporaine. En résumé, le livre de M. Palomès peut être étrange, mais n'est pas une œuvre ordinaire.

Th. P.

L'Empereur Frédéric III, par Édouard Simon, 3e éd. Paris, Hinrichsen, 1888, in-12 de 305 p. — Prix : 3 fr. 50.

Frédéric III, *roi de Prusse et empereur d'Allemagne,* par le commandant Grandin. Paris, Direction du *Spectateur militaire,* 1888, in-8 de 68 p. — Prix : 2 fr.

Le nouvel ouvrage de M. E. Simon ne pouvait pas présenter au même degré l'intérêt historique que nous faisions ressortir en analysant ici son *Histoire du prince de Bismarck* (t. LII, p. 254). On trouvera, cependant, à la fin du volume, toutes les pièces officielles qui se réfèrent à l'avènement de Frédéric III et qui méritent d'être recueillies. Au milieu de détails un peu minutieux, nous devons encore signaler, comme particulièrement instructives, les pages 85 à 104, relatives à l'influence du prince-consort Albert, influence qui fut, à l'extérieur, beaucoup plus grande qu'on ne le croit généralement. Il ne faut pas, en effet, perdre de vue qu'entre la Prusse et l'Angleterre il existe un lien puissant, le protestantisme, et que le père de celle qui allait devenir l'impératrice Victoria a plus que personne contribué à cimenter l'alliance tacite, mais profondément enracinée des deux pays. La France l'a éprouvé en 1870, et sa diplomatie doit toujours s'en préoccuper : « La haute politique n'était pas oubliée dans la correspondance du père avec la fille, et bien des avis à l'adresse du prince-régent passaient par l'intermédiaire de la princesse Victoria. » (p. 96.) Le passage suivant spécifiera le caractère de cette correspondance : « Je suis pour l'hégémonie de la Prusse, écrit le prince Albert de Saxe-Cobourg, au 13 septembre 1859 ; mais l'Allemagne vient pour moi en première ligne. La Prusse, comme telle, ne vient qu'après. La Prusse passera pour moi en première ligne lorsqu'elle se placera à la tête de l'Allemagne. » Dans une autre lettre (p. 95), le prince-consort témoigne un tendre intérêt à la franc-maçonnerie, ce qui s'accorde, du reste, parfaitement avec l'ultra-germanisme et l'ultra-protestantisme de S. A. R. « Tu me demandes, écrivait-il encore à sa fille, s'il est bon et utile pour un État de conclure des concordats avec le pape. J'y réponds par un *non* des plus énergiques. »

Le directeur du *Mémorial diplomatique* a été bien inspiré en faisant ressortir la personnalité sympathique de la princesse anglaise, qui a défendu son époux avec un grand courage contre un mal implacable. Au milieu de telles angoisses, la nouvelle reine de Prusse montra une résolution énergique et opportune en persistant, malgré des résistances venues de bien haut, à recevoir l'hommage des dames polonaises de Posen, et à communiquer avec leur députation en langue française. M. E. Simon termine son livre en citant les paroles par lesquelles Bossuet définit la vraie fin de la politique : « Rendre la vie commode et les peuples heureux. » Le règne qui vient de commencer et de finir paraît avoir inspiré confiance aux Allemands ; mais a-t-il été permis d'espérer que ce règne eût apporté « la vie commode et le bonheur » aux populations qui, par la fortune des armes et contre leur gré, allaient vivre sous le sceptre de Frédéric III, au détriment du Danemark, de la Pologne et de la France ?

— M. le commandant Grandin s'applique particulièrement à raconter les diverses expéditions militaires auxquelles le fils de Guillaume I[er] a pris part, depuis la guerre de Danemark jusques et y compris la campagne de 1870-1871. Le récit en est clair, animé, instructif et d'une lecture facile. M. Grandin y a introduit une foule d'anecdotes peu ou point connues. Le caractère de Frédéric III en ressort sous un jour favorable, qui paraît être le vrai.

Au point de vue historique, nous ferons remarquer que Charlemagne n'a pas fondé un empire germanique (p. 68), mais le « Saint Empire romain. » L'œuvre de 1871 est, au contraire, essentiellement et intentionnellement germanique. Guillaume I[er], Frédéric III ont été et Guillaume II est l'empereur — non pas d'Allemagne — mais allemand : *der deustche Kaiser*.

A. D'AVRIL.

L'Égypte contemporaine et Arabi-Pacha, par N. SCOTIDIS, docteur en droit, juge consulaire à la chancellerie de la Légation hellénique, à Constantinople. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-12 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les tragiques événements dont l'Égypte a été le théâtre depuis la révolte d'Arabi jusqu'à l'entrée triomphale de l'armée anglaise au Caire n'avaient pas encore été l'objet d'une étude méthodique d'après les documents diplomatiques et officiels. Cette étude, M. Scotidis a pu la faire avec compétence, avec l'aide de ses souvenirs personnels, car il était alors en Égypte comme vice-consul, secrétaire de l'Agence diplomatique de Grèce. Dès 1883, il la publia en grec, et fut, dès lors, sollicité d'en donner une édition française, qui vient de paraître avec les remaniements qu'a exigés la situation actuelle de l'Égypte. Il est inutile d'insister sur l'intérêt que présente cet exposé d'événements récents, qui ont eu pour conséquence la substitution de la domination

anglaise à l'influence française sur les rives du Nil, et, ce qui est le plus grave, sur les bords du canal de Suez. Nous voudrions pouvoir dire que M. Scotidis s'est montré impartial dans ses appréciations, mais force nous est de constater qu'il est d'une indulgence excessive pour la politique astucieuse et profondément égoïste de l'Angleterre; il va jusqu'à excuser l'odieux et inutile bombardement d'Alexandrie, qui n'a pas été moins préjudiciable aux Européens qu'aux indigènes; non seulement il l'approuve, mais encore il l'admire comme un des plus beaux faits d'armes de l'histoire contemporaine. Cette prosternation de l'auteur devant la brutalité triomphante fait éprouver au lecteur français un véritable malaise; mais son impression est plus pénible encore de voir le triste effacement de la France dans ces graves circonstances. Alors que les Américains et les Grecs débarquaient des hommes dans Alexandrie en flammes pour garantir leurs nationaux et leurs propriétés, l'escadre française était systématiquement absente et se désintéressait de tout. Il serait curieux, mais assez difficile, à la vérité, de déterminer la part de responsabilité de nos ministres et des chefs de notre marine dans ce coupable effacement. Seuls nos religieux ont représenté dignement la France, en portant courageusement des secours aux victimes à travers les ruines fumantes d'Alexandrie; mais M. Scotidis ne souffle mot de l'admirable dévouement des prêtres catholiques. L'auteur cite volontiers les dépêches diplomatiques échangées entre les divers gouvernements; elles font clairement ressortir l'habileté et la résolution du cabinet anglais, l'impéritie des conseillers du Sultan, l'inertie des diverses nations européennes, la fourberie d'Arabi, et l'impuissance du malheureux Khédive Tewfick-Pacha. La conclusion qui s'impose, c'est que la politique pusillanime de nos gouvernants a gravement compromis les intérêts français en Égypte, et qu'il est douteux que la France reprenne jamais dans ce riche pays la situation prépondérante qu'elle y a perdue. Le livre de M. Scotidis ne fait, sur ce point, que confirmer ce que nous savions déjà; mais il fait connaître bien des détails de cette triste histoire qui avaient passé inaperçus; le style en est très incorrect, l'auteur ayant peu l'habitude de la langue française.

Comte de Bizemont.

De l'Origine et de la Destination des camps romains, dits Chatelliers, en Gaule, *principalement dans l'Ouest*, par Bélisaire Ledain. Poitiers, 1885, in-8 de 120 p. (Extr. des *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, t. VII.)

Essai de classification des enceintes fortifiées en terre, par Buhot de Kersers. Caen, 1887, in-8 de 28 p. (Extr. du *Bulletin monumental*, 1886.)

Recherches sur les fortifications de l'arrondissement de Mamers, du Xe au XVIe siècle, par Gabriel Fleury. Mamers, G. Fleury, 1887, in-4 de 82 p.

La Commission de la topographie des Gaules, alors qu'elle servait

d'intermédiaire entre les savants de province et les travailleurs parisiens, avait commencé des études sérieuses sur les anciennes enceintes fortifiées qui existent en France; elle avait confié la direction de ce travail à l'un de ses membres, M. le lieutenant-colonel G. de la Noë, aujourd'hui membre du Comité des travaux historiques. M. de la Noë continue avec persévérance les recherches dans les textes et sur le terrain; dans quelque temps, il publiera un véritable traité sur l'histoire des fortifications en France, depuis les temps les plus reculés jusques et y compris le moyen âge. Cependant l'initiative de la Commission des Gaules avait attiré l'attention des archéologues de province, auxquels des renseignements avaient été demandés; aussi, au Congrès des Sociétés savantes de la Sorbonne, en 1882, on entendit les communications de MM. B. Ledain et Buhot de Kersers, et au Congrès de 1886, celles de M. G. Fleury.

M. Ledain propose de voir dans toutes les ruines de lieux fortifiés, désignés par le nom de « chateliers, chatelets, chatelards, chatres, castera, etc., » des camps romains, créés principalement par Constance Chlore et par Constantin, pour résister aux pirates, sur le littoral, et aux Bagaudes, à l'intérieur; en présence de ce fait que, pour défendre ces centaines de camps, il n'y avait en Gaule que très peu de soldats réguliers, il pense que leurs garnisons étaient fournies par des colons militaires et surtout par des lètes barbares, qui y résidèrent, même après la chute de l'empire. — M. Ledain soutient sa thèse avec autant de bonne foi que d'habileté; seulement il donne une grande place à des conjectures et ne paraît pas avoir fait une étude assez détaillée des textes classiques et principalement des principes posés par Végèce. Il ne songe pas que la dénomination de « camp de César » donnée à une foule d'enceintes est le plus souvent très moderne; que des textes très clairs établirent que certains « chatelets » ou « chateliers » ne datent que du moyen âge; qu'avant de déterminer l'origine d'une enceinte fortifiée, il y a lieu, par des fouilles faites avec soin, de chercher, soit dans la coupe des retranchements, soit dans les objets recueillis, la date de sa construction. L'auteur a donné une longue énumération des lieux fortifiés, qui forme une série d'indications bonne à consulter; seulement, préoccupé par une idée, il a peut-être cherché avec plus d'insistance que de critique à plier les faits à son système.

M. Buhot de Kersers, d'après les enceintes fortifiées étudiées par lui en Berry, a cherché un système de classement méthodique; il attribue à l'époque gauloise les enceintes d'une grande étendue dont la forme varie suivant la disposition du terrain; à l'époque romaine les ouvrages dans lesquels on constate des formes géométriques et rectilignes ; au moyen âge, les vieux châteaux de dimensions restreintes et de formes variables ; dans cette série sont également compris les mottes et tertres

avec fossés à leurs pieds, les enceintes ou cours qui entouraient ces tertres ou donjons. M. Buhot de Kersers semble être plus près de la vérité ; il est seulement à regretter que son Mémoire soit aussi court, et que, pour le moyen âge, il n'ait pas recueilli de textes relatifs aux lieux fortifiés dont il donne des plans ; je crois qu'en ce qui concerne les mottes ou tertres il voit, avec raison, l'emplacement d'anciens donjons ; son opinion est certainement plus admissible que celle de M. Ledain qui en fait des tours à signaux des IIIe et IVe siècles ; si parfois on y a trouvé des tuiles à rebords attribuées aux Romains, il ne faut pas oublier que ces matériaux paraissent avoir été fabriqués durant une longue période, postérieure à l'occupation romaine.

Les recherches de M. G. Fleury forment un excellent chapitre de l'histoire de la fortification du moyen âge dans l'ancien Sonnois qui fait aujourd'hui partie de l'arrondissement de Mamers ; il démolit irrévocablement les « camps de César » de cette région pour, à l'aide de textes formels et d'études sur le terrain, attribuer leur véritable date à ces lieux fortifiés par la maison de Bellême et particulièrement par Robert II. Notons qu'il signale deux « châteliers » qui ont échappé à M. Ledain, l'un dans la forêt de Persanne, l'autre dans la forêt de Bellême ; le premier n'a pas été exploré, le second n'a été qualifié de camp romain que parce qu'on y a trouvé des tuiles à rebords, ce qui n'est pas une preuve suffisante pour nous ; tous deux sont quadrangulaires.

Nous avons tenu à signaler ces Mémoires aux lecteurs du *Polybiblion,* d'abord pour les prémunir contre cette idée trop répandue qui fait voir un peu partout des « camps romains » alors qu'il n'en existe que très exceptionnellement en Gaule ; ensuite parce qu'il est vraiment utile d'attirer l'attention des archéologues sur ce sujet intéressant, en leur recommandant de recueillir le plus de textes possibles, de faire des fouilles scrupuleusement dirigées pour établir la coupe des fossés de retranchements et recueillir les objets perdus dans la terre, et enfin, de se méfier de la tradition locale qui, souvent, ne sert qu'à égarer.

A. DE BARTHÉLEMY.

Les Héros, le Culte des héros et l'Héroïque dans l'histoire, par THOMAS CARLYLE. Traduction et introduction par J.-B.-J. IZOULET-LOUBATIÈRES, professeur de philosophie au lycée Condorcet, agrégé de l'Université. Paris, A. Colin, 1888, in-12 de XLI-383 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si « héros signifie homme sincère » (p. 202), je n'hésiterai pas à déclarer que Carlyle est un héros, sans m'attacher à débrouiller pour la lui appliquer cette autre définition : « Une débordante fontaine de lumière, comme je dis, d'intuition native et originale, de virilité et de noblesse héroïques » (p. 4). Il a l'enthousiasme du voyant, la formule convenue lui fait horreur, et le fragment de vérité originale qu'il a

perçu, il le prêche avec une intolérance de néophyte. Même quand il ne convainc pas, il impose la réflexion par son insistance, par le fracas qu'il mène autour de son idée. Mais qu'il est donc pénible à lire, surtout dans une traduction française! Il me semble voir un vieux guerrier norse frappant à l'aveuglée dans la mêlée farouche et mâchonnant des imprécations entre ses dents serrées. Les mots se heurtent, s'étranglent, se disloquent, s'enchevêtrent; ils tombent et se redressent avec furie, s'emportent, tourbillonnent et retombent meurtris, défigurés. Sont-ce les révélations du génie sous forme d'oracle sybillin, ou simplement les incohérences de la folie? En anglais, les mots n'appartenant strictement en propre à aucune catégorie grammaticale, se prêtent à d'étranges combinaisons, insupportables en français, et le traducteur eût dû tenir compte de la différence de génie des deux langues pour adoucir l'effet de ces bizarreries et de ces brutalités.

Mais la forme n'est pas seule étonnante : le choix même des héros offerts à notre sympathique admiration semble une gageure. Que savons-nous d'Odin, le héros comme divinité, qui nous permette de le discuter? Mahomet, le héros comme prophète, qui a fondé une religion « bâtarde espèce de christianisme, mais vivante espèce ; avec une vie du cœur en elle ; non morte, hachant menu de la stérile logique purement » (p. 100), Mahomet peut-il être complètement disculpé du reproche d' « insincérité ? » Au fond, que sont pour nous Odin et Mahomet? Et l'apostat Luther et le traître Cromwell sont-ils davantage incontestablement sincères? Est-ce là l'essence de leur nature, le trait saillant de leur caractère? Peut-on présenter le premier comme le modèle du prêtre, et le second, comme un modèle des rois? Aussi, même en leur attribuant toutes les vertus qu'on leur reproche généralement de n'avoir pas eues, Carlyle est-il obligé d'admettre qu'un peu de charlatanisme accidentel, que nous dirons inconscient, s'allie parfois à la sincérité des héros. Partout ailleurs qu'en Écosse, Knox ne sera jamais qu'un héros de fanatique férocité. Mais Burns, le chansonnier, Johnson, le compilateur du dictionnaire, qui « passe pour une créature basse, enflée » (p. 288), notre Rousseau, cœur de laquais pétri d'envie et d'égoïsme, — « il n'est pas, avoue Carlyle, ce que j'appelle un homme fort » (p. 289), ne sont des héros pour personne, même comme « gens de lettres. » Cette collection hétéroclite ne saurait être sauvée par l'adjonction de Dante, de Shakespeare et de l'inévitable Napoléon. Les héros, dans le sens spécial que Carlyle donne à ce mot, ne manquent pourtant pas dans l'histoire de l'humanité ; mais c'était une mauvaise condition pour les reconnaître que d'être à la fois Anglais et protestant libre-penseur. Il lui était interdit de parler d'un Charlemagne, d'un Pierre l'Ermite, d'une Jeanne d'Arc, d'un Christophe Colomb, d'un Vincent de Paul, ni de tant d'autres dont la sincé-

rité ne saurait être mise en suspicion, et qui ont joué un certain rôle dans le monde civilisé.

Si nous recherchons maintenant quelle est la doctrine exacte et quelles sont les conclusions de Carlyle, nous tomberons dans de nouveaux étonnements. Il n'est pas très clair, il devient même souvent tout à fait obscur ; mais la synthèse de ses digressions amphigouriques nous est donnée par son traducteur. Après une dédicace à M. Renan, M. Izoulet nous offre dans son introduction, qu'il intitule *le Crépuscule des dieux,* un résumé du livre, fort bien fait, plus logique et plus compréhensible que le livre lui-même. L'évolution de l'humanité compterait trois périodes : l'antiquité et le paganisme, le moyen âge et le catholicisme, les temps modernes et une religion encore inconnue, mais en préparation, qui sera aussi supérieure au catholicisme que celui-ci l'était au paganisme. Les héros sont les promoteurs de ce progrès constant : notre devoir est de les rechercher, de les mettre en avant et de nous laisser guider par eux. On ne voit pas bien ce que viennent faire dans la démonstration de cette théorie la plupart des héros donnés en exemple. Mais Carlyle n'en est pas à une inconséquence près. Ici il recommande la théocratie (p. 238), là le despotisme (p. 310), ailleurs la « pédantocratie » à l'instar des Chinois (p. 265). Il est aussi très inégal : ses études sur Dante et sur Shakespeare contiennent des pages lumineuses, marquées au coin d'un grand esprit, du génie peut-être. Je citerai aussi, vers le début, une sorte d'apologie du paganisme des barbares, très large, très juste, d'un beau mouvement oratoire. Je comprends alors que Carlyle ait inspiré des admirations passionnées. En revanche, il reste bien au-dessous de sa tâche lorsqu'il entreprend de parler de Napoléon. Et quand, après les clartés éblouissantes, arrivent les éclipses, les ténèbres ne sont pas moins profondes que la lumière n'était radieuse : l'originalité n'est plus que manie radoteuse s'épanchant fastidieusement en un style à surprises, détonnant, rocailleux, étourdissant, fait de contorsions et de jongleries. Enfin je ne saurais adopter les conclusions de l'auteur et du traducteur : ce serait à désespérer de l'avenir de l'humanité, si les dieux, les prophètes, les poètes même ne pouvant triompher de notre scepticisme, les conquérants ne pouvant fonder rien de durable, la croyance future des sociétés civilisées devait être formulée par des héros gens de lettres de la valeur morale de Johnson, Burns et Jean-Jacques Rousseau.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Madame de Lamballe d'après des documents inédits *tirés des Archives nationales, de l'Inventaire de sa succession, de la bibliothèque de la ville de Saint-Germain-en-Laye, des archives du département d'Ille-et-Vilaine, du greffe de Saint-Malo, de pièces nationales, de diverses collections particu-*

lières, etc., etc., par Georges Bertin, directeur de la « Revue rétrospective. » Ouvrage orné d'un magnifique portrait de Mme de Lamballe, gravé par Dujardin. Paris, bureaux de la « Revue rétrospective, » 1888, in-8 de 432 p. — Prix : 10 fr.

Mme de Lamballe est une des figures qui ont le plus tenté les historiens. Depuis les prétendus *Mémoires* de la princesse, publiés sous la Restauration, jusqu'à M. de Lescure, l'un des hommes qui connaissent le mieux le XVIIIe siècle et la Révolution française, bien des auteurs ont traité cet émouvant sujet. M. Georges Bertin, directeur de la *Revue rétrospective,* l'a abordé à son tour ; il l'a abordé sans parti-pris et avec un scrupuleux souci de la vérité. « Il a prétendu, dit-il lui-même, faire œuvre d'érudition et non de rhétorique, » et c'est pourquoi son œuvre présente, autant que possible « les caractères d'un véritable journal. » Il raconte les événements, au fur et à mesure de leur développement, année par année, jour par jour, pour ainsi dire, en empruntant son récit aux sources les plus autorisées, documents des archives, pièces nationales, correspondances, comme celle de Mercy; souvenirs particuliers, comme ceux si précieux de la marquise de Lage de Volude, l'une des dames de la princesse. Il cite souvent aussi les nouvelles de Bachaumont, mais il a soin de contrôler les dires du fécond et pas toujours véridique gazetier. C'est ainsi que nous pouvons suivre l'infortunée Mme de Lamballe depuis son arrivée en France et son mariage avec le triste fils du vertueux duc de Penthièvre, à travers les amertumes de cette courte mais malheureuse union, parmi les vicissitudes de son amitié avec la reine, amitié d'abord si chaude, puis ensuite refroidie par les inégalités d'un caractère nerveux, par des exigences d'étiquette, par la naissance d'une amitié nouvelle, bientôt exclusive et absorbante, celle de Mme de Polignac ; ranimée enfin par les épreuves et cimentée par le martyre jusqu'à cette mort affreuse et ces outrages sans nom. Pour cette mort même, M. Bertin est sobre de détails ; il tient à ne rien avancer que de certain, et l'imagination populaire comme le zèle de maladroits apologistes s'est plu à ajouter encore à l'horreur d'un assassinat qui semble cependant, dans sa réalité brutale, avoir épuisé toutes les horreurs.

Tel est, rapidement résumé dans ses traits principaux, ce livre dont nous louerons avant tout l'exactitude et qui attirera certainement beaucoup de lecteurs. Ils trouveront un charme de plus dans l'excellente exécution typographique, dans le beau portrait de la princesse placé en tête du volume et dans les pièces justificatives qui le terminent. Ce mot seul : « succession Lamballe » donne le frisson.

Max. de la Rocheterie.

Répertoire des sources historiques du moyen âge, par Ulysse Chevalier. *Bio-Bibliographie.* Paris, librairie de la Société bibliographique, 1877-1838, gr. in-8 de xx p. et 2846 col. — Prix : 40 fr. avec le *Supplément.* Pour les membres de la Société bibliographique : 31 fr. 50.

Avec le *Supplément* (col. 2373-2846), dont nous avons récemment signalé l'apparition, se termine le premier volume (*Bio-bibliographie*) du *Répertoire* dont M. l'abbé Ulysse Chevalier, correspondant de l'Institut, a entrepris la publication. Lorsqu'en 1877 parut le premier fascicule de cette œuvre immense, la presse et les critiques prodiguèrent à l'auteur des encouragements et des éloges mérités. Depuis longtemps en effet les érudits et les travailleurs regrettaient l'absence d'un Manuel de ce genre mis au courant de la science bibliographique moderne, et se voyaient réduits à consulter soit des travaux généraux trop anciens, soit des bibliographies locales ou spéciales, qu'il n'est pas toujours aisé de découvrir et de se procurer.

On connaît le plan, très logique, adopté d'un commun accord par l'auteur et par le Conseil de la Société bibliographique, qui avait accepté la publication de ce *Répertoire.* Il doit se composer de trois ouvrages parfaitement distincts, dont le premier, actuellement imprimé, renferme l'indication des sources à consulter sur tel personnage historique; le second, en préparation, donnera des renseignements analogues sur les lieux et les événements ; le troisième fournira la bibliographie (manuscrits, éditions et traductions) des œuvres historiques. M. l'abbé U. Chevalier s'est donc proposé de dresser un inventaire complet des travaux historiques relatifs au moyen âge. Nous n'avons pas à examiner si une vie d'homme peut suffire à réaliser une pareille entreprise, qui rappelle les œuvres des Lelong, des Sainte-Marthe, des dom Bouquet, des dom Clément, des dom Rivet, ou, pour mieux dire, de cette légion d'érudits et de Bénédictins dont les immenses travaux étonnent l'esprit humain. M. l'abbé U. Chevalier nous répondrait en nous présentant sa *Bio-bibliographie :* les bases sont jetées, l'édifice est haut déjà; l'ouvrier ne saurait abandonner sa tâche, et nous espérons qu'il voudra la mener à bonne fin : il est engagé vis-à-vis du monde savant.

Après avoir constaté l'utilité de cette nouvelle encyclopédie bibliographique divisée en trois parties, nous ne voudrons pas faire à M. l'abbé U. Chevalier l'injure d'établir un parallèle entre sa *Bio-bibliographie* et la *Bibliographie biographique universelle* d'Œttinger, si inexacte et si incomplète. Pour la biographie et l'histoire de France, on trouve de précieuses indications d'imprimés et de manuscrits dans la *Bibliothèque historique de la France*, du P. Lelong; mais l'excellente édition qu'en a donnée Févret de Fontette (1768-1778, 5 vol. in-fol.), remonte à plus de cent années et par suite les publications de tout un

siècle échappent à son cadre. Le *Répertoire des sources historiques du moyen âge* est donc appelé à combler cette immense lacune.

M. l'abbé U. Chevalier a compris dans sa *Bio-bibliographie* « tous les personnages ayant obtenu une notoriété quelconque pendant le moyen âge chrétien, » c'est-à-dire depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à l'an 1500. Remarquons que la *Bibliotheca historica medii ævi* de Potthast n'embrasse pas les trois premiers siècles de l'ère chrétienne. La partie biographique des notices de M. l'abbé U. Chevalier donne l'indication des dates de naissance, de fonctions et de mort ; dans la partie bibliographique, les ouvrages indiqués sont classés par ordre alphabétique des noms d'auteurs, les caractères typographiques gras distinguant ceux qui font eux-mêmes l'objet d'un article dans le *Répertoire.* Un système ingénieux d'abréviations a permis de condenser de nombreux renseignements en quelques lignes.

L'auteur nous pérmettra-t-il de lui présenter quelques légères observations ; sans amoindrir son œuvre, elles lui prouveront peut-être que nous avons plus d'une fois manié son volume et que notre appréciation n'est pas un simple écho des éloges qui lui ont été si légitimement prodigués. Les personnages sont rangés alphabétiquement ou « d'après leur nom, ou, quand il existe et qu'il est plus connu, d'après leur surnom, sauf exception pour les saints et les bienheureux, qu'on trouvera invariablement sous leur nom. » M. l'abbé Chevalier a dû être quelquefois embarrassé pour distinguer le nom du prénom et du surnom. Pourquoi classer le chroniqueur Perceval de Cagny sous ce dernier nom, alors que l'on trouve Perceval de Dreux, placé, fort correctement d'ailleurs, sous le mot Perceval ? Il nous semble bien que Arthur III de Bretagne est beaucoup plus connu sous le nom de Richemont que sous tout autre, et c'est au mot Richemont que nous eussions placé la notice bio-bibliographique, en mettant un simple renvoi sous l'indication du prénom. Disons que la notice consacrée à ce personnage dans le *Supplément*, complète fort heureusement celle, beaucoup trop pauvre, qui avait été précédemment donnée. Pourquoi adopter la forme Matthieu, réservée ordinairement pour désigner l'évangéliste de ce nom, et non la forme Mathieu, plus communément employée ? Nous remarquons que « Gérard de Grande-Sauve, » cité à la colonne 14, dans l'article « Adalard, » devient dans sa notice spéciale « Gérard de Sauve-Majeure » (col. 855), ce qui modifie le classement. Pourquoi préférer d'une manière exclusive la forme « Rodolphe » à « Raoul, » cette dernière étant aussi répandue que l'autre, au moins en France ? Nous ne voyons pas dans quel but l'on a cité quelques noms de personnages sans indiquer à la suite une seule source bibliographique, pas même celle d'où est tirée la mention en question. Il ne nous appartient peut-être pas de regretter que l'auteur, au lieu de donner le titre d'un ouvrage, renvoie, très rarement du reste, au numéro de la

Partie technique du *Polybiblion* où il est signalé ; toutefois il est bien certain que beaucoup de lecteurs trouveront peu commode d'être obligés de recourir aux tomes XLII et XLV du *Polybiblion* pour savoir ce qui concerne le héraut d'armes Gelre. Mais, en vérité ce sont là des vétilles sur lesquelles nous ne voulons pas insister plus longtemps. Nous aimons mieux signaler d'une manière spéciale à l'attention de nos lecteurs quelques articles, qui sont bien de véritables bibliographies spéciales encadrées dans ce grand ouvrage ; la notice consacrée à Jeanne d'Arc ne comprend pas moins de 11 colonnes, y compris celles du *Supplément;* l'article Jésus-Christ en compte 33 ; saint Thomas d'Aquin, 11 ; saint Louis, 5 ; Charlemagne, 7, etc. Ajoutons enfin que ces notices bibliographiques comprennent non seulement l'indication des ouvrages spéciaux, mais aussi la mention des articles de revues et de comptes rendus critiques.

M. l'abbé U. Chevalier a élevé à la science historique un monument qui restera debout à jamais, tout en subissant, comme tant d'autres, l'action du temps ; le monument n'est pas encore complètement terminé et il a le devoir d'en poursuivre l'achèvement. Quel autre pourrait apporter à l'accomplissement de cette grande œuvre la même érudition, la même énergie, la même patience? Qu'il chasse ce « sentiment de détresse » dont nous avons trouvé l'expression émue à la fin de son *Introduction,* et qu'il recommence avec l'ardeur d'antan cette course à la plume de dix kilomètres, si rapidement et si brillamment accomplie une première fois. Tous les travailleurs l'accompagneront de leurs vœux.

P.-S. — Nous sommes heureux de constater que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient de décerner le prix Brunet à notre savant collaborateur pour son *Répertoire.* A. LEVAVASSEUR.

BULLETIN

Bentham, Principes de législation et d'Économie politique, publié par S. RAFFALOVICH. Paris, Guillaumin, 1888, in-12 de LXXI-160 p. — Prix : 1 fr. 50. (Petite bibliothèque économique française et étrangère.)

La maison Guillaumin a eu la bonne pensée de publier, sous la direction de M. Chailey, une série de volumes consacrés chacun à un économiste, ces volumes comprenant les principales œuvres de cet économiste ou des extraits qui indiquent la trace laissée par lui dans la science. Une notice littéraire et biographique complète ces volumes qui, sous un petit format, renferment la matière d'un in-8 de 500 pages. M. Georges Michel a publié pour inaugurer cette collection *la Dixme royale,* de Vauban. Mais c'est surtout à propos de Bentham que l'on apprécie ce mode de publication. Qui irait aujourd'hui lire les onze volumes des œuvres de Bentham ? Et cependant il est nécessaire de connaître les écrits d'un homme qui a exercé une si grande influence sur le mouvement législatif contemporain. Mlle Sophie Raffalovich nous en donne une idée très complète dans la notice placée en tête du volume. C'est une œuvre impartiale et fort bien écrite. Puis suivent les *Prin-*

cipes de législation où se trouve exposée sa fameuse théorie sur l'utilité, le *Traité de l'influence des temps et des lieux en matière de législation* et *le Manuel d'économie politique*. Une bibliographie très complète des écrits de l'auteur termine cette publication. Avec elle on sait sur Bentham tout ce qu'il faut savoir. X. X.

De l'Ouvrier et du Respect, par l'abbé P. FESCH. Paris, Welter, 1888, in-12 de 174 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce vénérable prêtre, curé dans le diocèse de Beauvais, a été, à l'occasion d'un sermon, fort sottement critiqué par le marquis de Licques, directeur du journal *le Nouvel Éclaireur de l'Oise*. On l'accusait d'avoir excité les ouvriers à « manquer de respect à leurs supérieurs. » M. l'abbé Fesch réfute avec beaucoup de vivacité une attaque aussi injuste qu'inconvenante, et il montre que l'ouvrier a réellement droit à du respect, que le lui donner est, en même temps que l'accomplissement d'un devoir essentiel du christianisme, le meilleur moyen de s'assurer à soi-même le respect auquel on a droit. Il part ensuite de là pour montrer que du manque de respect découlent les révolutions sociales, les révolutions dans la famille et l'altération des rapports entre les maîtres et les domestiques. La doctrine de ce petit volume est excellente et les observations qu'il contient sur les mœurs contemporaines ont beaucoup de piquant. Nous conseillerons seulement à l'auteur, quand il fera une nouvelle édition, de laisser de côté toute sa polémique avec la feuille locale dont nous venons de parler. Cela n'en vaut pas la peine et pourrait occasionner des méprises sur la valeur réelle de son livre. X. X.

Annuaire de l'infanterie pour 1888, par le commandant LÉON MARSEILLE. 9e année. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1888, in-8 de 650 p. — Prix : 6 fr.

Nous n'avons pas à faire l'éloge d'une publication comme celle-ci, spéciale à vrai dire aux militaires, mais d'une utilité générale pour tous et, pour les premiers, d'un intérêt précieux. M. le commandant Marseille, qui se préoccupe constamment d'amender l'œuvre à laquelle il a attaché son nom, a introduit encore dans l'édition nouvelle des améliorations appréciables. Dans l'Annuaire de 1888, la composition des corps de troupe est mise à jour au 30 novembre. Les listes d'ancienneté sont arrêtées pour les promotions et radiations, au 1er octobre, pour les mutations au 20 novembre. Enfin les promotions et radiations effectuées depuis le 1er octobre 1887 forment l'objet de tableaux spéciaux mis à jour au 31 décembre 1887. Inutile de recommander ce nouveau livre dont le succès s'affirme tous les jours.

ARTHUR DE GANNIERS.

Les Compositeurs célèbres : *Beethoven, Rossini, Meyerbeer, Mendelssohn, Schumann*, par le baron ERNOUF. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 351 p., orné de 5 portraits. — Prix : 4 fr.

L'auteur fait marcher simultanément la biographie des cinq grands maîtres de ce siècle : Beethoven, Rossini, Meyerbeer, Mendelssohn, Schumann, la nomenclature complète et chronologique de leurs œuvres, et l'analyse, souvent détaillée, des principales d'entre elles. Ce livre offre donc un double intérêt : il nous apprend à connaître l'homme, et nous permet de suivre le développement de son génie depuis le jour où lui-même en a conscience, jusqu'à celui qui marque le triomphe suprême. La conception et la compo-

sition des chefs-d'œuvre que nous admirons, et qui, dans des genres bien différents, peuvent être considérés comme les « étapes » de l'art musical, sont intimement liées aux événements heureux ou malheureux, de famille ou de société, qui se déroulent sous nos yeux. La remarquable et autorisée critique du baron Ernouf ajoute enfin l'intérêt scientifique à celui du roman vécu, et fait de ce livre un ouvrage substantiel et profond.

ANDRÉ DE B.

Mon cher petit Cahier, *journal d'une jeune ouvrière.* 7e édition. Lyon, secrétariat de l'Œuvre des jeunes ouvrières, 1888, in-12 de XVI-326 p. — Prix : 2 fr. (Bibliothèque des Enfants de Marie).

Ce livre n'est pas nouveau : six éditions en ont consacré le succès. Une jeune ouvrière de la congrégation de Notre-Dame de Fourvière, morte à vingt-deux ans après une vie toute de piété et de travail, avait laissé un petit cahier sur lequel elle avait consigné ses impressions jour par jour, pendant plusieurs années. Ce petit cahier, où s'épanchait le trop plein de son cœur, est devenu un livre édifiant et pieux, tout à fait propre à consoler, à soutenir, à réconforter les âmes chrétiennes. C'est doux, gracieux, naïf, charmant, et par-dessus tout plein de foi, plein de charité, plein d'espérance. Toute âme sincère admirera à quelle hauteur la religion sait élever les cœurs humbles qui se confient à elle. L'ouvrage est spécialement destiné aux réunions de jeunes filles chrétiennes : c'est à elles surtout qu'il fera du bien. Les autres ne le comprendraient peut-être pas : il ne faut pas jeter les perles à... tout le monde. *Munda mundis.*

P. TALON.

Petites Études littéraires, par E.-J. CASTAIGNE, avec deux lettres de M. V. Sardou. Paris, Picard, 1888, in-12 de VI-129 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. Castaigne, dans ses *Petites Études littéraires* fait preuve d'un goût très vif des lettres, d'un esprit fin et délicat, d'un très joli talent d'amateur. Les études du *Sentiment de la nature dans La Fontaine* et de la *Versification de La Fontaine* n'ont sans doute rien de bien original au fond, et on regrettera qu'elles ne soient pas plus étendues et plus fouillées; mais telles quelles, avec des citations bien choisies et souvent neuves, ce qui atteste un travail personnel, avec des remarques de détail ingénieuses, et d'heureux souvenirs de nos poètes contemporains, elles forment deux intéressants chapitres de littérature à l'usage des gens du monde. — Les pages intitulées *Sur un poète amateur* et consacrées aux *Poésies* de M. Depiot ont sans doute été, sous leur forme première, une conférence faite devant un auditoire mondain : c'est en effet une véritable causerie, semée de digressions charmantes, égayée de traits d'esprit et légèrement teintée d'idées spiritualistes. — Le chapitre sur *Alfred de Vigny* est peut-être celui que je préfère : médaillon plutôt que portrait, mais très finement ciselé et rendant très bien la fière et mélancolique figure du gentilhomme-poète. Il y a même des détails nouveaux et assez piquants : Vigny Charentais et venant une fois en voiture de Paris au Maine-Giraud par peur des accidents de chemin de fer; Vigny candidat aux élections de 48 dans la Charente; Vigny client assidu de la bibliothèque d'Angoulême, ce qui nous vaut quelques lettres inédites au bibliothécaire, qui nous font connaître ses lectures; — tout cela intéresse un peu tout le monde et davantage les Angoumoisins. C'est pour ses compatriotes, en effet, qu'a travaillé M. Castaigne, qui est d'Angoulême. On pouvait s'en douter dès l'étude sur La Fontaine en le voyant se complaire à citer « l'Ermite de la Charente » Balzac. Quand il étudie, à propos d'un livre récent *le Père de*

Madame de Rambouillet, c'est encore un sujet charentais par certains côtés, puisque Jean de Vivonne se maria dans une famille de Saintonge, et que son distingué biographe, M. Guy de Brémond d'Ars, porte aussi un nom charentais. Enfin il fallait être petit-fils du bibliothécaire d'Angoulême pour dénicher une *Théodora* absolument inconnue, publiée en 1662 à Angoulême, écrite par un échevin d'Angoulême, Antoine Racault. M. Castaigne nous résume rapidement l'œuvre médiocre du « prédécesseur inattendu de M. Sardou » et nous fait part des deux lettres de M. Sardou que lui a values cette piquante trouvaille.

En somme livre charmant, que je recommande comme une lecture très attrayante, que je signale comme une promesse d'œuvres de valeur pour l'avenir. GABRIEL AUDIAT.

Paul Féval. *Souvenirs d'un ami,* par CHARLES BUET. Paris, Letouzey et Ané, s. d., in-12 de 384 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est à proprement parler un recueil de documents et d'articles, dont la plupart sont fort intéressants à lire. M. Buet, qui connaissait intimement Féval, a reçu de lui un grand nombre de lettres, dont beaucoup sont spirituelles, et il les publie : des amis de l'illustre romancier, MM. Bloy, Barbey d'Aurevilly, de Poli, Claretie, Daudet, Villemessant, Palmé, lui ont ouvert leurs portefeuilles et il y a puisé largement. Tout cela nous vaut beaucoup de pages délicieuses, à côté de quelques-unes où le souci de la réclame et les questions de boutique tiennent vraiment une trop grande place. Évidemment ces choses ne sont guère absentes de la vie d'un écrivain, voué par les nécessités de sa situation à faire, le plus honnêtement du monde d'ailleurs, marchandise de ses œuvres; encore vaut-il mieux ne pas les faire voir au public. A cela ne se borne pas l'œuvre de M. Buet : à côté des lettres, des articles et des poésies de Paul Féval, qu'il a bien fait de nous conserver, il y a sa part personnelle, je veux dire ces portraits d'écrivains, ces études littéraires qui sont absolument son œuvre et qui lui font grand honneur. Tels les portraits de Barbey d'Aurevilly, d'Hello, de Bloy, auxquels je ne reprocherai qu'une trop grande bienveillance : car si ces hommes de grand et même de très grand talent n'ont pas obtenu dans le monde catholique la place qu'ils ont ambitionnée, n'est-ce pas un peu leur faute? Ils ont trouvé en M. Buet un éloquent avocat. Quant à Paul Féval, M. Buet a voué à sa mémoire un culte fidèle qui fait honneur à tous les deux et dont ce livre est un vivant et touchant témoignage. P. TALON.

Souvenirs d'un vieux critique, par ARMAND DE PONTMARTIN. 9e série. Paris, Calmann Lévy, 1888, in-18 de 370 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout a été dit sur l'attrait, le mérite littéraire, l'esprit et le judicieux discernement des *Souvenirs d'un vieux critique.* La neuvième série, qui vient de paraître, possède les mêmes qualités que ses aînées, et elle a un défaut de moins. M. de Pontmartin n'y abuse plus du calembour. Cette série comprend une vingtaine d'études dont les plus importantes sont : *Les Commencements d'une conquête* (à propos de *l'Algérie,* de M. Camille Rousset); *Honnêtes Gens et Livres déshonnêtes* (vaillant réquisitoire, publié dans le *Correspondant* contre la littérature matérialiste et contre ceux qui la favorisent); *Le Prince de Bismarck* (une simple esquisse, mais crayonnée de main de maître); *Histoire d'une grande dame au* XVIIIe *siècle* (la princesse de Ligne); *Napoléon et ses détracteurs* (réponse topique aux idolâtries césariennes du prince Napoléon). Le

volume se termine par la critique de divers ouvrages nouvellement parus de M. E.-M. de Vogüé, Ernest Legouvé, Camille Doucet, Jules Simon et Désiré Nisard. Signalons aussi un superbe article sur la *Correspondance de Louis Veuillot*. Jamais le célèbre écrivain n'avait été jugé par un de ses pairs avec plus de justice, de sympathie et de vérité. Le « vieux critique » est comme les vins d'excellent crû : plus il vieillit, plus il devient meilleur.

F. B.

Essais et Fantaisies, par ARVÈDE BARINE. Paris, Hachette, 1888, in-18 de 350 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces *Essais*, qui sont loin de manquer d'agrément, débutent par une dissertation sur la danse; ils continuent par des réflexions sur les contes de fées; ils terminent par une fantaisie à propos des *Idées de Napoléon sur le mariage*, et par une thèse scientifique sur les fourmis. Dans l'intervalle, Arvède Barine nous raconte l'histoire d'un don Juan japonais et nous parle abondamment des condottières de la mer, du cérémonial de la cour en Chine, de la touchante et paternelle affection de Philippe II pour ses filles. L'auteur des *Essais*, qui est russe, fait de ce terrible roi d'Espagne un portrait trop poussé au noir. Il trouve pourtant « des coins de soleil dans cette vilaine âme, » et il cite de lui des traits charmants. Ces traits, dénotant qu'il y avait deux hommes en Philippe II : le politique et l'homme privé, ne sont pas nouveaux. Ils ont été révélés par M. Gachard et par le regretté Hippolyte Forneron.

F. B.

Chrysanthèmes, par Mme la marquise DE BLOCQUEVILLE. Paris, libr. des bibliophiles, 1888, in-32 de 102 p. — Prix : 2 fr.

Mme la marquise de Blocqueville aime les fleurs avec passion, et dans maints chapitres des *Soirées de la villa des Jasmins*, elle en a déchiffré avec une poétique pénétration le charmant et profond symbolisme. Pourquoi a-t-elle donné le titre de *Chrysanthèmes* au nouveau recueil qu'elle vient de publier? Parce que, pour elle, le chrysanthème est l'image de l'intelligence humaine. Il emprunte à la culture toutes ses formes, tous ses gracieux aspects, toutes ses beautés. Les *Chrysanthèmes* de Mme de Blocqueville méritent de prendre place dans la bibliothèque des délicats, à côté des *Roses de Noël*, du même auteur. Les « pensées » contenues dans le recueil s'inspirent de l'idée du Vrai, du Beau et du Bien. La plupart sont exprimées en une forme exquise, et toutes sont pour l'âme une excellente nourriture. F. B.

Pékin. *Souvenirs de l'empire du Milieu*, par MAURICE JAMETEL, chargé du cours de langue chinoise à l'École des langues orientales. Paris, E. Plon et Nourrit, 1887, in-12 de 305 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Jametel a publié en 1886 un ouvrage intitulé : *La Chine inconnue*. (Paris, Rouam). Son nouveau volume, où l'auteur n'a pas voulu faire étalage d'érudition proprement dite, est d'une lecture facile et agréable; il a le mérite de pouvoir être laissé entre les mains de la jeunesse. Ce simple récit de voyage ne pouvait nous apporter rien de tout à fait neuf sur les mœurs et la civilisation de la Chine, qui, à vrai dire, ne peut plus passer pour *terra incognita;* mais les personnes disposées à se faire des illusions liront avec fruit un travail qui, malgré l'indulgence de l'auteur, démontre suffisamment les défaillances de la culture chinoise en ce qui concerne les aspirations idéales. Si nos pays d'Europe peuvent prendre modèle sur la Chine pour le

maintien de la propriété rurale dans les familles, on ne saurait, d'une manière générale, applaudir sans réserve à une stabilité qui ressemble à de la stagnation, ni attribuer cette stabilité à la conformation du territoire et à l'alimentation végétale (p. 15). Ne serait-ce pas verser dans l'erreur trop commune qui consiste à tout attribuer aux influences externes sans tenir compte des différences ethniques et de l'action interne? M. Jumetel est, ce semble, indifférent aux questions religieuses, ce qui ajoute du prix aux éloges qu'il décerne aux Pères de la Compagnie de Jésus de Shang-Haï, à leur merveilleux observatoire de Si-ka-wé, à leur science, à leur esprit élevé, à leurs vertus et aux services de tout genre qu'ils rendent au pays. M. Jumetel — c'est une remarque intéressante, — signale (p. 195) la tendance commune aux Européens et aux Chinois à faire venir la civilisation et la lumière d'un même point, occidental pour les premiers, oriental pour les seconds; c'est à dire du plateau central de la haute Asie, ce qui confirme les traditions primordiales sur le rôle civilisateur de la race blanche, et, en particulier, du rameau arian dont ces contrées furent le berceau.

A. D'AVRIL.

Charlemagne dans l'histoire et dans la légende, par G. MAILHARD DE LA COUTURE. Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, 1887, in-8 de 190 p.

Godefroy de Bouillon et la Première Croisade, par le même. *Ibidem*, in-8 de IV-208 p.

Clovis, ou les Origines de la France chrétienne, par VICTOR CANET, *Ibidem*, in-8 de 216 p.

Richard Cœur-de-Lion, le Roi paladin, par PAUL DE JORIAUD. *Ibidem*, in-8 de 206 p.

Sobieski et la Mission de la Pologne, par le baron KERVYN DE VOLKAERSBEKE. *Ibidem*, in-8 de 218 p.

Le Maréchal de Turenne, d'après les écrivains de son temps. *Ibidem*, in-8 de 218 p. — Prix de chaque volume : 2 fr.

Les biographies dont nous venons de donner les titres se recommandent toutes par les mêmes qualités : esprit excellent, souci de la vérité historique, récit intéressant et suffisamment complet pour le public auquel il s'adresse, illustrations bien choisies, enfin aspect élégant et soigné. Ce sont de bons ouvrages de vulgarisation dont les auteurs ont eu, en général, le soin de se mettre au courant des résultats acquis par les récents travaux des érudits; c'est surtout aux deux volumes sur Clovis et Charlemagne que cet éloge s'adresse. — L'histoire de Clovis, de M. Victor Canet, est certainement le meilleur des six volumes énumérés plus haut; les faits du règne, le caractère de Clovis, les accusations de cruauté et de duplicité portées contre lui, sont examinés avec beaucoup de soin et d'impartialité. — Les auteurs des biographies de Godefroy de Bouillon et de Richard Cœur-de-Lion ont apprécié à sa juste valeur le caractère de ces deux héros du moyen âge, dont le premier a pris place parmi les neuf preux et dont le second eût mérité d'en être. — L'histoire de Sobieski, de M. Kervyn de Volkaersbeke, présente également beaucoup d'intérêt; l'auteur nous semble avoir exagéré le talent militaire du plus grand roi de la Pologne en le mettant sur la même ligne que Napoléon; Sobieski fut sans doute un grand capitaine; mais il n'eut pas le génie merveilleux et le coup d'œil d'aigle de Bonaparte. — L'auteur anonyme de la biographie de Turenne a fait de larges emprunts aux Mémoires si nombreux du XVIIe siècle, ce qui donne à son livre plus de piquant et de relief. — Disons quelques mots de l'illustration. Pour

chaque volume elle est bien appropriée au sujet et prise parmi les monuments contemporains : ainsi les ouvrages sur Clovis et Charlemagne contiennent des reproductions d'armes, d'objet et de monuments des époques franque et carolingienne; les vies de Godefroy de Bouillon et de Richard Cœur-de-Lion sont ornées de vues de la Terre sainte et de miniatures de manuscrits; celles de Sobieski et de Turenne de reproductions d'anciennes gravures du XVII[e] siècle : portraits, représentations de faits historiques, comme la levée du siège de Vienne, etc. L. L.

Histoire des relations de la France et du Danemark sous le ministère du comte de Bernstorff, 1751-1770, par le Comte Ed. de Barthélemy. Copenhague, 1887, in-18 de 342 p.

M. de Barthélemy a recueilli dans les trente-cinq volumes de dépêches échangées entre Versailles et Copenhague, au milieu du siècle dernier, les éléments d'une étude très intéressante sur le ministère de M. de Bernstorff qui, en Danemark, épuisa ses efforts à maintenir des relations entre son pays et la France. Il est curieux de constater qu'à cette époque les grandes puissances jouaient chacune un rôle qui n'est pas sans analogie avec ce que nous voyons aujourd'hui. Seulement à cette époque la France tenait, en Europe, un rang considérable et elle pouvait même subventionner certains États. En résumé, M. de Barthélemy établit que l'alliance des monarchies du Nord avec la France aurait assuré la paix dans cette région en protégeant celle-ci contre la domination et la puissance nouvelle qui se développait d'une manière inquiétante; de plus que, dans cette circonstance, M. de Choiseul, dominé par la Suède, manqua de prévoyance diplomatique. J. de M.

Histoire municipale de Paris, *Scènes et Récits historiques,* par Paul Robiquet, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation. Paris, Hachette, 1887, in-12 de 190 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cet ouvrage est tout simplement un choix de récits isolés se rattachant à l'histoire de la capitale. En voici les titres : Origines de la municipalité parisienne, Étienne Marcel, les Maillotins, les Cabochiens, les Anglais à Paris, la Saint-Barthélemy, les Barricades, Paris sous la Fronde, la prise de la Bastille, les Trois Glorieuses. Cette énumération fait connaître sans hésitation possible le caractère et le but de l'ouvrage; on remarquera en effet que M. Robiquet a choisi dans l'histoire de Paris tous les épisodes ayant un caractère d'opposition ou de révolte contre le pouvoir légitime. M. Robiquet reconnaît bien qu'Étienne Marcel « a commis des fautes et a pris l'initiative des mesures violentes, » mais il proclame « la grandeur de son œuvre » (?); bien entendu l'auteur ne connaît pas les travaux de M. Noël Valois, qui a démontré si péremptoirement que Marcel n'a point eu du tout, à propos de ce qu'on appelle le gouvernement constitutionnel, la hauteur de vues qu'on lui prête. Les autres notices sont dans le même genre. A propos de la prise de la Bastille, M. Robiquet émet l'opinion que le prévôt des marchands a été assassiné par un émissaire de la Cour pour supprimer un complice compromettant. Voilà une accusation qu'il serait bon de prouver. Charger la Cour des crimes imaginaires, c'est déjà fort; mais lui faire endosser des assassinats commis par les révolutionnaires, cela passe les bornes du bon sens. Dans le récit des « Trois Glorieuses, » nous relevons encore ce passage : on jeta dans la Seine le « mobilier de M. Quélen, » phrase digne de celle qui se trouve dans les premières pages du volume : « Pierre Marcel avait été le bourgeois le plus imposé de la paroisse Barthélemy dans la Cité. » L. L.

Études sur l'histoire militaire et maritime des Grecs et des Romains, par le contre-amiral SERRE. Paris, Baudoin, 1888, in-12 de 270 p. — Prix : 3 fr.

Le contre-amiral Serre poursuit ses savantes études commencées dans un volume intitulé : *les Marines de guerre de l'antiquité et du moyen âge*. Cette fois, avec la même érudition et une égale compétence, il prend à partie l'historien grec Polybe et se propose de démontrer que s'il nous a laissé la description la plus complète des batailles navales au temps des guerres puniques et de l'organisation militaire des Grecs et des Romains, cependant ses renseignements ne peuvent être acceptés sans contrôle et sans discussion; l'ignorance technique de l'auteur l'entraîne en effet à de graves erreurs. Le savant commentateur prend les textes de Polybe corps à corps et examine successivement ses récits de la bataille d'Ecnome et du siège de Syracuse, puis les détails comparatifs qu'il donne sur la phalange grecque et la légion romaine pour expliquer le triomphe définitif de cette dernière. L'amiral Serre estime avec raison que l'étude approfondie et raisonnée de l'organisation militaire chez les peuples anciens est nécessaire à une époque où les flottilles renaissent, et où les peuples néo-latins cherchent la meilleure organisation des armées nationales. Mais son livre, très curieux à ce point de vue et d'une exposition très nette et très claire, ne peut intéresser qu'un nombre assez restreint de lecteurs, d'autant plus que le savant auteur multiplie les citations grecques et latines et dédaigne absolument d'en donner la traduction. COMTE DE BIZEMONT.

La Vie militaire en Espagne, tableaux et dessins de M. Cusachs, chef d'escadron d'artillerie en retraite, texte du capitaine BARADO. Barcelone, typo-lithographie des successeurs de N. Ramirez, 1887, in-4 de 8 p.

Tout le monde connaît en France la belle publication de Detaille : *l'Armée française;* les plus difficiles sont contraints d'avouer que le succès de ce magnifique album est mérité, et qu'en peu de pays on trouverait un artiste capable de rendre avec cette précision, cette vérité, cet art, les types de notre armée. Des publications similaires ont été tentées récemment en Allemagne, en Autriche, en Italie, mais aucune n'a atteint le niveau de perfection auquel s'est élevé le peintre du *Rêve*. Seule l'Espagne paraît vouloir marcher de pair avec nous, dans le genre que nous venons d'indiquer, et le magnifique travail du commandant Cusachs, le Detaille espagnol, nous semble appelé à un grand succès. Un texte irréprochable comme exécution typographique, des illustrations d'un mérite artistique très réel et très frappant, enfin une glose intéressante et exacte, tels sont les trois mérites qui recommandent la publication des successeurs de M. Ramirez non seulement à l'attention des militaires de tous pays, mais à tous les artistes, aux bibliophiles, aux amateurs de belles estampes et d'éditions de luxe. Dans un pays où jusqu'ici les publications illustrées, sauf un nombre très restreint, se contentaient de clichés étrangers, français, anglais ou allemands, la tentative faite par la maison Ramirez de Barcelone est tout à fait remarquable. — Elle fait honneur à ces industriels courageux qui, préoccupés surtout du développement de l'industrie et de la typographie nationales, s'imposent, au nom du progrès, des frais et un labeur considérables. Tous nos souhaits à cette publication à laquelle nous prédisons un grand succès.

ARTHUR DE GANNIERS.

Simples histoires, par le marquis A. DE SÉGUR, 2e série. Paris, Retaux-Bray, 1888, in-18 de 281 p. — Prix : 4 fr.

Nous avons annoncé et recommandé aux lecteurs du *Polybiblion* la première série des *Simples histoires :* celle-ci vaut sa sœur aînée, et, comme la précédente, ne comprend que des histoires vraies, ce qui n'est pas pour en diminuer l'intérêt, bien au contraire. Prêtres, soldats, moines, enfants du peuple en sont les héros ; toujours il s'en dégage une leçon, l'auteur n'étant pas de ceux qui ne racontent que pour raconter ; toujours aussi il écrit en quelque sorte sous la dictée de son patriotisme et de sa foi. Ces indications suffisent pour donner une haute idée de la portée morale du livre. Citons au hasard quelques pages qui sont non seulement des histoires, mais de l'histoire : *Un miracle de Jeanne d'Arc, A Staoueli, Une fête aux Tuileries,* ce dernier récit surtout, fragment de journal, aussi intéressant par les événements qu'il relate que par les prévisions qu'il énonce et les contrastes qu'il évoque. Pour le style, on y reconnaît toujours cette plume alerte et si française que les Ségur se passent d'une génération à l'autre et qui est aujourd'hui encore en très bonnes mains. P. TALON.

Cenni su Fra Dolcino. *Ricordi e raconti storici e religiosi compilati e svolti con note* da G. S. A. C. Torino, tip. cooperativa, 1887, in-8 de VI-40 p. — Prix : 0 fr. 80.

L'auteur ne prétend pas écrire une vie de fra Dolcino. Le voulût-il, les documents feraient véritablement défaut. Son but est de provoquer les recherches sur des points peu connus. Malheureusement l'auteur, bien qu'il se défende d'écrire avec passion et esprit de parti, semble n'avoir d'autre pensée que d'accuser les agissements des catholiques. A ses yeux « le Pape et l'évêque de Verceil n'avaient pas, d'après le droit canonique et civil, le droit de dénoncer Dolcino au pouvoir séculier. Il reconnaît en Dolcino de bonnes qualités mêlées à de graves défauts : il lui eût manqué beaucoup pour être un vrai réformateur et la raison de son entreprise n'est pas connue. Les dernières pages de cet opuscule sont consacrées à réfuter ce qu'a dit de Dolcino M. l'abbé Maglia, dans un récent travail sur le bourg de Gattinara, puis l'auteur conclut en disant : « L'histoire impartiale de Dolcino n'est pas encore écrite, elle ne le sera que lorsque les nations seront délivrées du papisme, de l'esprit de parti, des préjugés, de l'incrédulité, de l'indifférence religieuse et du scepticisme, lorsque la politique ne sera plus confondue avec la religion. » Que l'auteur en soit bien convaincu : ce n'est pas par ces phrases passionnées qu'on avance les questions historiques, l'impartialité a besoin de la vérité et la religion catholique seule renferme toute la vérité. H. DE L'É.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Alexis CHASSANG, inspecteur général de l'enseignement secondaire, né à Bourg-la-Reine (Seine), le 2 avril 1827, est mort le 8 mars. Les travaux de M. Chassang sur la littérature et la lexicologie grecque et latine lui ont acquis une grande notoriété. Nous citerons d'abord ses deux thèses de doctorat : *De corrupta post Ciceronem per declamatores eloquentia* (1852, in-8);

— *Des Essais dramatiques, imités de l'antiquité au* XIV*e et au* XV*e siècle* (1852, in-8). Ses autres publications sont : *Apollonius de Tyane, sa vie, ses voyages, ses prodiges*, par Philostrate. Ouvrage traduit du grec, avec introduction, notes et éclaircissements (1862, in-8) ; — *Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire, dans l'antiquité grecque et latine* (1862, in-8) ; — *Modèles de composition française empruntés aux écrivains classiques* (2e édition, 1863, in-12) ; — *Dictionnaire grec-français, rédigé sur un plan nouveau, contenant tous les termes employés par les auteurs classiques, présentant un aperçu de la dérivation des mots dans la langue grecque et suivi d'un lexique des noms propres* (1865, in-32); — *Modèles de composition latine* (2e édition, 1865, in-12) ; — *Le Spiritualisme et l'Idéal dans l'art et la poésie des Grecs* (1868, in-8); — *Nouveau Dictionnaire grec-français* (1871, in-8) ; — *Abrégé de la grammaire grecque* (1872, in-8) ; — *Nouvelle Grammaire grecque, d'après les principes de la grammaire comparée* (1872, in-8) ; — *Exercices grecs élémentaires et gradués* (1873, in-18) ; — *Narrations latines extraites des auteurs classiques et publiées avec des notes, des arguments et des modèles d'analyse littéraire* (1877, in-12) ; — *Nouvelle Grammaire française. Cours supérieur* (1878, in-12) ; — *Les Chefs-d'œuvre épiques de tous les peuples, notice et analyses* (1879, in-12) ; — *Nouvelle Grammaire latine d'après les principes de la méthode comparative et historique. Cours supérieur* (1881, in-12) ; — *Morceaux choisis des principaux auteurs grecs classés dans l'ordre chronologique et accompagnés de notions d'histoire littéraire et de notices sur les principaux écrivains* (1883, in-12) ; — *Nouvelle Grammaire française pour l'enseignement primaire, avec des notions de grammaire historique* (1884, in-12).

— M. Martin Bertrandy-Lacabane, né le 27 novembre 1827, à Figeac (Lot), archiviste du département de Seine-et-Oise, est mort à Versailles. On lui doit plusieurs importants ouvrages : *Recherches historiques sur l'origine, l'élection et le couronnement du pape Jean XXII* (1854, in-8) ; — *Cesari Torneo, épisode de l'histoire du Quercy au* XIV*e siècle* (1865, in-12) ; — *Un Évêque supplicié, étude historique* (1865, in-8); — *Étude sur les chroniques de Froissart. Guerre de Guienne, 1345-1346. Lettres adressées à M. Léon Lacabane, directeur de l'École impériale des chartes* (1870, in-8) ; — *Essais et Notices pour servir à l'histoire du département de Seine-et-Oise* (1880, 2 vol. in-8).

— M. Adolphe-Charles-Louis Baudon de Mony, président général de la Société de Saint-Vincent de Paul, né à Toulouse, en 1819, est mort le 9 juin en son château du Ris-Chauvron (Haute-Vienne). M. Baudon de Mony laisse plusieurs ouvrages qui révèlent à la fois le grand chrétien et l'homme invariablement fidèle à la haute mission qu'il eut à remplir pendant près de cinquante années : *De la suppression des tours d'enfants trouvés et des autres moyens à employer pour la diminution du nombre des expositions* (1847, in-8) ; — *Des devoirs de la grande propriété* (1855, in-8) ; — *Lettre aux membres des conférences de Saint-Vincent de Paul ; suivie d'une lettre à un membre d'une conférence de province* (1862, in-12) ; — *Lettres d'un camarade d'enfance sur les petites imperfections chez les chrétiens vivant dans le monde* (1863, in-12) ; — *Lettre aux présidents des conseils et conférences de la Société de Saint-Vincent de Paul en dehors de la France* (1865, in-8); — *Lectures et Réflexions pieuses pour le mois de Marie* (2e édition, 1870, in-32) ; — *Méditations pratiques pour le mois de saint Joseph* (5e édition, 1870, in-32) ; — *Pensées pieuses après la sainte communion, pour les dimanches et les principales fêtes de l'année* (2e édition, 1870, in-18).

— Est mort à Rouen, le 16 mai 1888, M. Malebranche, qui fut, pendant vingt ans, secrétaire de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen pour les sciences, et qui fut, ses publications le révèlent, un savant de l'école spiritualiste, persuadé que la religion doit être l'alliée de la

science, et non la science l'ennemie de la religion. Dans les *Précis*, publiés par l'Académie, on trouve de nombreux travaux qu'il a signés ; nous citerons : *Le Transformisme, ses origines, ses principes, ses impossibilités* (1873) ; — *Les Plantes carnivores* (1877) ; — *L'Agriculture chez les Romains* (1878) ; — *Réflexions sur les origines de la vie* (1879) ; — *La Littérature dans les spécialités pharmaceutiques* (1880) ; — *Création et Transformisme* (1882) ; — *Les Rouilles des céréales et des arbres fruitiers* (1883) ; — *La Peste des écrevisses* (1883); — *Les Microbes* (1884); — *Le Jardin des plantes de Rouen, à propos d'un catalogue de Pinard* (1887).

— Dom Victor-Eugène GARDEREAU, né à Angers, le 22 octobre 1807, licencié en droit, profès de l'ordre de Saint-Benoît, congrégation de France, chanoine honoraire d'Angers, est mort à Solesmes, le 16 mai 1888. Il s'est toute sa vie occupé d'études philosophiques et théologiques ; il a collaboré à *l'Auxiliaire catholique* durant les années 1845 et 1846, au *Correspondant* (1846), aux *Annales de philosophie* (t. XXXIV), et donné un grand nombre d'articles au journal *le Monde* et à la *Revue du monde catholique*.

— On annonce encore la mort : de M. André BARBES, ancien rédacteur de plusieurs journaux royalistes, mort à Cannes ; — de M. BEAUJEAN, né à Saint-Fargeau (Yonne), en 1821, collaborateur de M. Littré dans la rédaction de son *Dictionnaire de la langue française*, mort le 7 juin, à l'âge de 66 ans ; — de M. BÉHAGHEL, né, en 1833, à Nancy, auteur de plusieurs travaux sur l'Algérie, et rédacteur de journaux algériens ; — de M. L. DERÔME, qui a collaboré au *Moniteur Universel*, au *Journal de Paris*, à la *Revue de France* et au *Correspondant*, et publié des articles remarquables de critique littéraire ; de M. Eugène-Louis HAUVETTE-BESNAULT, né à Malesherbes (Loiret), en 1825, auteur d'un ouvrage intitulé : *Pantchâdhyâyî, ou les Cinq Chapitres sur les amours de Crichna avec les Gopis* (1865, in-8), mais non pas des *Stratèges athéniens* que Lorenz (t. IX, p. 733) lui attribue à tort, en le confondant avec son fils, M. Amédée Hauvette-Besnault ; — de M. Arnold HENRYOT, ancien rédacteur du *National* et du *Siècle* ; — du maréchal Edmond LE BŒUF, né à Paris le 5 novembre 1809, qui laisse un manuscrit de Mémoires intitulés : *Histoire de ma vie*, mort le 7 juin, au château de Moncel, à l'âge de 80 ans ; — de M. Francis LEFEUVRE, auteur de travaux historiques et de nouvelles fort intéressantes, collaborateur de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, mort le 7 mai ; — de M. MARESTAING, qui a pendant de longues années rédigé la partie financière du journal *la Liberté*, sous le pseudonyme de Monbel, puis dirigé l'*Avenir national* et le *Télégraphe*, mort à l'âge de 73 ans ; — de M. Charles-Émile DE MAUPAS, ancien ministre, ambassadeur et sénateur, né le 8 décembre 1818, à Bar-sur-Aube (Aube), auquel on doit notamment : *Considérations sur le système des impôts* (1841), *Mémoires sur le second Empire* (1884-1885, 2 vol. in 8), mort à Paris le 19 juin, à l'âge de 70 ans ; — de M. POLMARTIN, ancien bibliothécaire du Corps législatif, mort à 92 ans ; — de M. Paul-Adolphe RAJON, né à Dijon, collaborateur à la *Gazette des Beaux-Arts*, mort le 9 juin dans sa propriété d'Auvers-sur-Oise ; — du R. P. TISSIER, jésuite, âgé de 88 ans, fondateur du célèbre cercle religieux et littéraire de la Mission de France, à Marseille, auteur de fort curieux *Mémoires*, qui seront sans doute publiés.

— A l'étranger, on signale la mort : de l'archéologue Franz-X. BENES, mort à Prague, le 20 mai, dans sa 68e année ; — du Dr Ernst BERTHEAU, professeur à la Faculté de philosophie de Gœttingue, mort dans cette ville le 17 mai, dans sa 75e année ; — de M. Gust. BODDAERT, professeur de chirurgie à l'Université de Gand, mort dans cette ville le 1er juin, âgé de 52 ans ; —

du théologien James-Freemann CLARKE, mort le 8 juin; — de M. Carlos COELLO Y PACHECO, poète et dramaturge espagnol, mort le 27 avril, à Madrid; — du romancier Karl VON GERSTENBERG, mort à Hambourg le 1er mai, à 42 ans; — de M. Edmund GURNEY, auteur de plusieurs ouvrages sur la psychologie, mort le 22 juin, à Brighton, à l'âge de 43 ans; — du Dr Carl-Friedrich-August KAHNIS, né à Greiz le 22 décembre 1814, auteur de plusieurs travaux sur le protestantisme, mort à Leipzig le 20 juin; du Dr Johann-Karl-Friedrich KEIL, ancien professeur de théologie à l'Université de Dorpat, mort le 5 mai à Roedlich, près Lichtenstein, dans sa 82e année; — de M. MOLBECH, professeur à l'Université de Kiel, mort le 20 mai à Copenhague, dans sa 67e année; — du rev. John PENROSE, auteur d'une compilation intitulée : *Easy Exercises in Latin elegiac verse*, publiée en 1850 et plusieurs fois réimprimée, mort le 23 juin, à Norway; — de Mr. Baker-Peter SMITH, qui a publié en 1840 un volume intitulé : *A Trip to the Far West of England*, mort le 18 juin, à Maidenhead, âgé de 87 ans; — de Mr. John SNODGRASS, qui a traduit en anglais plusieurs ouvrages de H. Heine, mort à l'âge de 38 ans; — du philosophe Gustav TEICHMÜLLER, mort à Dorpat le 24 mai, dans sa 57e année; — de M. Xavier-Victor VAN ELEWYK, maître de chapelle à la cathédrale de Louvain, et écrivain musical distingué, mort le 28 avril à Louvain, âgé de 63 ans; — de M. l'abbé Giacomo ZANELLA, poète lyrique estimé et professeur de langue et de littérature italiennes à l'Université de Padoue, mort le 17 mai, à Vicence, âgé de 68 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 8 juin, M. Bergaigne a lu une étude sur *les Origines de la littérature védique*. — Le 15 juin, M. le marquis de Vogüé a entretenu l'Académie de sa visite aux fouilles de Cherchell; M. d'Arbois de Jubainville a fait ensuite une communication sur les connaissances géographiques que les anciens Grecs avaient des contrées du nord de l'Europe. — Le 22 juin, M. Heuzey et M. Oppert ont présenté des observations sur des inscriptions récemment découvertes en Chaldée et en Assyrie : M. Philippe Berger a communiqué à l'Académie une étude aprofondie sur une inscription punique trouvée à Cherchell et dans laquelle il est question du tombeau de Micipsa.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 9 juin, M. Levasseur a communiqué un travail sur l'abolition de l'esclavage au Brésil; M. Ch. Lucas a entretenu ensuite l'Académie du nouveau code pénal italien qui abolit la peine de mort. — Le 16 juin, M. Vandal a commencé la lecture d'un mémoire sur un projet d'établissement français en Égypte formé par Louis XIV et Colbert.

CONCOURS ET PRIX. — Les Jeux floraux de Paris organisés par la Société des félibres ont compris, cette année comme en 1887, un concours littéraire et un concours artistique, dont les résultats ont été proclamés le 17 juin dernier, aux fêtes de Sceaux. Un prix était offert par le ministre de l'instruction publique à la meilleure étude en prose française sur Théodore Aubanel (poésie, théâtre, discours); le jury, que présidait M. Maurice Faure, député, a donné sa préférence au travail de notre collaborateur M. Charles Maurras. Le prix Florian (un dialogue en vers français entre Florian et Aubanel) a été enlevé haut la main par M. Xavier de Magallon. Divers autres prix étaient attribués à des ouvrages en langue d'oc. Signalons parmi les lauréats M. Challamel, pour son poème sur *la Comtesse de Die*; M. Gavaudan pour son sonnet *l'Aïoli*; M. J. Chevallier pour un autre sonnet provençal *la Mort de Zani*; M. Chastanet pour une *Scène comique méridionale*; M. Maurice Bruel

pour sa traduction du *Petit Poucet* en provençal. — Enfin les lauréats du concours artistique sont : MM. Marsal, pour son dessin de tambourinaire provençal, Victor Peter, pour sa médaille, et Dumont, qui a mis en musique la chanson de Félix Gras, *Guihem de Berguedan.* Tous ces sujets étaient exactement définis dans le programme du concours. Les récompenses consistent en médailles de vermeil ou d'argent et en œuvres d'art offertes par le ministère de l'instruction publique et le ministère des beaux-arts.

— L'Académie des Jeux floraux de Toulouse a célébré, le 3 mai, sa grande fête traditionnelle, connue sous le nom de « Fête des Fleurs. » Pour le concours de cette année, l'Académie avait reçu neuf cent dix-sept ouvrages en vers ou en prose. Sur ce nombre, sept seulement ont été couronnés. *La Galatée,* ode, par M. Francis Maratuech, de Ferrières (Lot), a obtenu une violette d'argent; *les Voix du souvenir,* ode, par M. Max-Tiple, de Saintes (Charente-Inférieure), ont obtenu un souci; *les Enfants,* idylle, par Mme Fondi de Niort (de Limoges), ont obtenu un œillet; *la Béarnaise,* élégie, par M. Amaury de Cazanove, de Salles (Basses-Pyrénées), a obtenu un souci, prix du genre; *le Duel du Cid,* ballade, par M. Élie Sorin, bibliothécaire-archiviste à Angers, a obtenu un œillet; *le Chêne à la Vierge,* hymne, par M. F.-E. Adam, de Paris, a obtenu le lis d'argent, prix du genre. Le jasmin d'or, prix fondé par Mme la marquise de Blocqueville, a été décerné à M. Gaston David, de Bordeaux, pour son discours en prose, intitulé : *la Philosophie chrétienne et le Pessimisme contemporain.* En même temps que le jasmin d'or, l'Académie, dans cette séance, a remis à M. Gaston David des lettres de maître ès-jeux. La même distinction a été accordée à M. Henri Villard, de Langres, qui a lu, à la séance du 3 mai, l'éloge de Clémence Isaure. Cette séance était présidée par M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet, modérateur du trimestre. Il avait à ses côtés M. Fernand de Rességuier, secrétaire perpétuel, et tous les mainteneurs de l'Académie, présents ce jour-là à Toulouse. M. Auguste Marchal, l'un des quarante, a lu le rapport sur le concours de l'année. Séance très brillante et auditoire choisi.

Un procès criminel sous Charles VI. — Le sous-titre de la brochure de M. Maurice Chanson est celui-ci : *Aimerigot Marchez au Châtelet de Paris. Juillet 1392* (Clermond-Ferrand, 1888, gr. in-8 de 19 p.). Aimerigot ou Merigot, décapité à Paris, en la place des Halles, le 12 juillet 1392, était fils du seigneur de Chalus et de Marguerite d'Ussel. M. Chanson a emprunté les principaux éléments de sa notice à Froissart, qui a si bien décrit les pillages et rapines du personnage. « ses besongnes d'Auvergne, » comme il s'exprime, et aux *Registres du Châtelet de Paris,* où l'on trouve tous les détails de l'information contre le coupable. La notice est enrichie de nombreuses notes, parmi lesquelles on remarquera surtout celle qui concerne (p. 8) la position de la localité que Froissart appelle « Calusset. »

Contes populaires de Lorraine. — Le *Polybiblion* (tome XLIX, p. 49) a donné un ample compte rendu des *Contes populaires de Lorraine,* publiés et encadrés dans de si savants commentaires par M. Emmanuel Cosquin. Bien des éloges émanés des hommes les plus compétents sont venus se joindre à ceux qui, dans cette revue, étaient adressés à l'auteur. M. Gaston Paris, dans le *Journal officiel;* M. Gaidoz, dans *Mélusine;* M. V. Fournel, dans le *Moniteur universel,* ont rendu pleine justice à M. Cosquin, de même que les rédacteurs de la *Saturday-Review,* du *Folk-lore Journal,* de la *Civiltà Cattolica* et d'autres nombreux périodiques français et étrangers. Les contes lorrains dont M. Cosquin fait d'une manière si curieuse remonter la généalogie jus-

qu'à l'Inde et qui amènent à leur suite un nombre énorme de récits analogues de provenances diverses, forment un des livres les plus importants dont le folk-lore se soit enrichi. Aux adeptes de la science nouvelle, M. Vieweg rend un service véritable en mettant en vente à un prix plus accessible à toutes les bourses — 12 fr. — un nouveau tirage des deux beaux volumes couronnés par l'Académie française.

Un singulier homonyme de Montaigne. — Le *Polybiblion* avait fait part aux lettrés, dans sa chronique du mois de septembre 1886 (p. 275), de la mise au jour d'une lettre inconnue de Montaigne, adressée au roi Henri III, et datée de 1583. La pièce ni la signature n'étant autographes, la question d'authencité restait ouverte. Elle vient d'être résolue de la façon la plus imprévue par l'auteur même de la trouvaille, M. Émile Du Boys, qui nous donne, dans le *Bulletin du Bibliophile* de mars 1888, le résultat de ses recherches. La lettre est écrite par un nain du nom de *Montaigne*, qui figure, en 1560, sur un rôle des valets de la reine d'Espagne, à la cour de France, et en 1563 dans un document des Archives nationales. Ce document est indiqué par Jal, et on y voit que dans un tournoi donné par Charles IX, son nain s'y montra « avec Montaigne, nain de la reine d'Espagne. » Ainsi s'explique, dans la curieuse lettre signée Montaigne, l'insistance de l'écrivain sur sa toute petite taille, insistance qui restait assez bizarre pour qui savait que l'auteur des *Essais* était seulement, comme il le dit lui-même, « un peu au-dessous de la moyenne. » Les pièces apportées au procès par M. Du Boys ne laissent aucun doute sur la question; il faut seulement admettre que le nain Montaigne vivait en 1583, bien qu'aucun autre document jusqu'ici n'ait attesté son existence à cette époque.

Archives historiques de la Gascogne. — Un fascicule supplémentaire des *Archives historiques de la Gascogne* vient de paraître (Paris, Champion; Auch, Cocharaux, 1887, gr. in-8 de 50 p.). Ce fascicule renferme le compte rendu de la réunion générale de la Société (22 octobre 1887). On y remarque une belle allocution de Mgr l'archevêque d'Auch sur l'importance des études historiques, deux rapports très intéressants, l'un par notre collaborateur M. Léonce Couture, président de la Société, sur le personnel et les travaux de la dite Société; l'autre, par M. J. de Carsalade du Pont, qui en est le secrétaire général, sur la publication des archives historiques. Signalons encore diverses communications de M. le baron A. de Ruble (sur le conclave où le cardinal François de Tournon, archevêque d'Auch, fut sur le point d'être nommé pape); de M. l'abbé Breuils (sur des mosaïques et ruines gallo-romaines dans les environs de Montréal et d'Eauze); de M. Adrien Lavergne (sur le projet d'un musée archéologique à Auch): de M. l'abbé Douais (sur le projet d'un bullaire de la Gascogne); du même abbé Douais (sur le cartulaire de Nizors); de M. Baradat de Lacaze (sur les coutumes de Mauvezin et de Fezensaguet conservées à la Bibliothèque de l'Institut); de M. le docteur Louge (sur le préhistorique dans le Gers): de M. Dumas de Rauly, archiviste du département de Tarn-et-Garonne (sur le siège de Lectoure et le meurtre de Jean V, comte d'Armagnac, en 1473); de M. le docteur Desponts (sur un Mémoire de 1657 relatif à la commune de Pessan, rédigé par M. de Lacoste, professeur à l'Université de Cahors); de M. Philippe Lauzun (sur la monographie projetée de l'abbaye Notre-Dame de Flaran). Le recueil est couronné par un sonnet en langue gasconne adresse aux membres de la Société par M. Forestié, le futur éditeur dans les *Archives historiques* du très curieux et très précieux *Livre de comptes*

des frères Bonis (XIVe siècle). Puisque nous avons parlé d'une des prochaines publications de la Société, annonçons encore deux autres publications considérables dont les frais seront généreusement supportés par les éditeurs, ce qui est d'un bon et bel exemple : *Les Sceaux gascons du moyen âge* (gravures et notices), par M. le conseiller Laplagne-Barris, et le *Voyage à Constantinople de Jean de Gontaut-Biron, baron de Salagnac, ambassadeur auprès du Grand-Seigneur* (*1605*), par M. le comte Th. de Gontaut-Biron, à la famille duquel le *Polybiblion* adresse le témoignage de sa plus vive sympathie à l'occasion de l'incendie du magnifique château de Saint-Blancard.

Tableau de Valenciennes au XVIIIe siècle. — Le texte publié sous ce titre par M. Paul Marmottan (Valenciennes, Lemaître, gr. in-8 de XIV-53 p.), est tiré d'un manuscrit inédit de dom Buvry, dernier abbé de Saint-Saulve, près Valenciennes. Dom Buvry ne paraît pas être l'auteur de ce Mémoire ; on lit en effet sur l'un des folios de garde du manuscrit en question, qu'il a été tiré d'un original déposé à l'abbaye de Saint-Jean en Valenciennes. Qu'est devenu le manuscrit original ? On l'ignore, et il semble perdu à tout jamais. Quant à la copie de dom Buvry, elle fut d'abord conservée à l'abbaye de Saint-Saulve, d'où elle passa entre les mains de divers particuliers, et enfin dans la bibliothèque de M. Dancoisne, qui fut, en 1874, vendue aux enchères. Le manuscrit du *Tableau de Valenciennes* devint alors la propriété du père de M. Paul Marmottan. Ce Mémoire fournit des renseignements absolument nouveaux et très variés sur l'état de la ville, surtout à la fin du XVIIIe siècle : à côté d'une notice historique sur Valenciennes, son origine et ses souverains, on trouve un état ecclésiastique, indiquant les paroisses et couvents d'hommes et de femmes, une statistique des établissements de charité, décrits en détail. Le paragraphe consacré à l'état civil et aux différentes juridictions a une grande importance ; c'est une véritable histoire administrative de Valenciennes, très utile à consulter pour la composition des principaux corps publics, pour la date de la création et les attributions des différentes charges, depuis les prévôts, prévôt de la ville, et « prévôt le comte, » commissaire du roi, jusqu'aux sergents. Très intéressant aussi l'état militaire de Valenciennes, composé de cinq compagnies bourgeoises : les canonniers, les arbalétriers, les archers, les arquebusiers et les bons-vouloirs ou volontaires, ceux-ci plus favorisés que ceux d'aujourd'hui, car ils pouvaient quitter leur service quand ils voulaient. Le manuscrit de dom Buvry traite encore des impositions, du commerce, de la navigation, des corps et communautés de marchands (chapitre très curieux), etc. L'original dont il dérive a sans doute été écrit en 1783 ; il ne mentionne, en effet, aucun événement postérieur à cette date. M. Paul Marmottan a été bien inspiré en faisant part au public de ce texte si nourri de faits et de renseignements précis. Dans la notice qui le précède, l'éditeur donne notamment une bibliographie des œuvres composées, ou simplement transcrites par dom Buvry.

L'Ancienne Littérature polonaise et ruthène. — La Pologne, après avoir eu 200 œuvres imprimées au XVe siècle, vit dans le siècle suivant le nombre des volumes imprimés s'élever à 7,250. L'activité littéraire du XVIIe siècle fut encore beaucoup plus grande et on compta plus de 21,000 publications littéraires. Le siècle dernier donnant un nombre de plus de 44,000 ouvrages, la bibliographie polonaise des quatre siècles qui ont précédé le nôtre comprend donc plus de 73,000 impressions. Comme la langue savante de ces siècles était la langue latine et que de plus cette langue

était souvent celles des tribunaux et des diètes, il n'est pas étonnant que les deux tiers de ces publications littéraires soient des écrits en langue latine; de plus il faut remarquer que 700 écrits environ ont paru en langue ruthène. On imprimait en Pologne des livres destinés à l'usage de l'Église grecque-ruthène. Presque tous ces livres sont catholiques et il n'y en a qu'un petit nombre de schismatiques. Des Polonais comme le prince Ostrogski, Smotrzycki, Baranowicz, Galatowski et beaucoup d'autres écrivaient en même temps en polonais et en ruthène (petit-russien). Le premier livre russien a été imprimé par Fiol en 1491. Les livres ont été imprimés dans les localités suivantes : 1 à Bujnicze (gouv. Mohilew); 66 à Czernichow (ancienne Lithuanie); 2 à Czetwertnia (gouv. de Wolhynie); 1 à Czorneński Monastyr (gouv. de Wolh.); 3 à Dermański Monastyr (ibidem) ; 20 à Jewic (gouv. de Wilna); 241 à Kiew ; 5 à Cracovie ; 4 à Króleviec; 1 à Kryłos (Galicie) ; 2 à Krzemieniec (gouv. de Wolh.); 17 à Kuteinski Monastyr (gouv. de Mohilew); 121 à Lemberg; 13 à Luck (gouv. de Wolh.); 23 à Mohilew ; 3 à Nieświez (Lith.); 10 à Nowogród (gouv. de Czernichow) ; 27 à Ostrog (Wolhyn.); 2 à Poczajow (Wolh.); 2 à Polock ; 1 à Prague ; 1 à Rochmanów (Wolh.); 3 à Stratyn (Galic.) ; 6 à Supraśl (Lithuan.) ; 2 à Uherce (Galicie) ; 26 à Uniewski Monastyr (Galicie); 79 à Wilna; 2 à Zabludow (Lith.). Nous avons compté les impressions de Nowogród, Czernichow et Kiew dans la littérature ruthène. Sur ce point il n'y a point de controverse. Mais depuis l'année 1668 ces localités appartenaient à la Russie. D'où se pose la question de savoir si l'on peut ajouter à la littérature polonaise ces quelques dizaines de livres produits après ce temps aux lieux mentionnés. En tout cas Estreicher (que nous avons suivi pour ces nombres) semble assurer à juste titre que la Pologne a quelque droit de les considérer comme faisant partie de sa littérature, puisque les auteurs étaient tous liés avec la Pologne et traitaient en polonais des questions de ce pays.

Paris. — Depuis le 30 mai, les *Matinées espagnoles*, qui ont si bien continué, sous l'habile direction du baron Stock, ou plutôt de la haute personnalité que cache ce pseudonyme, les traditions des *Matinées italiennes*, se sont transformées en grand organe international. Désormais, on trouvera dans la *Nouvelle Revue internationale, les Matinées espagnoles*, à côté de la partie exclusivement diplomatique et politique, un tableau plus complet de la vie artistique et mondaine à Madrid, Paris, Rome, Saint-Pétersbourg, etc., dressé par des écrivains éminents de la France et de l'étranger. Des noms tels que ceux de Mme la comtesse de Rute, J. Cornély, Émilio Castelar, Jules Simon, L. Amici, etc., retiendront certainement l'attention du public lettré. (Bureaux de la *Revue*, 23, boulevard Poissonnière; abonnement annuel : 50 fr.).

— M. Joseph Fabre continue la série de ses publications sur Jeanne d'Arc et donne de nouveaux détails sur le *Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, d'après les textes latins officiels (Paris, Delagrave, 2 vol. in-18 j. de 372 et 399 p.). Ce sujet avait déjà fait, en 1884, l'objet d'une publication, beaucoup moins importante, du même auteur.

— Vient de paraître un important ouvrage de M. Abel Lefranc, archiviste-paléographe, sur *la Jeunesse de Calvin* (Fischbacher, gr. in-8 de XVI-229 p.). M. Lefranc a déjà publié une *Histoire de Noyon*, dont le *Polybiblion* rendra compte prochainement, dans un article d'ensemble, sur les récents travaux d'histoire locale.

— La librairie de V. Palmé met en vente un magnifique volume in-4, intitulé : *Le Livre d'or du Pontificat de Léon XIII.*

— La mort du regretté M. Victor Gay n'arrêtera pas la publication de son *Glossaire archéologique*, dont un seul volume sur deux a paru. Le savant archéologue a laissé les matériaux nécessaires pour continuer son œuvre, que M. E. Molinier a bien voulu se charger de terminer.

— En vente chez Quantin le 3e volume des *Manuscrits de Léonard de Vinci, manuscrits C, E et K de la Bibliothèque de l'Institut*. Ce vol., gr. in-fol. (prix : 150 fr.), renferme 474 fac-similés phototypiques, avec transcriptions littérales, traductions françaises, et tables méthodiques, par M. Charles Ravaisson-Mollien.

— Un *Traité pratique de l'enluminure des livres d'heures, missels, canons d'autels, images pieuses et gravures*, par M. Karl Robert, vient d'être édité à la librairie Laurens (in-4).

— La librairie C. Reinwald annonce la prochaine apparition du tome second de *la Vie et la Correspondance de Charles Darwin, avec un chapitre autobiographique*, publiés par son fils, M. Francis Darwin, et traduits de l'anglais par M. Henry-C. de Varigny (in-8).

Comtat-Venaissin. — M. Roger Vallentin a dernièrement fait imprimer chez Seguin, d'Avignon, une brochure sur *les Doubles Tournois et les Deniers tournois frappés à Villeneuve-lez-Avignon pendant le règne de Louis XIII* (*1610-1643*) (in-8 de 31 p.).

Dauphiné. — *Le Premier Bateau à vapeur*, tel est le sujet traité par M. Alfred Vellot dans son discours de réception à l'Académie delphinale (Grenoble, imprimerie Allier, 1887, in-8 de 63 p.). Le sous-titre de la plaquette nous apprend qu'il s'agit là d'une notice sur *Dorothée de Jouffroy* (*1751-1832*). Cette notice, très bien écrite, est fort intéressante. M. Vellot n'a rien négligé pour raconter de la façon la plus exacte l'histoire de la vie et des découvertes du marquis de Jouffroy (né le 30 septembre 1751 à Roche-sur-Rognon (Haute-Marne). Il a consulté les notices d'Arago, de Louis Figuier, du marquis de Bausset-Rochefort, d'Eugène Muller, d'Achille de Jouffroy, le fils de l'inventeur de la navigation par la vapeur.

Franche-Comté. — Récemment a été imprimé à Lons-le-Saunier, chez Déclume, le 2e volume de la 4e série des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* (*1886*) (in-8 de xxx-339 p.). Au point de vue de l'histoire de la province, nous remarquons dans ce recueil : *États de Franche-Comté. Recès de 1621*, document inconnu à de Troyes, auteur des *États de la Franche-Comté*, qui l'avait vainement cherché et que M. Ed. Toubin a découvert, manuscrit, dans la bibliothèque de Salins ; — le *Livre de raison de la famille de Froissard-Broissia, de 1532 à 1701*, que les futurs historiens de la famille dans l'ancienne Franche-Comté consulteront très utilement ; — une *Histoire anecdotique de l'ancien théâtre de Lons-le-Saunier*, par M. F. Guillermet, où le scepticisme, malheureusement, ne le cède pas à la finesse d'esprit ; — *Notice sur une stèle gallo-romaine découverte à Tavaux (Jura)*, par M. l'abbé P. Brune (2 planches) ; — *Rapport sur les nouvelles fouilles faites à la Croix-des-Monceaux, territoire de Conliège*, par MM. Z. Robert et H. Chevaux (5 planches).

— *Maîche et ses environs* ont fait l'objet d'une petite brochure anonyme qui vient de paraître (Montbéliard, imp. Hoffmann, in-12 carré de 24 p.). C'est un itinéraire de touriste à travers un coin des montagnes du Doubs, pays aussi pittoresque que la Suisse.

Guyenne et Gascogne. — On conserve aux archives municipales de Monségur (Gironde) un précieux cartulaire de 83 feuillets, contenant 37 documents (1265-1432). Ce sont les privilèges accordés à la ville par Éléonore de Guienne et les rois d'Angleterre, une bulle de Clément V, des règlements

municipaux, des enquêtes, des sentences, etc. Toutes ces pièces ont été disposées chronologiquement et publiées par M. J. Delpit dans le tome V des *Archives historiques de la Gironde*. L'excellent érudit bordelais avait négligé de joindre à sa publication un curieux calendrier qui se trouve en tête du manuscrit de Monségur. M. l'abbé Léglise vient de le publier dans les *Mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, en l'accompagnant d'un savant commentaire. Il y compare ce calendrier avec ceux du *Livre Velu* de Libourne et d'un bréviaire imprimé à Bazas au XVI[e] siècle, et y traite une fois encore des « jours égyptiens » soigneusement mentionnés dans son texte, où chaque mois est précédé d'une rubrique en vers relative à ces jours néfastes. M. le D[r] Berchon a joint au travail de M. l'abbé Léglise une nouvelle et intéressante étude sur le manuscrit de Monségur et les travaux dont il a été l'objet. Il a dressé un tableau synoptique des documents transcrits dans le cartulaire. Il s'est glissé une erreur dans la traduction du *Datum* de la bulle de Clément V mentionnée sous le n° 20, au lieu de : Prieuré de Granselle, près de Malausana, diocèse de Bayonne, il faut lire : Prieuré du Grauseau, près de Malaucène, diocèse de Vaison. Cette distraction vénielle ne doit pas faire méconnaître l'intérêt du travail des deux érudits bordelais (*Le Calendrier de l'Esclapot ou Cartulaire de Monségur*, par l'abbé S. Léglise, avec une introduction sur l'histoire du manuscrit et des notes bibliographiques, par le D[r] Ernest Berchon (Bordeaux, imp. Cadoret, in-8 de 64 p. avec fac-similé).

— Beaucoup de bien à dire du volume que vient de publier M. l'abbé Ferran, aumônier du couvent de Piétat : *La Dévote chapelle de Notre-Dame de Piétat à Condom, diocèse d'Auch. Notice historique et Descriptive de ce sanctuaire et de la dévotion dont il est le siège* (Condom, imprimerie Dupouy, 1887, in-12 de IX-288 p.). L'auteur, aidé par un estimable érudit, M. Joseph Gardère, bibliothécaire de la ville de Condom, a retrouvé beaucoup de documents qui lui ont permis d'écrire une excellente histoire d'une des plus célèbres chapelles de la Gascogne (depuis sa fondation, au XVI[e] siècle, jusqu'à nos jours), et dont quelques-uns sont reproduits soit dans le texte, soit dans l'appendice. Le petit livre de M. l'abbé Ferrand est si sérieusement fait qu'on peut le considérer comme non moins instructif qu'édifiant. C'est, en quelque sorte, une histoire de la ville même de Condom, et l'on y trouve diverses particularités sur la peste de 1563, sur les ravages de Mongommery (novembre 1569), sur l'entrée du prince de Condé (22 août 1611), sur la peste de 1653, sur le R. P. Gilbert, professeur à l'Université de Douai, envoyé par Louis XIV en exil à Piétat comme janséniste (1698), sur divers évêques de Condom, sur le terrible hiver de 1709, sur les scènes révolutionnaires de 1793; signalons, à ce sujet, un document relatif à la célébration de la fête décadaire du 10 frimaire, an VI, laquelle fête était une apothéose de l'infâme Marat.

— M. Charles Marionneau, correspondant de l'Institut, membre de l'Académie de Bordeaux, nous donne une très curieuse étude sur *Jean-Étienne Lasne, maître graveur en taille douce, illumineur de la ville de Bordeaux au XVII[e] siècle* (Bordeaux, V[e] Moquet, 1887, gr. in-8 de 22 p., 2[e] édition tirée à 50 exemplaires). J.-E. Lasne, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Michel Lasne, son parent, s'établit à Bordeaux, s'y maria, en 1620, avec Marie Compnes, et grava plusieurs pièces (vignettes, fleurons, frontispices, plans, portraits, etc.). On n'avait, jusqu'à ce jour, mentionné que six de ces pièces. M. Marionneau en signale plusieurs autres, quelques-unes fort importantes, comme le portrait de Henri de Lorraine, duc de Mayenne et d'Ai-

guillon, le frontispice du *Commentaire sur les coutumes de Bourdeaus,* par Bernard Automne, etc. La notice de M. Marionneau s'appuie sur divers documents inédits. Un de ces documents, extrait des archives départementales de la Gironde, et daté du 1er novembre 1622, est reproduit à l'appendice : c'est l'*Inventaire et Description des meubles et ustensiles trouvés au domicile de Jean-Etienne Lasne.*

— Une édition des *Œuvres complètes du poète Arnaud Daubasse, maître peignier de Villeneuve-sur-Lot,* a été donnée par M. A. Claris (Villeneuve-sur-Lot, imprimerie Ed. Chabrié, in-8 de 259 p.). On possédait déjà deux éditions des poésies patoises et françaises de Daubasse, la première due à l'abbé Tailhé (Villeneuve, 1796), la seconde due à H. Escande (*Ibid.*, 1839); mais elles laissent fort à désirer et elles sont, du reste, entièrement épuisées. La nouvelle édition est bien préférable soit pour l'impression, soit pour la notice et les notes, soit enfin pour le texte qui est aussi pur que complet. L'étude de M. Claris sur *Arnaud Daubasse, sa vie et ses œuvres,* contient des choses nouvelles, notamment sur le mariage du « fezeur de peignes » avec une Villeneuvoise, Jeanne Laboury (26 janvier 1681) et sur son décès que le *Dictionnaire historique de la France* met en 1727 et qui est du 6 octobre 1720 (registres de l'état civil de la paroisse de Sainte-Catherine, à Villeneuve). Signalons, à la suite de la notice, des lettres d'adhésion de Frédéric Mistral, de Clovis Hugues, d'Elie Fourès, de Jules Boissière, secrétaire de la société des félibres de Paris; des stances à Daubasse par son éditeur, lequel a traduit en vers chacune des pièces patoises (moins les cantiques). Peut-être M. Claris a-t-il quelque peu surfait le mérite de son poète; mais qui donc oserait lui jeter la première pierre ?

Ile-de-France. — M. le comte Arnold de Rouseray, membre de la Société archéologique de Rambouillet, a publié une *Notice sur l'abbaye de Saint-Pierre de Neauphle-le-Vieux dépendant anciennement du diocèse de Chartres* (Saint-Amand, imp. de Destenay, in-8 de 27 p. et 2 pl.).

Limousin. — M. Alfred Leroux a récemment commencé une importante publication de textes sous ce titre : *Nouveaux Documents historiques sur la Marche et le Limousin,* tome I (Limoges, imp. de Gely, in-8 de IV-372 p.). Ce volume fait partie des *Archives historiques de la Marche et du Limousin*, publiées sous la direction de MM. Alfred Leroux et René Fage.

— M. l'abbé Camilles Artiges, chapelain de Saint-Louis des Français à Rome, publie actuellement, dans le *Limousin et Quercy,* une série d'*Études et Portraits ecclésiastiques.* Cette galerie, qui promet d'être intéressante, s'ouvre par la grande figure de César Baronius, le père de l'histoire ecclésiastique.

Lyonnais. — Le tome IV de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon,* qui vient de paraître à la librairie Ernest Leroux, mérite spécialement d'attirer l'attention. Il est intitulé : *Le Nouveau Testament traduit au XIIIe siècle en langue provençale, suivi d'un rituel cathare, reproduction photolithographique du manuscrit de Lyon* publiée avec une nouvelle édition du rituel par L. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon; exécutée par MM. Lumière frères d'après leur procédé, tirée par M. Storck. — Le manuscrit ainsi reproduit est la propriété de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, et, comme les autres volumes appartenant à cette académie, il fait partie de la bibliothèque municipale du palais Saint-Pierre, où il est catalogué sous le nº 36. Le texte, tracé vers le milieu du XIIIe siècle sur parchemin à deux colonnes, et orné de lettres capitales colorées en rouge et bleu, offre les quatre Évangiles, les Actes des Apôtres, l'Apocalypse, les Épîtres et, de plus, un rituel cathare, très important pour l'histoire de l'hérésie albigeoise. La

langue présente en grand nombre les traits dialectaux propres à la région qui comprend l'Aude et le Tarn, et, partiellement, la Haute-Garonne et l'Ariège, qui est justement celle où les Albigeois étaient le plus répandus. Toutefois certains érudits ont attribué à la traduction contenue dans le manuscrit de Lyon une origine vaudoise et M. Fœrster, professeur à Bonn, a annoncé qu'il allait reprendre cette thèse. En tout cas, le rituel qui termine le manuscrit est tout à fait conforme à ce qu'on sait des cérémonies cathares.

MAINE. — Le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Calais,* qui contient des chartes si curieuses pour l'étude de la diplomatique mérovingienne et carolingienne, a été récemment publié par M. L. Froger sous les auspices de la Société historique et archéologique du Maine (Le Mans, Pellechat, in-8 de XXV-98 p.).

NORMANDIE. — M. Pierre Carel poursuit ses recherches sur l'histoire de la ville de Caen; il vient de faire paraître : *Étude sur la commune de Caen, suivie de la liste des Échevins. Analyse du martrologe de la ville et du registre du cérémonial* (*Documents inédits*) (Caen, Massif, 1888, in-8 de 308 p.) et aussi : *Les Médecins et les Chirurgiens de Caen avant la Révolution* (Caen, Massif, in-8 de 42 p.).

— Viennent de paraître également : *Notice archéologique et historique sur l'évêché d'Évreux,* par M. G. Prévost (Caen, H. Delesques, in-8 de 45 p.); — *Un Procès séculaire. La Seigneurie et Vicomté de Pont-Audemer,* par P. Le Verdier (Rouen, Cagniard, in-8 de 61 p.); — *Restauration de la flèche de Caudebec-en-Caux, 1885-1886,* par M. l'abbé Andrieu (Rouen, Cagniard, in-8 de 145 p. et fig.).

— M. Louis Régnier a fait un tirage à part du *Rapport sur les publications historiques relatives au département de l'Eure parues en 1887,* qu'il a soumis à la Société libre de l'Eure (Bernay, Lefèvre, 1888, in-8 de 46 p.).

— La Société historique et archéologique de l'Orne a commencé la publication du tome VII de ses Bulletins. Il contient plusieurs études intéressantes : *Catherine de Gonzague-Clèves, duchesse de Longueville,* par M. le marquis de la Jonquière; — *Les Origines du Passais.* par H. Le Faverais; — *La Bannière de la Lande-Patry,* par M. l'abbé Burel; — *La Fresque de l'église Saint-Julien, à Domfront,* par M. Florentin Loriot; — *Souvenirs littéraires d'un gentilhomme campagnard,* par M. l'abbé Rombault.

— La Société de l'histoire de Normandie a, de son côté, publié le compte rendu de sa dernière assemblée générale; il contient une étude du président, M. Ch. de Beaurepaire, sur le chanoine Clérel qui, plusieurs fois, joua un rôle considérable aux États de Normandie, sous le règne de Henri III. A la suite, plusieurs pages sont consacrées par M. A. Bligny à la bibliographie historique normande.

ORLÉANAIS. — Signalons une intéressante brochure extraite des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* et publiée sous ce titre : *Église de Notre-Dame de Cléry : les Sépultures de Marie d'Harcourt, femme du bâtard d'Orléans, de Jean, leur fils, et de François II et Louis Ier, ducs de Longueville, leurs petits-fils; Testament inédit de Dunois et autres documents,* par M. L. Jarry (Orléans, Herluison, in-8 de 99 p.).

— M. L. Radet a fait paraître un petit Mémoire sur *le Siège de Montargis en 1427* (Montargis, Chartier, in-18 de 24 p.).

PICARDIE. — A récemment paru dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie* et en tirage à part le tome III de l'*Histoire de l'abbaye et de la ville de Saint-Riquier,* par M. l'abbé Hénocque (Amiens, imp. de Douillet, in-4 de VI-574 p.).

Provence. — L'intéressante étude que M. de Cabrens a publiée successivement, dans la *Revue de Marseille*, depuis une année environ, sur la *Vie de Mgr de Vintimille, évêque de Carcassonne, d'après sa correspondance inédite*, vient de paraître en un petit volume in-8 (Marseille, Olive).

— M. Victor Edelga, ancien officier, a publié, à Draguignan (Olivier, in-4), ses *Souvenirs de la guerre et du siège de Paris*. C'est un document à ajouter aux nombreuses publications qu'aura à utiliser le futur historien de nos derniers désastres.

— M. Bizos, doyen de la Faculté des lettres d'Aix, va publier incessamment, chez Lecène et Oudin, un volume sur *Ronsard*, impatiemment attendu de tous les auditeurs qui ont suivi, cette année, à Aix et à Marseille, les leçons du disert professeur sur le poète de la *Pléiade*.

— Mgr Ricard va publier, dans le courant du mois d'août, chez Vitte et Perrussel, à Lyon, le second volume de ses *Études de critique littéraire et biographique sur le Grand Siècle*. Le volume sous presse est consacré à *Corneille*. Il sera suivi, à bref délai, d'un troisième volume consacré à *Boileau*.

— Une mention particulière est due à l'*Almanach des Saints de Provence pour l'année 1888, contenant le calendrier romain et le calendrier provençal* (Marseille, Imp. marseillaise, 1887, in-8 de 36 p.). A chaque jour du mois est inscrit d'abord le saint de l'année liturgique, ou à défaut, un saint pris, à ce même jour, dans le Martyrologe romain. Suivent, en caractères italiques, les saints qui appartiennent à la Provence par leur naissance, leur séjour ou leur mort. Ces saints ont été tellement nombreux, qu'il n'y a presque pas de jour auquel on ne puisse rattacher, dans cette région entre toutes privilégiée, le souvenir de la naissance, du séjour ou du décès de l'un d'eux. La glorieuse liste est suivie de diverses notes sur *l'État de la Provence avant Jésus-Christ*, sur *l'Évangélisation de la Provence*, sur *Saint Lazare*, *Sainte Marthe* et *Sainte Magdeleine*, sur *Sainte Marcelle* et *Saint Parménas*, sur *les Saintes Marie*, enfin sur *Saint Maximin et ses compagnons*. On ne s'étonnera pas du soin exquis avec lequel a été formé et publié le pieux petit recueil, quand on saura que nous le devons à un savant bibliophile, M. G. de Rey.

Allemagne. — L'éditeur du *Centralblatt für Bibliothekswesen* se décide à publier en fascicules indépendants, sous le titre de : *Beihefte zum Centralblatt für Bibliothekswesen*, les travaux d'une certaine importance qui exigent environ trois feuilles d'impression. Les divers fascicules de cette nouvelle publication ont une double pagination; une pagination continue qui permet de réunir une série de fascicules en un volume; et une pagination indépendante pour chaque fascicule, ou plutôt pour chaque travail publié dans les fascicules, en sorte que chaque partie forme un tout. Le 2e fascicule de cette publication. (Leipzig, Harrassowitz, in-8 de II-43, IV-22 p., avec un fac-similé) comprend deux études : 1° un important travail de M. Brambach sur l'École de chant de Reichenau au moyen âge; 2° une bibliographie, due à M. Roth, des écrits de Henri de Hesse.

— En 1887 ont paru en Allemagne 15,972 publications de tout genre, soit 281 de plus que pendant l'année précédente. Ce sont surtout des livres classiques ; 1,456 ouvrages ont trait à la théologie ; 1,402 aux belles-lettres ; 1,369 à la jurisprudence; 867 à la médecine. Les écrits populaires et les almanachs ont atteint le nombre de 729 ; le commerce est représenté par 725 ouvrages; l'histoire par 722. Nous trouvons les langues modernes et l'ancienne littérature allemande avec 585 écrits, et enfin les langues classiques avec 585, et les livres pour la jeunesse avec 464.

Autriche. — Dans le cours de l'année 1885, ont paru. à Prague, 692 ouvrages, 533 en langue tchèque, 159 en langue allemande, se répartissant de la manière suivante : Encyclopédie et collection, 62 ; théologie, 19 ; pédagogie, 35 ; philologie, 13 ; philosophie, 5 ; jurisprudence, 53 ; statistique, 1. L'histoire atteint le chiffre de 55 ouvrages ; la géographie de 33 ; les sciences naturelles de 12 ; la médecine de 13 ; les mathématiques et l'astronomie de 2 ; la technique de 1 seulement ; la musique de 77 ; les périodiques sont au nombre de 137.

Espagne. — Don Rodolfo Béer a publié : *Noticias bibliograficas y Catalogo de los codices eclesiasticos de la santa Iglesia catedral de Léon* (Léon, Muñon, in-8). La ville de Léon a été, dans les siècles qui ont suivi la conquête de l'Espagne par les Maures, comme la capitale du pays pour les catholiques, leur boulevard, et le centre où s'organisait la lutte de la croix contre le croissant. C'est ce qui donne un intérêt considérable à la publication sur laquelle nous appelons en ce moment l'attention de nos lecteurs. Signalons dans l'ouvrage de don R. Béer, la notice consacrée à un *Antifonario*, qui doit appartenir au xe siècle, s'il n'est plus ancien : car la notation musicale n'offre ni clef ni lettre d'aucun genre, et la notice no 15 relative à un palimpseste, qui n'est autre qu'une portion des livres saints, d'après la version dite *Ancienne italique*.

— M. Gabriel Jogand, plus connu en France sous le nom de Léo Taxil, continuant la série de ses importants travaux relatifs à la franc-maçonnerie, a eu l'heureuse idée de réunir en un volume, *la España masonica*, tous les renseignements qu'il a pu recueillir sur l'état particulier des loges d'Espagne, les noms de leurs principaux membres, le texte des statuts et règlements qui y sont en vigueur.

— Un éditeur de Barcelone, M. Bastinos, vient de commencer une publication qui, selon ses calculs, atteindra facilement le chiffre de 70 volumes in-12 de 500 pages chacun, savoir, la *Coleccion de los poetas hispano-americanos*. Il a pour collaborateur, au point de vue littéraire, don Lazaro Maria Perez.

— M. Fernandez Cuesta termine en ce moment un *Diccionario de las languas castellana y francesa* (Barcelone, 3 vol. in-4), qui a beaucoup d'analogie avec le dictionnaire de Littré si estimé en France, au moins dans son ensemble.

— Une nouvelle revue hebdomadaire vient d'être fondée à Valdepeñas (province de la Mancha), sous le nom de *el Legitimista* ; c'est assez dire qu'elle aura une couleur politique bien tranchée.

Italie. — Le tome II des *Inscriptiones christianæ Vrbis Romæ*, de M. Rossi, va bientôt paraître. Cet important ouvrage n'étant pas, par son format et par son prix, à la portée de tout le monde, on a intérêt à en trouver la table détaillée dans le 3e fascicule du *Corso pratico di metodologia della storia*, publié par la R. Società romana di storia patria (Rome, Bibliothèque Vallicelliane, in-8 de 36 p.). Ce *Conspectus operis* est précédé d'un discours prononcé, le 7 juillet 1887, par M. de Rossi, pour faire connaître les sources, le plan et l'intérêt spécial de la seconde partie de son travail ; c'est en même temps un éloquent résumé de l'histoire de l'épigraphie avant le xvie siècle.

— Deux nouvelles brochures de M. Vittorio Cian ont paru ; la première, intitulée *Un episodio della storia della censura in Italia nel sec.* xvi, est relative à l'expurgation du *Cortegiano* de B. Castiglione, par un délégué de la congrégation de l'Index et à la publication de la singulière édition qui résulta de ce travail (Milan, 1887, in-8, 69 p. Extrait de l'*Archivio Lombardo*). La

seconde est un tableau des mœurs des courtisanes en Italie, d'après de nombreux documents d'archives. *Galanterie italiane nel sec.* XVI (Turin, bureaux de « la Letteratura, » in-16 de 64 p.); ce sujet délicat est traité avec toute la convenance désirable.

— Vient de paraître le compte rendu des opérations de la banque coopérative de Padoue, sous le titre de : *Banca cooperativa popolare di Padova, resoconto dell' anno 1887* (Padoue, tip. Penada, in-8 de 65 p.).

— Dans sa plaquette, *D'un graduale et di alcuni antifonari* (Florence, Carnesecchi, in-12 de 12 pages), M. Castellani, de la Bibliothèque Saint-Marc à Venise, donne la description de cinq incunables sortis des presses de Giunta en 1499, 1500, 1503, et que l'on conserve dans ladite bibliothèque.

MONACO. — Le libraire Alph. Picard, de Paris, vient de mettre en vente le 1er volume d'une importante publication de M. G. Saige, conservateur des archives du palais de Monaco, qui a réuni les *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le XVe siècle* (in-4 de CCLXXIX-716 p.). Ce tome Ier embrasse les années 1412 à 1494; le tome second et dernier est annoncé pour la fin de l'année.

POLOGNE. — M. R. Widmann a publié la première partie d'un important ouvrage sur *les Archives de la ville de Lemberg*. Les documents les plus anciens datent de l'année 1353.

— Le Dr Abraham, docent de l'Université de Cracovie, vient de publier le résultat de ses recherches sur l'histoire polonaise au moyen âge.

— A Varsovie vient de paraître la première livraison d'une Encyclopédie générale en langue hébraïque, sous le titre de *Ha-êchekol*.

— Dans la Lithuanie prussienne on a imprimé, l'année dernière, à peu près 250,000 exemplaires de livres divers. Les *Nouvelles de Vilna* rapportent que dans la Lithuanie russe, comptant environ 3,000,000 d'habitants, 150,000 livres se sont vendus dans les années 1885 à 1887.

— En 1510 on composa un catalogue des livres imprimés et des manuscrits se trouvant en la possession du prince de Lithuanie, Sigismond, plus tard roi de Pologne. Ce registre a été réimprimé déjà plusieurs fois, mais toujours avec des erreurs. Enfin, le professeur Ptaszycki vient d'en donner une édition exacte avec l'indication du dépôt où ces livres se trouvent actuellement.

— Le professeur Zakrzewski vient de communiquer à l'Académe de Cracovie les résultats de ses recherches dans les archives de Siebenburgen; le professeur Smolka a parlé dans une séance de la même Académie des *Polonica* qui se trouvent à la bibliothèque du collège des cardinaux, à Rome.

— Le savant architecte Wdowiszewski vient de mettre la dernière main à une bibliographie des publications artistiques qui sera prochainement imprimée.

RUSSIE.— Le nombre des ouvrages publiés en Russie en 1887, sans compter la Finlande, a été de 7,366, dont 5,442 en langue russe et en 18,540,398 exemplaires sur 24,403,242, chiffre total. Quant à leur répartition, en premier lieu viennent les livres classiques, puis les romans, les belles-lettres, les ouvrages ascétiques et théologiques, les éditions populaires illustrées, historiques, etc. La philosophie et les arts occupent le dernier rang. Parmi les auteurs, Pouchkine, dont les œuvres ont cessé d'être un monopole, a eu le plus de vogue : il en fut imprimé 163 au nombre de 1,581,375 exemplaires. Les œuvres du comte Léon Tolstoï ont atteint le chiffre de 677,000 exemplaires, dont 93,000 renferment son drame : *Puissance des ténèbres*, et

397,000 ses écrits populaires. Après eux viennent, dans l'ordre suivant : Krylof (50,000 exempl.) ; Gogol (40,000) ; Tourguenef (16,000) ; Lermontof 15,000) ; Griboedof et Grégorovitch (chacun 10,000).

— On annonce l'apparition prochaine de la première revue scientifique en langue russe. Elle sera bimensuelle et servira d'organe à la Société des naturalistes, qui en a conçu le projet.

— L'académicien Bezobrazof vient de publier le premier volume de son ouvrage sur le feu *Comte Fédor Pétrovitch Lutke,* fondateur de la Société géographique et président de l'Académie des sciences, mort en 1882.

— Les héritiers du secrétaire d'État Golovine ont offert sa bibliothèque, composée de 7,000 volumes, à l'Observatoire météorologique de Pavlovsk à la fondation duquel le défunt avait beaucoup contribué.

Suisse. — Un curieux opuscule, tiré avec luxe et à petit nombre, pour les amis de M. Sieber, le savant bibliothécaire de l'Université de Bâle, mérite d'être signalé à quiconque s'occupe de l'histoire des bibliothèques : *Informatorium bibliothecarii Carthusiensis domus Vallis Beatæ Margarethæ in Basilea minori, ex autographo fratris Georgii Carpentarii in bibliotheca Basiliensi asservato* nunc primum edidit Ludovicus Sieber (Basileæ, ex typographia Schweighauseriana, MDCCCLXXXVIII (publié pour le 25e anniversaire de professorat de M. André Heusler) (petit in-4 de 24 p.). Le moine qui a transcrit le document vécut à la Chartreuse de Bâle de 1509 à 1529. Les prescriptions imposées au bibliothécaire du couvent sont rédigées en douze chapitres ; elles témoignent de l'ordre extrême qui régnait dans la collection et de l'importance qu'on attachait à l'enrichir. Les devoirs du bibliothécaire sont minutieusement prévus; il doit collationner tous les rayons (pour une partie, chaque année bissextile, pour une autre partie tous les deux ans), « purger » la bibliothèque à certaines époques déterminées, et aussi toutes les fois qu'on y aperçoit des traces de vers ou un excès de poussière, etc. Les formalités d'enregistrement des livres nouveaux et les opérations matérielles qui accompagnent l'acquisition sont décrites dans le plus grand détail.

— M. Jules Vuy, vice-président de l'Institut national genevois, publie une intéressante notice intitulée : *Adémar Fabri, prince-évêque de Genève,* laquelle est extraite des *Miscellanea di Storia Italiana* (Turin, 1888, gr. in-8 de 35 p.). L'auteur étudie surtout en ce prélat, dont le souvenir est resté si populaire à Genève, où son nom a été donné à une des rues de cette ville, le bon citoyen qui eut « le mérite de faire spontanément réunir en une charte unique, en un seul code, pour parler le langage moderne, les « libertés, franchises, immunités, us et coutumes » de la cité impériale et épiscopale de Genève, libertés qui existaient de temps immémorial et dont l'origine, selon l'expression de Rousseau, se perdait dans la nuit des temps. » M. Vuy, après avoir insisté sur le mérite du prince-évêque qui promulgua, le 23 mai 1387, les « libertés et franchises, » résume très bien les renseignements anciens et nouveaux qui ont été donnés sur Adémar Fabri de La Roche (*de Rupe*), d'abord curé de Saint-Pierre de Rumilly, puis dominicain, prieur du monastère de Genève de 1353 à 1357, évêque de Bethléem en 1363, de Saint-Paul-Trois-Châteaux en 1378, prince-évêque de Genève (12 juillet 1385-8 octobre 1388). Dans les dernières pages de son excellent travail, M. Vuy établit contre M. Le Fort que Fabri est le véritable nom de famille de l'évêque Adémar.

— Le même auteur a consacré une intéressante brochure (*Le Codicille d'Ami Levrier;* Genève, H. Trembley, 1888, in-8 de 12 p.) à un personnage que les historiens genevois ont appelé le « martyr de la liberté. » Ami ou

Amédée Levrier, fils du syndic Pierre Levrier, lutta énergiquement, comme son père, contre les empiètements de Charles III, duc de Savoie, et (13 mars 1524) paya de sa tête son dévouement à sa patrie. M. Vuy a trouvé un document (archives des Macchabées) qui constate un fait dont aucun historien, pas même Bonivard, n'a parlé: de ce document, il résulte que Ami Levrier, docteur en droit, quelques minutes avant l'heure où il allait marcher à l'échafaud, compléta son testament en donnant et assignant aux Frères Prêcheurs cinq florins payables chaque année, à la charge par eux de dire toutes les semaines une messe pour le repos de son âme, la somme étant garantie par une hypothèque grevant une maison que Levrier possédait à Genève, dans la paroisse Saint-Léger, et devant être payée par les héritiers du décapité, Jean Levrier, son frère, et noble Angeline, veuve de Pierre Levrier, sa mère. M. Vuy dit avec raison que le moindre détail nouveau concernant un nom célèbre ne doit pas être négligé.

Publications nouvelles. — *Liber Tertii Ordinis S. Francisci Assiensis cum appendicibus de chordigeris*, etc., etc., auctore A. R. P. Hilario (gr. in-8, Trembley, à Genève ; Palmé à Paris). — *Manuel du Tiers Ordre de Saint-François,* par l'abbé J. Touzery (in-16, Gaume). — *Prônes liturgiques*, par l'abbé Gaussens (in-12, Lecoffre). — *Questions religieuses et Questions sociales de notre temps,* par Mgr H. Sauvé (in-12, Palmé). — *Le Clergé et la Société actuelle*, par l'abbé Georgel (in-12, Palmé). — *Vierges et Repenties,* par Dubosc de Pesquidoux (in-12, Palmé). — *Le Pouvoir civil devant l'enseignement catholique*, par l'abbé P. Feret (in-12, Perrin). — *Principes de droit international*, par J. Lorimer, trad. de l'anglais, par E. Nys (in-8, Muquard, à Bruxelles). — *Esquisse d'une philosophie de l'être,* par J.-E. Alaux (in-8, F. Alcan). — *Analyse et synthèse,* par Barbié du Bocage (2 vol. in-8, Masson). — *La France actuelle. Quelques études d'économie politique et de statistique*, par R. Fernandez (in-8, Delagrave). — *Cours d'astromie pratique, applications à la géographie et à la navigation,* 1re partie, par E. Caspari (in-8, Gauthier-Villars). — *Les Régions invisibles du globe et des espaces célestes*, par A. Daubrée (in-8, F. Alcan). — *Les Étoiles filantes et les bolides*, par F. Hément (in-8, Gauthier-Villars). — *Les Merveilles du ciel,* par G. Dallet (in-12, J.-B. Baillière). — *Traité de chirurgie clinique,* t. II, 1er fasc., par P. Tillaux (in-8, Asselin et Houzeau). — *Du Colonage partiaire et spécialement du métayage,* par L. Rerolle (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Maisons rustiques de Paris*, par A. Copin (in-16, Dupret). — *Les Princesses artistes,* par A. Vallabrègue (in-16, Dupret). — *Manuel d'ancien français. La Littérature française au moyen âge* (VIe-XIVe siècle), par G. Paris (in-12, Hachette). — *Dante Alighieri. L'Enfer,* trad. en vers tercets conformes à ceux du texte, par H. Vinson (petit in-8, Hachette). — *L'Art poétique de Boileau, commenté par Boileau et ses contemporains*, par le P. Delaporte (3 vol. in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *La Comédie en France au* XVIIIe *siècle,* par C. Lenient (2 vol. in-12, Hachette). — *Le Mal du théâtre*, par E. Deschaumes (in-12, Dentu). — *Les Femmes dans l'épopée iranienne*, par A. d'Avril (in-18, Leroux). — *Deux Comédies turques,* par A. Cillière (in-18, Leroux). — *Beaumarchais et ses œuvres,* par E. Lintilhac (in-8, Hachette). — *Lettres de W.-A. Mozart*, trad. avec une introd. et des notes par H. de Curzon (in-8, Hachette). — *Nadejda Nikolaevna*, par V. Garchine, trad. du russe par Halpérine-Kaminsky (in-12, Plon et Nourrit). — *Les Vieux Auteurs castillans, histoire de l'ancienne littérature espagnole,* par le comte de Puymaigre (in-12, Savine). — *Les Corneilles*, par J.-H. Rosny (in-12, Quantin). — *En Secondes Noces,* par A. Boutique (in-18, Quantin). — *Un Scandale d'hier, mœurs contemporaines,* par Mary Summer (in-12, Lib. illustrée). — *Teurkia. mœurs algé-*

riennes, par A. Caise (in-18, Marpon et Flammarion). — *Séléné Company (limited). Le Nain de Radameh*, par A. Laurie (in-18, Hetzel). — *Le Secret de Solange*, par M. Maryan (in-12, H. Gautier). — *Suzanne de Pierrepont*, par E. Faligan (in-12, H. Gautier). — *La Fille du mineur*, par O. Jauffret de Rambert (in-12, Delhomme et Briguet). — *Jean Moineau*, par Henriette Large (in-12, Delhomme et Briguet). — *La Petite-Nièce d'O'Connell*, par G. d'Anjou (in-12, Lecoffre). — *La Seconde Expédition suédoise au Grönland*, par A.-E. Nordenskiöld (gr. in-8, Hachette). — *L'Islande et l'Archipel des Færœer*, par H. Labonne (in-12, Hachette). — *L'Océan Pacifique*, par C. de Varigny (in-12, Hachette). — *Paul Soleillet en Afrique*, par J. Gros (in-8, Picard et Kaan). — *Nos Explorateurs en Afrique*, par J. Gros (in-8, Picard et Kaan). — *Saint Vincent de Paul*, d'après Louis Abelly, évêque de Rodez (in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *Histoire de l'Église depuis Notre-Seigneur jusqu'au pontificat de Léon XIII*, par Mgr V. Postel (gr. in-4. Desclée, de Brouwer). — *Saint Pierre Claver, apôtre des nègres*, par le P. B.-G. Fleuriau (in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *Vies des saints et des bienheureux de l'ordre de Saint-François*, par le P. Léon (in-18, Bloud et Barral). — *Vie de dom Bosco, fondateur de la Société salésienne*, par J.-M. Villefranche (in-8, Bloud et Barral). — *Antonin le Pieux et son temps*, par G. Lacour-Gayet (in-8, Thorin). — *Histoire anecdotique de la France. Les Origines du peuple français. Le Moyen âge*. par Ch. d'Héricault (2 vol. in-8, Bloud et Barral). — *Jeanne d'Arc, son procès, ses vertus*, par V. Canet (in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *Mémoires de l'abbé de Choisy pour servir à l'histoire de Louis XIV*, publiés par de Lescure (2 vol. in-16, Lib. des bibliophiles). — *Amour mondain, amour mystique*, par H. de La Ferrière (in-12, Calmann-Lévy). — *La France et Paris sous le Directoire, lettres d'une voyageuse anglaise*, trad. de A. Babeau (in-12, Firmin-Didot). — *Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville. La Révolution, le Consulat, l'Empire* (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de l'Empire (1804-1814)*, par E. Hamel (2 vol. in-8, Jouvet). — *Mémoires et Correspondance du comte de Villèle*. t. II (in-8, Perrin). — *L'Armée d'Afrique depuis la conquête d'Alger*, par le Dr F. Quesnoy (in-12, Jouvet). — *L'Affaire du Tonkin, histoire diplomatique de notre protectorat sur l'Annam et de notre conflit avec la Chine (1882-1885)*, par Un diplomate (in-8, Hetzel). — *La Bataille de Damvillers, récit anticipé de la prochaine campagne*, par Un cavalier du 35e dragons (in-12, Delagrave). — *Histoire du peuple anglais*, par J.-R. Green, trad. par G. Monod (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *La Péninsule des Balkans*, par E. de Laveleye (petit in-8, C. Muquard, à Bruxelles). — *Histoire populaire du Canada*, par J. de Baudoncourt (in-8, Bloud et Barral). — *Marie-Thérèse, impératrice (1744-1746)*, par le duc de Broglie (2 vol. in-8, Calmann-Lévy). — *Madame de Sévigné*, par Vallery-Radot (in-12, Lecène et Oudin). — *Lavoisier (1743-1794)*, par E. Grimaux (in-8, F. Alcan). — *L'Amiral Baudin*, par le vice-amiral Jurien de la Gravière (in-12, Plon et Nourrit. — *Adam Mickiewicz, sa vie et son œuvre*, par L. Mickiewicz (in-12, Savine). — *L'abbé Léon Bellanger, sa vie, ses poésies* (in-12, Lethielleux). — *Lady Georgiana Fullerton, sa vie, ses œuvres*, par Mme A. Craven (in-8, Perrin). — *Journal des Goncourt (1866-1870)*, t. III (in-12, Charpentier). — *Tu seras soldat, histoire d'un soldat français*, par E. Lavisse (in-12, Colin).

Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Académies de Padoue et de Turin. — Où trouver des renseignements sur l'Académie des *Ricovrati,* de Padoue, et sur l'Académie établie à Turin, en 1678, par la duchesse régente de Savoie ?

Ouvrages du P. Pierre Daverdy. — Connaît-on quelque ouvrage imprimé ou manuscrit du P. Pierre Daverdy, recteur du collège d'Arles, en 1687, mort à Lyon en 1695, en dehors de son *Panegyricus Villaregio Galliæ Marescallo dictus in Rhethorica Lugduni an. 1647* ?

Visions de sainte Françoise Romaine. — On lit dans les *Petits Bollandistes* (9 mars), que sainte Françoise Romaine a laissé quatre-vingt treize visions; l'auteur ajoute : « Ceux que le sujet intéresserait peuvent lire les *Bollandistes.* » On voudrait savoir en quelle langue sainte Françoise a dicté ces visions et si elles ont jamais été traduites en français. Les trouve-t-on imprimées à part et ailleurs que dans les *Bollandistes* ?

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les Deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-87 sont en vente, et forment cinquante-un volumes gr. in-8o, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 2 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

Librairie de la Société bibliographique
76, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76

Répertoire des Sources Historiques du Moyen Age

Par M. l'abbé Ulysse CHEVALIER
Correspondant du ministère de l'Instruction publique.

COMPLÉMENT-SUPPLÉMENT

Un volume grand in-8 de 256 pages à deux colonnes.

Prix du volume . . . . . **10** fr.

Commencée en juillet 1876, l'impression du premier volume de ce *Répertoire* n'a été achevée qu'à la fin de l'année 1883.

Le public auquel il s'adresse eût trouvé plus d'inconvénients que d'avantages à ce que l'auteur immobilisât ses recherches primitives, et se refusât de faire profiter son recueil des découvertes récentes et des publications nouvelles au fur et à mesure de leur apparition. De là une certaine disproportion entre la fin et le commencement de l'ouvrage. D'autre part, comme il était inévitable, bien des ouvrages avaient échappé à ses investigations. Un *supplément* devenait absolument nécessaire.

Le principal complément consiste dans une plus large part faite aux périodiques anglais, italiens et hollandais. Les lenteurs apportées à l'impression de ce fascicule ont permis, en outre, de pousser le dépouillement des autres périodiques et la mention des monographies jusqu'à la date du 31 décembre 1886. La somme des ouvrages dépouillés s'est accrue d'un bon quart; celle des personnages nouveaux dans une proportion naturellement beaucoup moindre. Plusieurs anomalies ont été rectifiées, quelques erreurs corrigées.

La table qui suit — et clôt pour l'auteur un labeur intermittent de dix années — ne renferme guère plus de la moitié des ouvrages cités dans le premier volume ; il a paru aussi inutile que dispendieux de l'augmenter de près du double par la mention de travaux particuliers qui n'ont souvent donné lieu qu'à une seule citation : on en trouvera d'ailleurs le titre complet dans le tome second actuellement en préparation. Dans cette table, les abréviations employées ne sont pas isolées de leur équivalent ; elles sont imprimées en caractères saillants, et c'est exclusivement d'après la forme de ces abréviations qu'a lieu le classement alphabétique. Plus ingénieux, sans doute, que satisfaisant à l'œil, ce système a permis de condenser en quelques colonnes la bibliographie des principaux monuments de la science historique.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.